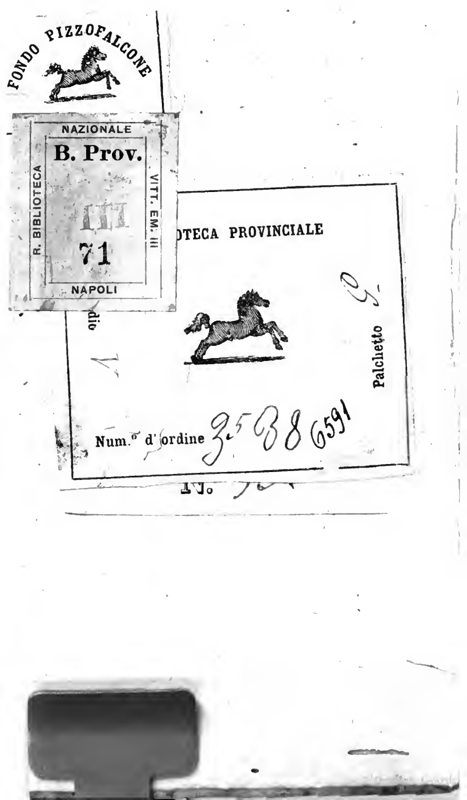


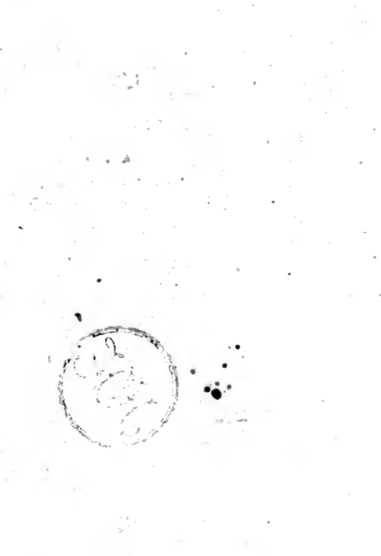




HISTOIRE

DE

CATHERINE II.



HISTOIRE

DE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Nihil compositum miraculi causâ, verùm audita scriptaque senioribus tradam.
TACIT. *Ann. Lib. XI.*

PAR J. CASTÉRA.

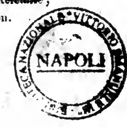
AVEC 14 PORTRAITS, LA CARTE GÉNÉRALE DE LA RUSSIE, ET CELLE DE LA POLOGNE ET DE SES PARTAGES.

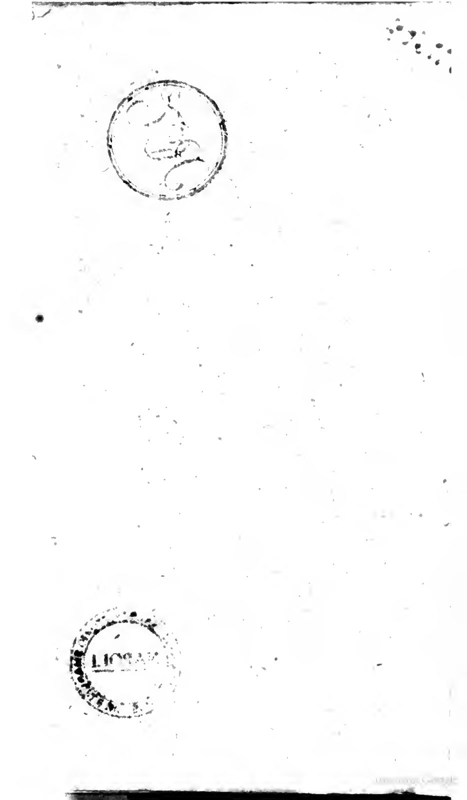
TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n. 23, acquéreur du fonds de M. Buisson.

1809.





HISTOIRE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Relations entre la Russie et le Danemarck. — Conduite impérieuse des Ministres Russes à Copenhague. — Struensée. — Bernstorff. — Cession du Schleswig. — Etat politique de la Suède. — Gustave III à Pétersbourg. — Traité de Constantinople. — Renvoi du favori Zoritz. — Rims y Korzakoff lui succède. — Armemens de la Russie. — Guerre entre la Prusse et l'Autriche. — Paix de Teschen. — Neutralité armée. — Voyage de Catherine II à Mohiloff. — Lanskoï succède à Korzakoff. — Joseph II à Pétersbourg. — Frédéric - Guillaume à Pétersbourg. — Renvoi de Korzakoff. — Voyage du Grand-Duc en Europe.

DEPUIS l'élévation de Catherine II au trône de Russie, la cour de Péters- 1776.

1776. bourg n'avoit pas cessé d'entretenir des relations avec celle de Copenhague, ou plutôt d'exercer son influence sur elle. Cette influence, ouvrage de Pierre Premier, éprouva quelqu'interruption sous ses successeurs [1]. Catherine II lui rendit toute sa force. Cette princesse n'hérita point de la haine et des projets de Pierre III contre le Danemarck ; elle ne le fit attaquer ni par ses escadres ni par ses armées : mais elle sut le tenir long-temps flottant entre l'espérance d'obtenir l'entière cession du Schleswig, et la crainte de se voir privé de cette importante possession.

Un autre intérêt encore tenoit la cour de Copenhague attachée à celle de Pétersbourg : elle ne se flattoit de pouvoir être parfaitement rassurée

[1] Par exemple, sous Catherine Ire, lorsque la princesse Anne Pétrowna eut épousé l'héritier de la maison de Holstein-Gottorp, dès long-temps en querelle avec la maison d'Oldenbourg.

contre l'ambition des rois de Prusse et de Suède, que par l'alliance de la Russie ; aussi faisoit-elle des efforts continuels pour resserrer les nœuds de cette alliance. On la vit souvent, sous le règne de l'impératrice Elisabeth, acheter par des présens, la bienveillance des ministres et des favoris de cette princesse, et quelquefois même les pensionner [1]. Pouvoit-elle donc être moins généreuse envers ceux de Catherine ; ou étoient-ils eux-mêmes plus difficiles que les premiers? Quoi qu'il en soit, dès que Catherine se crut affermie sur son trône, elle voulut dominer le Danemarck comme le reste du Nord, et ne prit plus soin de le ménager. 1776.

Elle commença par payer d'ingratitude le comte de Ranzau-Aschberg, qui étoit ministre de Danemarck à

[1] La cour de Danemarck faisoit des présens considérables aux Schouwaloff, aux Narischkin et à quelques autres courtisans. Elle pensionnoit les conseillers d'état Wolkoff et Olssouffief.

1776. Pétersbourg, en 1762. Ranzau, témoin des préparatifs que faisoit Pierre III pour conquérir le Holstein, s'attacha au parti de l'impératrice, et se lia même étroitement avec Grégoire Orloff. L'impératrice se servit de lui pour travailler à rendre odieux les projets de guerre de son époux ; et Orloff le mit dans le secret de la conspiration qu'on tramoit contre ce prince. Flatté de cette confidence, Ranzau donna à Orloff des conseils utiles, et le seconda de tout son pouvoir. La conspiration réussit. Ranzau fut d'abord bien accueilli de Catherine; mais bientôt la froideur, même le dédain, succédèrent à ces premiers mouvemens de satisfaction, et Ranzau, très-mécontent de l'impératrice et du favori, reprit la route du Danemarck.

Catherine qui se plaisoit sans doute à humilier la cour de Copenhague, choisit Saldern pour son envoyé extraordinaire auprès de cette cour. Saldern, né dans le Holstein de parens

très-obscurs, avoit d'abord occupé un petit emploi à Tritau, d'où il s'étoit fait éconduire pour quelque malversation ; ensuite il alla chercher fortune en Russie. Intrigant et audacieux, il s'introduisit à la cour et y réussit. Lorsque l'impératrice l'envoya à Copenhague, il s'y conduisit avec une insolence qui rappeloit encore mieux son extraction et la honte qu'il avoit eue d'être chassé de son premier emploi. Il osoit parler au monarque danois et à ses ministres avec une hauteur révoltante. Il vouloit être instruit de toutes les affaires, et dictoit d'un ton menaçant la manière dont on devoit les décider. Ce fut Saldern qui, contre l'opinion du conseil et le vœu du peuple, détermina le roi de Danemarck à faire un voyage en France et en Angleterre, voyage dont les suites ont été si funestes à ce foible prince et à son imprudente épouse ! 1776.

Saldern ne se contentoit pas de se

1776. faire instruire des affaires d'état ; il s'immisçoit dans les détails de la maison du monarque, et dirigeoit ses moindres actions. Il plaçoit auprès de lui les personnes sur le dévouement desquelles il comptoit, et en écartoit toutes celles qui lui sembloient contraires. Il exerçoit enfin un despotisme à la fois arrogant et minutieux[1].

Lorsque l'impératrice rappela Saldern de Copenhague, elle le remplaça par Philosophoff, non moins orgueilleux, et non moins jaloux de maintenir l'ascendant de sa cour. Philoso-

[1] La jeune reine Caroline - Mathilde avoit pour grande-maîtresse de sa maison et pour favorite, madame de Pless, femme aimable et remplie d'esprit. Cette dame, indignée de la manière dont Saldern avoit subjugué le roi, crut devoir faire quelques représentations à ce prince. Le roi eut la foiblesse d'en parler à Saldern ; celui-ci demanda aussitôt l'éloignement de madame de Pless, et malgré les sollicitations de la reine, madame de Pless fut renvoyée.

phoff acquit bientôt en Danemarck le même crédit que son prédécesseur. Ce n'étoit pas, à la vérité, fort difficile: le monarque étoit foible, son conseil timide. Le ministre russe n'avoit qu'à prononcer le nom du Holstein, pour voir tout plier devant ses volontés. Nous citerons ici un exemple de l'autorité inquisitoriale que s'étoit arrogée Philosophoff. 1776.

Le comte de Saint-Germain [1] étoit chargé en Danemarck du ministère de la guerre. Etroitement lié avec le comte de Gortz, officier allemand très-distingué, il lui offrit de l'emploi dans l'armée danoise, après en avoir obtenu l'agrément du monarque. Philosophoff en fut instruit; et soit qu'il eût quelque raison particulière de haïr le comte de Gortz, soit qu'il ne voulût pas qu'un officier de mérite entrât au service du Danemarck, il

[1] Le même qui avoit quitté la France pour aller servir en Danemarck, et qui ensuite revint en France, où il fut ministre de la guerre.

1776. écrivit aussitôt au roi : — « Je viens » d'apprendre que vous aviez offert » du service au cômte de Gortz. J'ai » ordre de ma cour de rompre toute » communication avec la vôtre et de » quitter Copenhague, plutôt que de » permettre que cet homme intrigant » et dangereux demeure auprès de » vous ». — Il n'en fallut pas davantage pour empêcher le comte de Gortz de voir effectuer les offres qu'on lui avoit faites.

Cependant le crédit de Philosophoff diminua, à mesure que s'accrut celui de Struensée, et ce ne fut qu'au moment de la sanglante catastrophe de ce dernier, que le ministre russe reprit son influence. Philosophoff fit d'abord de vains efforts pour éloigner Struensée de la cour. Il avoit contre lui un double motif de haine : il savoit que Struensée étoit opposé au parti russe, et il ne pouvoit oublier qu'il lui avoit fait perdre les faveurs d'une des plus jolies femmes de Copenhague.

En outre, Philosophoff soutenoit le vieux comte de Bernstorff[1], dévoué à la Russie, et écarté du ministère par Struensée. 1776.

Je n'essayerai point de retracer ici ces intrigues : on sait quel fut le sort de Struensée, qui, de médecin, devint amant de la jeune reine Caroline-Mathilde, et premier ministre, et à qui son orgueil et ses imprudences suscitèrent des ennemis qui le traînèrent bientôt à l'échafaud[2]. On sait

[1] Oncle du ministre actuel. — Philosophoff, qui avoit besoin d'aller prendre les eaux de Pyrmont, ne voulut point partir sans avoir obtenu du roi de Danemarck la promesse de ne faire aucun changement dans le ministère des affaires étrangères pendant son absence. Il partit. Bernstorff fut aussitôt renvoyé, et Ranzau Aschberg mis à sa place, Ranzau Aschberg que l'ingratitude de Catherine avoit rendu l'irréconciliable ennemi de la Russie.

[2] Frédéric II dit, en apprenant la révolution du Danemarck : — « Struensée est un sot. Il » ne faut coucher avec les reines que lors-

1776. que la reine fut elle-même emprisonnée, exclue du trône et exilée à Zell, où elle mourut de l'excès de sa douleur[1]. Le ministre russe vit avec joie les succès de la conspiration tramée contre Struensée et la jeune reine, et il en recueillit les fruits. La reine douairière, Julie-Marie[2], qui avoit fait la révolution, tenoit dans ses

» qu'elles règnent et qu'on est généralissime de leurs troupes. »

[1] Elle mourut au commencement de l'année 1776. Elle s'étoit fait beaucoup aimer du peuple de Zell, parce qu'elle employoit, en actes de bienfaisance, la plus grande partie de la modique pension que lui faisoit la cour de Danemarck. Le jour qu'on apprit à Copenhague la mort de cette princesse, il devoit y avoir bal à la cour. On voulut cacher que Caroline-Mathilde n'étoit plus : mais cette nouvelle se répandit bientôt ; ce qui n'empêcha pas que le bal n'eût lieu.

[2] Sœur du prince Ferdinand de Brunswick et du malheureux duc Antoine-Ulric, que Catherine retenoit en prison à Kolmogor, près d'Archangel.

mains les rênes de l'état. Cette princesse étoit loin d'avoir, pour la Russie, autant de dévouement que le malheureux roi sous le nom duquel elle gouvernoit. Mais elle étoit trop habile pour ne pas sentir la nécessité de ménager Catherine et son intrigant ministre. 1776.

Ranzau fut renvoyé. Son esprit remuant inquiétoit la reine, qu'il avoit si bien servie. Mais quoiqu'elle voulût l'écarter parce qu'elle le redoutoit, elle feignit de ne prendre ce parti que par égard pour la Russie.

Le vieux comte de Bernstorff étoit déjà mort. Philosophoff désira que le neveu de ce ministre prît la place qu'on lui avoit enlevée. Il l'en croyoit digne, sans doute, par son attachement à la Russie; les Danois ont dû juger qu'il l'étoit davantage par l'habileté avec laquelle il a travaillé au bonheur de son pays.

Bernstorff étoit d'une belle stature, et avoit une figure noble. Il se dis-

1776. tingua dès sa jeunesse par sa politesse, sa modestie, la justesse de son esprit et l'éloquence la plus persuasive. A mesure qu'il avança en âge, ses heureuses qualités se fortifièrent, et lui valurent l'estime générale de ses compatriotes. Vivant à la cour, et livré à l'étude de la politique, il n'en étoit ni moins simple dans ses manières, ni moins franc dans ses discours. Homme d'état, il étoit très-sensible; ministre, il tenoit fidellement sa parole. Diligent et infatigable dans le travail, il avoit une conception facile, et une manière heureuse d'expliquer ses idées [1]. En-

[1] Très-accessible, très-communicatif, il donnoit fréquemment audience, et il n'étoit guère de particulier un peu aisé en Danemarck, qu'il ne connût, et dont il ne fût connu personnellement. Aussi n'ai-je jamais vu dans aucun pays un homme aussi généralement aimé et estimé. — On sait que c'est à lui qu'est dû l'affranchissement des paysans danois, et la cessation de la traite des nègres. Une colonne élevée près de Copenhague atteste à la postérité la reconnoissance des paysans.

nemi de la flatterie, indifférent pour 1776.
les plaisirs, montrant une présence d'esprit rare, et une humeur toujours égale, il ne se laissoit point détourner du but qu'il s'étoit proposé. On ne le vit jamais enorgueilli par le succès, ni abattu par les revers. S'il triomphoit, il savoit qu'il auroit bientôt de nouveaux obstacles à surmonter; s'il échouoit, il voyoit toutes les ressources que la fortune pouvoit encore lui offrir. Son seul défaut, peut-être, étoit un peu trop d'attachement à ses opinions, qu'il défendoit toujours avec chaleur; mais ce défaut même avoit l'avantage de prouver que Bernstorff ne trompoit, ni ne vouloit jamais tromper[1]. Issu d'une famille de l'électorat d'Hanovre, Bernstorff avoit une grande prédilection pour la nation an-

[1] Comme je ne déguise ni le bien ni le mal, j'avouerai que l'homme privé avoit nui quelquefois à l'homme public, en laissant prendre trop d'ascendant à sa femme, née Stolberg, et accusée d'avarice et d'hypocrisie.

1776. glaise. Il savoit aussi tout ce qu'il devoit d'égards à la cour de Russie. Malgré cela, il n'en étoit pas moins juste envers les autres puissances, et n'en recherchoit pas avec moins de zèle les avantages du Danemarck, auquel il consacroit tous les momens de sa vie[1].

A peine entré dans le ministère, Bernstorff, fidelle aux principes de son oncle, s'occupa d'obtenir de la Russie la cession de la partie[2] du Holstein sur laquelle elle avoit conservé des droits. Il n'ignoroit pas combien la corruption des ministres russes étoit intéressée à tenir le Danemarck dans leur dépendance; mais ce fut dans l'excès même de cette corruption qu'il entrevit un des moyens de s'en affranchir. Il savoit aussi que l'orgueil de Catherine se résoudroit difficilement

[1] Le comte de Bernstorff est mort à Copenhague le 21 juin 1797. S'il vivoit encore, je n'aurois point imprimé son éloge.

[2] Le Schleswig.

à abandonner la moindre partie de ses états, et il entreprit de se servir de cet orgueil même pour la faire consentir à cet abandon. Philosophoff fut gagné le premier. Plusieurs chefs du gouvernement, des favoris, des commis vendirent leurs discours ou leur silence. L'avide Saldern, séduit par des présens considérables, n'hésita point à faire entendre un langage tout différent de celui qu'il avoit tenu jusqu'alors, et se chargea lui-même de la négociation. Il représenta à l'impératrice qu'il étoit au-dessous de sa dignité de conserver une foible principauté qui la rendoit dépendante de l'empire d'Allemagne. La fière Catherine qui se sentoit en effet blessée de cette espèce de sujétion, crut que des discours, dictés par la cupidité, n'étoient dûs qu'à l'intérêt qu'on prenoit à sa gloire. Elle céda, au nom de son fils, tous ses droits sur le Holstein, pour les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, que Paul Pétrowitz

1776.

1776. abandonna en même temps au prince évêque de Lubeck, Frédéric-Auguste de Holstein-Gottorp[1]. Le traité d'échange fut signé à Kiel, le 16 novembre 1773[2].

Cet événement occasionna la plus grande joie à Copenhague. On y célébra avec pompe le jour où le traité avoit été signé[3]. Il n'en fut pas de même à Pétersbourg. Catherine ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle avoit été dupe de l'habileté de Bernstorff. Saldern, dont les torts furent aisément prouvés, tomba dans la disgrace. Mais l'impératrice se consola

[1] Son fils, Pierre-Frédéric-Guillaume, possède aujourd'hui ces comtés, qui ont été érigés en duché par l'empereur d'Allemagne en 1776.

[2] Le territoire d'Oldenbourg et de Delmenhorst, situé dans le cercle de Westphalie, contient 45 milles d'Allemagne carrés; il y a 85,000 habitans, et son revenu s'élève à 235,000 thalers, qui valent à peu près 5 francs 50 centimes chacun.

[3] Bernstorff reçut les témoignages les plus flatteurs de la reconnoissance de ses compa-

de la perte du Holstein par l'assurance de conserver dans le Danemarck un allié soumis et toujours prêt à la servir contre la Suède. 1776.

Plus rapprochée de la Russie, la Suède a excité tour à tour les craintes et l'ambition de la cour de Pétersbourg. Pierre Ier avoit résolu d'anéantir cette puissance, et les victoires de Charles XII ne l'empêchèrent pas de lui enlever quatre de ses plus belles provinces [1]. Les successeurs de ce prince ont hérité de ses projets, et la nation russe conserve une haine implacable contre un peuple qu'elle a fini par vaincre, mais qui lui a fait acheter ses conquêtes par des torrens de sang. Toute guerre contre la Suède

triotes. Les bienfaits de la cour s'étendirent sur toute sa famille. La veuve du vieux Bernstorff, son oncle, fut gratifiée d'une lettre du roi et du portrait de ce prince sur un médaillon, autour duquel étoit écrit : — « *A* » *l'honneur du 16 novembre 1773.* »

[1] La Livonie, l'Esthonie, la Carélie, l'Ingrie.

1776. ne peut que plaire à cette nation féroce et vindicative. Tout moyen d'écraser ses rivaux ne peut qu'être cher à la cour de Russie.

La noblesse suédoise, divisée en deux factions, qu'on désigne sous les nom de *Bonnets* et de *Chapeaux* [1], n'a que trop favorisé par ses dissensions, l'ambition de la Russie. Lorsque, sous le règne de l'impératrice Elisabeth, le comte Panin fut ministre de cette princesse à Stockholm, l'argent qu'il sema avec profusion, et les liaisons qu'il forma [2], lui donnèrent un ascendant dont il se servit habilement pour opposer le sénat à la cour. Il dirigeoit l'un par ses intrigues; il contenoit l'autre par la crainte. Le comte Ostermann l'imita depuis, et

[1] On sait que le parti des Chapeaux a toujours été dévoué à la France, comme celui des Bonnets l'est à la Russie.

[2] Il étoit amant déclaré de la comtesse de Lœvenhielm, qui avoit un grand crédit dans le parti des Bonnets.

le surpassa. Plus ardent, plus actif que Panin, il tint la Suède dans une sorte d'asservissement; et l'on peut dire que tant que vécut Frédéric Adolphe [1], le ministre de Russie et l'ambassadeur de France [2] régnèrent tour à tour dans Stockholm. Le but du ministre de Russie n'étoit sans doute que de disposer la Suède à devenir une province russe; mais il flattoit les nobles de l'espoir d'en faire une république, sous la protection de sa souveraine, projet conçu depuis long-temps et par eux et par milord Carteret, ambassadeur d'Angleterre [3]. 1776.

A son avènement au trône, Gustave III, humilié de l'influence de la Russie et de l'autorité du sénat de Stockholm, tenta de s'affranchir de ce double joug.

[1] Il mourut en 1771. Gustave III lui succéda.

[2] L'on a vu plus haut quel ascendant l'ambassadeur de France, d'Havrincourt, avoit pris en Suède.

[3] Il y a une cinquantaine d'années.

1776. Le parti des Bonnets, qui dominoit dans le sénat, eut aussi la prépondérance dans la diète de 1772. Fier du pouvoir dont il avoit si souvent abusé sous Frédéric-Adolphe [1], il voulut en étendre les bornes sous son successeur, et prescrivit à ce monarque une formule de serment différente de celle qu'exigeoient les loix fondamentales de l'état. Gustave III signa cette formule sans la lire, se réservant, sans doute, par-là un prétexte pour rompre l'engagement qu'on lui faisoit contracter.

Ce prince, qui avoit déjà mis toute sa confiance dans les comtes de Scheffer [2] et de Salza, se concerta avec eux

[1] Ce parti, soutenu par la Russie, s'étoit emparé de tous les emplois lucratifs, de toutes les places d'honneur; il usurpoit sans cesse les droits du roi et s'immisçoit jusques dans les détails de sa maison. Croiroit-on qu'il ne rougit pas de fixer la quantité de vin qu'on devoit boire à sa table, et qu'il lui ôta le droit de se choisir un confesseur?

[2] Charles Scheffer.

et l'ambassadeur de France, Vergennes, et ils tracèrent ensemble le plan de la révolution, tel qu'il fut peu après exécuté. 1776.

La Diète ne tarda pas à concevoir des soupçons sur les desseins du jeune roi. Elle prit de l'ombrage de ce que quelques officiers se rendoient une ou deux fois la semaine chez le général Ramsai, qu'on savoit dévoué à la cour, et elle fit défendre au régiment des gardes de s'assembler pour l'exercice et même pour la parade.

Peu satisfaite encore de ces précautions, la Diète exclut du sénat tous les membres opposés à la faction dominante. Cet acte de vengeance ne fit que ranimer le zèle des anciens partisans du roi, et lui en donner de nouveaux, car plusieurs des nobles qui n'aimoient pas l'autorité royale, la redoutoient pourtant moins qu'ils ne haïssoient la tyrannie de leurs rivaux. Le comte Axel Fersen étoit de ce nombre, Fameux par son éloquence

1776. et par son attachement à l'ancienne constitution, il désapprouvoit hautement les innovations de la Diète; mais peu ménagé par Gustave, il s'éloigna de Stockholm. Le sénateur Hermanson fut moins susceptible, ou mieux accueilli. Ses talens et son crédit étoient nécessaires aux projets du monarque. Il les lui consacra [1].

Cependant Gustave ne communiqua aux personnes qui devoient exécuter le plan de ses opérations, que ce qu'il falloit qu'elles en sussent pour le bien seconder. Il voulut d'abord s'assurer de la fidélité des chefs de l'armée. Mais la plupart lui parurent trop attachés à l'ancienne forme de gouvernement, pour qu'il ôsât s'ouvrir à eux sur le changement qu'il projetoit. Le colonel Sprengporten et le capitaine Hellechius furent les seuls sur

[1] Le sénateur Hermanson rédigea une nouvelle forme de constitution; le comte Scheffer en prépara une autre; le roi en fit lui-même une troisième.

lesquels il crut pouvoir compter. Alors il résolut de faire éclater une fausse révolte, dans deux provinces éloignées, afin que la Diète ne s'apperçût pas de ce qui se préparoit dans la capitale. 1776.

Hellechius, à qui le roi donna, depuis, le grade de général et le nom de Gustafskiœld[1], commandoit à Christianstadt, ville de la Scanie. Il vivoit amicalement avec les officiers de la garnison, leur donnoit souvent des fêtes, et n'eut pas de peine à leur faire promettre d'agir de concert avec lui. Ils blâmèrent hautement les décrets de la Diète, et se déclarèrent en faveur de l'autorité royale. Les habitans de Christianstadt pensoient et s'exprimoient comme eux. Le bruit en parvint bientôt à Stockholm. La Diète fut alarmée, et chargea le baron de Rudbeck, gouverneur de la capitale, d'aller faire cesser les murmures des Scaniens.

[1] Ce nom signifie en suédois, *Bouclier de Gustave.*

1776. En l'absence du baron de Rudbeck, le commandement de Stockholm fut confié au général Peschlin[1]. Celui-ci s'acquitta de son emploi avec une vigilance qui déconcerta quelque temps les amis de Gustave. On tenta vainement de le séduire : son parti étoit déjà pris.

Heureusement pour le roi que le baron de Rudbeck vint reprendre son

[1] Le général Peschlin a été surnommé le Wilkes suédois. Mais il ressembloit plus à Wilkes par sa vénalité que par ses talens. M. de Vergennes disoit que ce général n'avoit d'autre défaut que de préférer les impériales * aux louis d'or. — Quant à l'anglais Wilkes, on sait qu'après s'être fait une grande réputation dans le parti de l'opposition, il se vendit secrètement à celui de la cour. Aussi un homme d'esprit à qui on montroit l'épitaphe que Wilkes s'étoit composée lui-même et qui ne contenoit que ces mots : — « Ci gît un ami de la » liberté », — dit qu'il étoit bien aise de voir Wilkes si reconnoissant, car la liberté avoit été très-généreuse envers lui.

* L'impériale d'or est une monnoie russe de la valeur de 50 francs.

commandement.

commandement. Il rapporta à ses amis 1776.
qu'on avoit refusé de lui ouvrir les portes de Christianstadt, et que le capitaine Hellechius venoit de publier un manifeste contre le pouvoir que s'arrogeoit la Diète. La faction dominante résolut alors de découvrir si Hellechius agissoit par l'ordre du roi, se promettant bien, dans ce cas, de s'emparer de la personne de ce prince.

Gustave étoit trop dissimulé pour se laisser aisément pénétrer. Il répondit tantôt avec une présence d'esprit, tantôt avec un air d'indifférence qui trompèrent tous les émissaires de la Diète; et le baron de Rudbeck qui croyoit l'avoir bien jugé, dit publiquement: — « Que le personnage n'étoit » nullement dangereux ». — Cependant la Diète ordonna que la garnison de Stockholm seroit augmentée des régimens d'Uplande et de Sudermanie.

Il est certain que si ces régimens avoient eu le temps d'entrer dans Stockholm, la révolution ne se seroit

1776. pas faite, où l'on auroit répandu des flots de sang. Les gardes étoient déjà mécontens qu'on appelât d'autres troupes, et les habitans, qui tous avoient pris les armes et étoient dévoués au roi, se seroient réunis aux gardes.

Les momens devenoient précieux. Le colonel Sprengporten, chargé d'amener des troupes de Finlande, et dont l'arrivée devoit servir de signal au roi, avoit été contrarié par les vents. Il n'arrivoit pas, et le temps se perdoit dans une attente dangereuse. Le général Salza, Scheffer, Vergennes, tinrent conseil et décidèrent Gustave à accélérer son entreprise.

L'exécution en fut fixée au lendemain. Le jour même où fut prise cette résolution, le roi parut à l'Opéra [1] au milieu de toute la noblesse. Il donna un grand souper à la cour, et fut d'une gaieté extraordinaire. En-

[1] On y représentoit Thetis et Pelée, le premier opéra qui ait été joué en langue suédoise.

suite il se retira dans son appartement, et passa une partie de la nuit à écrire 1776.
à ses frères et à quelques-uns de ses partisans.

Après avoir achevé ces lettres, il alla visiter divers corps-de-garde[1], ainsi qu'il avoit déjà fait pendant plusieurs nuits, pour accoutumer les soldats à ne pas s'étonner de le voir à une heure indue. Rentré au palais, il se coucha tranquillement, et se leva à son ordinaire. Le comte de Levenhaupt, son premier écuyer, étant venu prendre ses ordres, il lui dit secrètement de lui faire tenir prêt un plus grand nombre de chevaux que de coutume.

Le sénat s'assembla suivant l'usage à dix heures du matin. Une demi-

[1] Quand il fut entré dans le corps-de-garde de l'amirauté, un officier ferma la porte avec tant de violence, que la serrure se dérangea et ne put plus s'ouvrir. Le roi fut inquiet, mais le capitaine Hanson, qui commandoit le poste, donna à la porte une secousse qui la mit en pièces.

1772. heure après les soldats, qui venoient relever la garde, s'avancèrent dans la cour du château. A peine y furent-ils entrés que le roi descendit, fit fermer les portes, et adressa à ses gardes un discours très-éloquent [1] pour les inviter à délivrer leur patrie de la tyrannie de quelques nobles factieux. Il protesta qu'il n'ambitionnoit pas un pouvoir absolu, et qu'il ne demandoit qu'une autorité suffisante pour rétablir l'ordre et faire exécuter les loix. Cette assurance et la promesse de récompenser dignement ceux qui seconderoient son entreprise, eurent tout l'effet qu'il en attendoit. Les gardes répondirent par des cris d'approbation. Gustave leur fit aussitôt prêter serment. Les officiers furent con-

[1] Une des choses qui rendoient Gustave III cher aux soldats et aux paysans, c'est que depuis Charles XII, il étoit le seul roi de Suède qui eût parlé le suédois. Il s'exprimoit en outre très-élégamment dans cette langue, et il a composé différentes pièces de théâtre, estimées de sa nation.

traints de suivre l'exemple des soldats. 1776.

Comptant sur la fidélité de ces troupes, Gustave fit placer des sentinelles auprès de la salle du sénat, et défendit qu'on laissât sortir personne. Il se rendit lui-même au grand corps-de-garde, et après avoir rassemblé les officiers, il leur raconta, en présence des soldats, ce qui venoit de se passer au château, et leur dit qu'il ne doutoit pas de trouver en eux le même zèle que dans leurs braves camarades. Tous, à l'exception d'un seul [1], lui jurèrent de servir sa cause.

Gustave voulut aussitôt aller s'emparer de l'arsenal. Il demanda ses chevaux. Levenhaupt, qui les tenoit tout prêts, se mit en devoir de les lui faire conduire, quand le baron de Rudbeck parut à la porte des écuries,

[1] C'étoit le baron de Cederstrohm. Pour toute réponse, il présenta son épée au roi; alors il fut mis en prison.

1776. et donna ordre à l'écuyer de rester. — « Je n'ai point d'ordre à recevoir de » vous, répondit Levenhaupt ; re- » tirez-vous ; sans quoi je vous fais » passer les chevaux sur le corps ». — Le gouverneur se rendit sur le champ au comité secret de la Diète, pour se plaindre de Levenhaupt, et ordonna au secrétaire Ellers de consigner dans son regître ce qu'il vouloit lui dicter. Ellers, qui se douta dès-lors de ce qui alloit se passer, regarda gravement le gouverneur, et au lieu d'obéir, il ferma le regître, en disant qu'il croyoit n'avoir plus rien à écrire.

Gustave se rendit au corps de garde d'artillerie, où l'on s'empressa de lui prêter serment. Il fit inviter les principaux membres de la diète à venir l'y joindre, et en même temps il envoya des détachemens de soldats avec des canons à chaque porte de la ville, afin qu'aucun des chefs dont il avoit à craindre l'opposition, ne pût s'éva-

der. Cependant le général Peschlin trouva le moyen de s'enfuir[1]. 1772.

Le reste de la garnison de Stockholm se joignit bientôt aux troupes que Gustave avoit autour de lui. Plusieurs membres de la diète vinrent aussi trouver ce prince. Le baron de Rudbeck et quelques autres des plus fougueux, furent arrêtés. Le duc d'Hessenstein, à qui son parti avoit promis le titre de régent, refusa de prêter serment. Mais comme il étoit peu dangereux, on le laissa libre sur sa parole.

Ceux qui prirent le parti de Gustave, nouèrent un mouchoir blanc autour de leur bras gauche. Bientôt tous les habitans de Stockholm vou-

[1] Un jeune homme, nommé Hierta, courut après lui et voulut l'arrêter. Mais le général le prit par le bras et lui dit en se moquant de lui : — « Mon pauvre Hierta, il faut » un autre Hierta que toi pour m'obliger » à rendre les armes » ! — Pour entendre ce jeu de mots, on doit savoir qu'en suédois *Hierta* signifie *cœur*.

lurent se parer de ce signe de dévoue-
1776. ment à leur roi, et les officiers de l'armée suédoise le portent encore aujourd'hui. Il le portoit aussi l'assassin[1] qui, depuis, lui donna la mort, en lui tirant un coup de pistolet par derrière.

Le peuple accouroit en foule sur le passage du roi. Plusieurs fois ce prince s'arrêta pour le haranguer et lui recommander l'ordre et la modération. Ses exhortations ne furent point vaines.

Dès que Gustave fut maître de tous les postes de la ville; et sûr du dévouement des habitans et des soldats, il rassembla dans son palais les membres de la diète, et, après leur avoir reproché leurs dissensions et leur ambitieuse vanité, il dit : — « Il » est enfin temps d'arracher le peuple » suédois à la servitude, et le trône » à l'oppression. Il est temps de faire » cesser la corruption qui déshonore

[1] Ankarstrohm.

» la plupart de ceux qui siègent dans » la diète et dans le sénat. On sait » qu'ils sont toujours prêts à sacrifier » à l'or des étrangers l'intérêt de leur » patrie. Si quelqu'un de vous peut » nier ce que j'avance, ajouta-t-il, en » se levant, qu'il prenne la parole, » et me contredise ». — Personne n'osa répondre. 1776.

Gustave lut alors le projet de constitution qu'il avoit rédigé lui-même. On l'écouta avec le plus grand silence. Quand sa lecture fut achevée, il demanda l'opinion des états, et les invita à faire librement leurs observations, afin de corriger ce qui pouvoit être défectueux dans son plan. Mais il n'y eut point de contradicteurs. Ceux qui, au fond de leur cœur, désapprouvoient le plus le monarque, étoient bien éloignés d'oser faire connoître leur sentiment.

La constitution nouvelle ne fut adoptée que le surlendemain de la révolution. Alors Gustave fit relâcher

1776. les sénateurs, qui, depuis trois jours, n'avoient pas pu sortir de la salle où on les avoit retenus prisonniers. La plupart d'entr'eux obtinrent des places dans le nouveau sénat.

Tous les officiers qui avoient suivi le parti du roi furent avancés d'un grade, et décorés de l'ordre militaire. Les principaux habitans de Stockholm eurent des médailles d'or ou d'argent, et le droit de les porter avec un ruban blanc à leur boutonnière. Les sous-officiers reçurent aussi des médailles suspendues à un ruban bleu. Les soldats ne furent point oubliés: Gustave, qui étoit très-mal pourvu d'argent[1], leur donna tout celui dont il put disposer.

Lorsque les membres de la faction opposée au roi furent revenus de leur première terreur, ils virent, avec non

[1] Les Banquiers de Stockholm ne vouloient point prêter au roi. Un seul, nommé Peil, lui avança tout l'argent qu'il avoit. Gustave n'a jamais oublié ce service.

moins de dépit que de surprise, que ce monarque ne s'étoit servi pour les vaincre que de très-foibles moyens. Ne devoit-il pas en effet leur sembler étrange, qu'au moment où la diète étoit maîtresse de toutes les forces du royaume, et remplie d'hommes éclairés, elle se fût laissé enlever sa puissance par un jeune prince qui n'avoit que trois ou quatre cents soldats, et qu'on ne croyoit que frivole? 1776.

L'un des hommes que la révolution affligeoit le plus, étoit le comte Ostermann, ministre de Russie. Elle avoit échappé à sa pénétration[1], et elle lui ôtoit une grande partie de son influence. Pour la reprendre, cette influence, il encourageoit sans cesse les mécontens à se soustraire encore à l'autorité du roi, à faire marcher les

[1] La veille même de la révolution, le comte Ostermann avoit envoyé un courrier à Pétersbourg, pour assurer que malgré les troubles de la Scanie, le sénat de Stockholm conserveroit toute son autorité.

1776. régimens qui leur étoient restés fidelles, et à convoquer une nouvelle diète dans quelque province éloignée.

Les chefs turbulens des Bonnets n'étoient que trop disposés à prendre ces dangereuses mesures. Gustave l'appréhendoit; aussi employa-t-il la ruse pour contenir les factieux. Il fit répandre le bruit qu'un corps de troupes très-considérable, aux ordres du général Sprengporten, venoit d'arriver à quelques milles de Stockholm; et, pendant plusieurs jours de suite, il fit partir des chaloupes chargées de provisions pour ces troupes supposées. Enfin, les vents permirent à Sprengporten de quitter les côtes de Finlande. Il mena à Gustave un détachement de la garnison de Sweaberg; mais quand il arriva, tout étoit déjà tranquille à Stockholm.

Les provinces suivirent bientôt l'exemple de la capitale. Le régiment d'Uplande, appelé par la diète, étoit prêt à entrer dans Stockholm. Le

général Ramsay alla seul à sa rencontre, et, malgré la résolution de quelques officiers, il parvint à lui faire prêter serment de fidélité au roi [1]. Le duc de Sudermanie et le duc d'Ostrogothie, frères de ce monarque, avoient été envoyés en différentes parties du royaume, et obtinrent aisément l'adhésion des troupes. Le seul général Peschlin fit quelques difficultés : il fut arrêté par le major de son propre régiment, et le duc d'Ostrogothie reçut ordre de l'envoyer prisonnier au château de Gripsholm [2]. 1776.

L'argent que Gustave reçut de la France [3] servit à fortifier son parti,

[1] On voulut d'abord arrêter le général Ramsay; mais un vieux et brave enseigne, nommé Normelin, très-aimé des soldats, les décida à prêter serment, et les officiers furent entraînés.

[2] On le renferma dans la même chambre qui avoit servi de prison au féroce Erick XIV, et sur le plancher de laquelle on voit la trace des pas que faisoit ce malheureux roi, en allant sans cesse d'un coin à l'autre.

[3] Jusqu'alors, les ministres de France en

1776. et à diminuer l'influence de la Russie, qui ne manquoit pourtant pas de semer des roubles parmi ses créatures. Catherine apprit avec peine le changement qui venoit de s'opérer dans un pays qu'elle vouloit continuer à diviser pour l'asservir tôt ou tard. Elle donna ordre au comte Ostermann de s'occuper à rétablir le gouvernement que Gustave avoit détruit. Ce ministre y travailla avec audace; mais ses efforts furent infructueux. Quelques explications qu'il eut avec Gustave se terminèrent par de l'aigreur, et, au commencement de 1776, la Russie ayant fait un armement de galères à Cronstadt, l'alarme se répandit aussitôt à Stockholm.

Gustave demanda quelle pouvoit être la cause de cet armement. On lui répondit d'une manière peu satis-

Suède avoient dépensé beaucoup d'argent, en ce qu'ils appeloient dépenses secrètes. Depuis on donna cet argent directement au roi.

faisante. Les galères n'agirent pas contre la Suède, mais les inquiétudes du roi ne diminuèrent point. Enfin, voulant savoir quels étoient les véritables projets de la cour de Russie, il résolut d'aller conférer lui-même avec l'impératrice. Il se rendit à Pétersbourg [1], sous le nom de comte de Gothland, accompagné du comte Ulric Scheffer, du comte de Posse, de Munck et de quelques autres de ses courtisans. Le seul baron de Nolken, son ambassadeur auprès de la cour de Russie, avoit été prévenu de ce voyage. Gustave descendit chez ce ministre, et alla presqu'aussitôt faire visite au comte Panin.

1776.

1777.

L'impératrice étoit à Tzarsko-Zélo. Gustave s'y rendit l'après-midi. Il eut avec cette princesse une entrevue dans laquelle ils montrèrent l'un et l'autre une cordialité également feinte.

Les fêtes furent prodiguées au monarque suédois. Il y en eut aussi de

[1] Il y arriva le 16 juin.

1777. supprimées par rapport à lui. Catherine eut la délicatesse d'empêcher qu'on célébrât celle qui étoit instituée à l'occasion de la bataille de Pultava[1], pendant l'anniversaire de laquelle Gustave se trouvoit à Pétersbourg, et qui auroit pu lui rappeler, d'une manière trop sensible, la défaite de Charles XII et les malheurs de sa nation. L'impératrice voulut donner à Gustave une haute idée de la magnificence et des plaisirs de sa cour. Elle s'entretint souvent avec lui, étudia avec soin son caractère, et s'apperçut avant peu que la présomption étoit son principal défaut.

Fière de cette découverte, Catherine se proposa aussitôt d'en tirer parti, en excitant Gustave à entreprendre quelque démarche dangereuse. Ses qualités, plus brillantes que solides, son affabilité, les plaisirs qu'il multiplioit à sa cour, l'avoient fait jusqu'alors chérir de sa nation; mais un

[1] Gagnée par Pierre Ier le 8 juillet 1709.

moment d'imprudence pouvoit le lui rendre odieux. Voici comment l'impératrice essaya de hâter ce moment. 1777.

En s'entretenant avec Gustave, cette princesse parla des obstacles qu'éprouvent souvent les souverains, lorsqu'ils veulent perfectionner la civilisation dans leurs états, et faire quelques changemens dans le costume, l'usage et les mœurs des peuples. Elle observa qu'il étoit non-seulement difficile d'opérer ces changemens, mais très-dangereux de vouloir y parvenir d'une manière trop brusque. Elle disoit, avec raison, que les hommes étant en général esclaves de l'habitude, ils ne voyoient qu'avec répugnance les institutions nouvelles, et elle cita, en faveur de son opinion, l'exemple de Pierre premier, et la résistance qu'éprouva ce prince lorsqu'il voulut seulement engager les Russes à se raser.

Gustave répondit que si les souverains ne réussissoient pas dans les changemens qu'ils vouloient faire,

1777. c'étoit sans doute plutôt leur faute que celle des peuples; et que bien que ceux-ci fussent attachés à leurs habitudes, ils en faisoient volontiers le sacrifice au monarque qui savoit se faire aimer. Il remarqua que les hommes tenoient bien moins à leurs usages qu'à leur fortune, à leur vie, et que cependant ils exposoient souvent l'une et l'autre, par amour pour leur souverain. — « Mais, ajouta-t-il » en toute chose il est un à-propos » qu'il faut savoir saisir. Quand nous » le manquons, c'est faute d'attention; » et alors le succès ne répond point » à nos efforts. Il y a aussi une cer- » taine manière d'exécuter les choses, » et c'est parce que Pierre-le-Grand » n'eut ni cette manière, ni l'attention » nécessaire pour saisir l'à-propos, » qu'il éprouva les difficultés dont » l'impératrice vient de me parler. »

Catherine ajouta de nouvelles raisons à celles qu'elle avoit données. Elle prolongea la discussion jusqu'à

ce que Gustave crût son amour-propre intéressé à prouver ses assertions par des faits : alors elle le défia de faire agréer à la nation suédoise un costume nouveau. 1777.

Le monarque accepta le défi ; et quelque temps après son retour en Suède, il introduisit l'habillement théâtral, qui est encore en usage à la cour de Stockholm. Il ne fit pas, à la vérité, une loi pour obliger à le porter : il se contenta d'adresser aux gouverneurs des provinces, une lettre dans laquelle il leur recommanda de n'employer que la douceur et la persuasion. Il prétendit que le costume bizarre qu'il inventoit, ressembloit à celui des anciens Suédois. En même temps, il eut soin de ne le proposer que pour les courtisans, les fonctionnaires publics, les militaires et les bourgeois ; la classe inférieure du peuple ne fut pas même invitée à le prendre [1].

Le séjour que Gustave fit à Péters-

[1] Ce costume n'est guère plus porté qu'à

bourg n'augmenta pas son estime pour
1777. l'impératrice, et fortifia en elle le désir d'humilier ce jeune et turbulent rival.

Il sembloit que depuis quelques années les voyages à Pétersbourg devenoient à la mode. Peu de temps après que le roi de Suède en fut parti, on y vit paroître la duchesse de Kingston, célèbre par sa beauté, son luxe et le scandale de ses aventures. Cette femme se crut digne de vivre à la cour de Catherine[1]; mais l'impératrice craignit de trouver en elle ou une rivale que des prétentions indiscrètes lui rendroient importune, ou une confidente qui divulgueroit bientôt ses secrets. Elle l'accueillit froidement,

la cour. Pendant mon séjour à Stockholm, je ne l'ai presque pas vu dans les sociétés particulières.

[1] La duchesse de Kingston acheta, près de Narwa, une terre dont elle confia la régie à Garnoffsky, son favori. Ce Garnoffsky est devenu, depuis, intendant du prince Potemkin, et a fait une grande fortune.

et la duchesse mécontente, prit le chemin de l'Italie, où elle étoit sûre de ne pas manquer de compagnes peu hautaines et de faméliques adorateurs. 1777.

Depuis l'élection du khan Sahim-Gherai, les troubles de la Krimée ne discontinuoient pas. Les Turcs indignés de la fuite de Dewlet, l'abandonnèrent et firent nommer à sa place Selim-Gherai. Il y eut donc dès-lors deux nouveaux khans. L'un étoit soutenu par les Turcs, l'autre par les Russes. Ceux-ci qui vouloient donner la Krimée entière à leur protégé, afin d'avoir plus de facilité à le dépouiller, lui fournirent une garde composée de leurs propres soldats : les Tartares furent jaloux de cette garde, et en massacrèrent une partie.

C'en étoit assez sans doute pour rallumer la guerre. L'impératrice fit aussitôt entrer de nouvelles troupes en Krimée. Le prince Prozorofsky, qui commandoit ces troupes, attaqua les Tartares opposés à Sahim-Gherai 1778.

1778. et les mit en déroute. Son concurrent Selim fut obligé de s'enfuir du côté des montagnes.

Pendant ce temps-là, Staschieff, ministre de Russie à Constantinople, sollicitoit la Porte de reconnoître Sahim-Gherai : mais la Porte, fidelle à ses engagemens, fidelle sur-tout à son orgueil, ne vouloit que maintenir Selim.

Le maréchal Romanzoff fit alors annoncer au Divan, que la Krimée s'étoit mise sous la protection de la Russie, et que l'impératrice recommenceroit la guerre plutôt que d'abandonner Sahim-Gherai. Tant de hauteur étoit peu propre à gagner les Turcs. Ils paroissoient indignés et décidés à combattre. Mais une influence étrangère les arrêtoit. Un ambassadeur de France[1] les avoit engagés à commencer la dernière guerre. Son successeur[2] les empêchoit d'en entre-

[1] M. de Vergennes.

[2] M. de Saint-Priest.

prendre une nouvelle. Quand le ministre russe voulut quitter Constantinople, la plupart des Ulemahs et des Riglialis, qui composoient le Divan, s'y opposèrent. 1778.

Les ministres des autres puissances négocioient en même temps avec chaleur auprès du Divan, et ce conseil restoit flottant entre les impulsions diverses qu'on lui donnoit. Témoins de sa lenteur et de son incertitude, les Russes n'en devenoient que plus actifs et plus fermes dans leurs projets. A force de dons et de promesses ils se firent de nouveaux partisans en Krimée, et finirent par maîtriser ce pays, tandis qu'on ne parloit que de son indépendance. En se préparant à la guerre, ils cherchoient pourtant à la prévenir. Le maréchal Romanzoff eut une entrevue avec le fameux capitan pacha, Gazi-Hassan : mais il ne put parvenir à le satisfaire. Ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre.

L'impératrice comptoit sur un se-

1778. cours qu'elle seule sembloit pouvoir se ménager. Elle avoit obtenu, du régent de Perse, Kerim-Khan, la promesse d'attaquer les Turcs en Asie, tandis qu'elle les accableroit en Europe; mais la mort de ce prince, qui fut assassiné par un de ses officiers, sauva les Ottomans d'une double agression.

Catherine fut plus heureuse dans les mesures qu'elle prit pour s'assurer la paix. Les divisions qui troubloient l'Allemagne au sujet de la succession de la Bavière, et la guerre qui venoit d'éclater entre la France et l'Angleterre, ne permettoient pas à ces puissances, de continuer à attacher un grand intérêt aux démêlés des Turcs et des Russes. Celles même qui avoient engagé les premiers à prendre les armes, leur conseillèrent de les poser, et souhaitèrent que la Russie fût libre de faire cause commune avec elles.

Cependant le Divan restoit encore dans l'indécision. Le peuple de Constantinople

tantinople désiroit la guerre. On l'entendit même éclater en murmures 1778.
contre le capitan pacha, parce qu'il rentroit dans la mer de Marmora, sans avoir combattu les Russes.

Le ministre russe, Staschieff, fut attaqué auprès de Constantinople par deux galiongis [1] qui vouloient le massacrer. Le capitan pacha les fit arrêter et étrangler sur le champ; mais leur attentat n'en prouvoit pas moins les dispositions de la multitude.

Les Turcs pardonnoient d'autant plus difficilement à la Russie ses succès et ses invasions, qu'ils leur rappeloient sans cesse leurs défaites multipliées et la paix humiliante qu'ils avoient été forcés de signer. Ils ne pouvoient s'accoutumer à voir les Russes presqu'entièrement maîtres de la mer Noire, promener leur pavillon jusques sous les murs de Constantinople, et étendre chaque jour leur florissant commerce. L'indépendance de la Krimée suffisoit

[1] Matelots turcs.

1778. pour les affliger : son asservissement aux Russes les révoltoit.

Il s'étoit aussi élevé quelques autres différens, entre la cour de Pétersbourg et la Porte ottomane. Par le dernier traité de paix, les Russes avoient fait accorder plusieurs priviléges aux chrétiens grecs, répandus en grand nombre dans la Moldavie et la Walachie. Dès-lors plusieurs habitans de l'autre rive du Danube, qui professoient la religion grecque, abandonnèrent leur pays pour passer dans les provinces où régnoit la tolérance. Tous ces chrétiens étoient bien plus attachés à la puissance à laquelle ils devoient les nouveaux avantages dont ils jouissoient, qu'à celle qui les avoit long-temps opprimés. La Russie vouloit encore plus : elle travailloit secrètement à les rendre tout à fait indépendans de la Porte ; et pour y parvenir, elle commença par demander que les princes ou gouverneurs [1] de la Moldavie et de la Wa-

[1] Ils ont le titre de Despotes.

lachie, ne pussent être déposés sous aucun prétexte. 1778.

Cet affranchissement parut aussi injuste aux yeux des Turcs, que la cession de la Krimée. Cependant les premières démarches de l'ambassadeur de France n'avoient pas été sans effet. Celles qui les suivirent eurent encore plus de succès. Il engagea le Divan à faire relâcher plusieurs navires russes qui, depuis plus d'un an, étoient retenus dans les ports de la Turquie. Peu de temps après, un nouveau traité fut signé[1] par sa médiation.

Par ce traité, les Russes se désistèrent de quelques-unes de leurs prétentions exagérées à l'égard des provinces 1779.
de Moldavie et de Walachie, ainsi que de la Krimée, qu'ils promirent d'évacuer. La Porte accorda à ceux de ses sujets qui professoient la religion grecque, les droits qu'ils réclamoient. Elle reconnut l'indépendance de la Krimée et la souveraineté du khan

[1] Le 21 mars 1779.

Sabim-Gherai, et étendit encore le
1779. privilége qu'avoient déjà les Russes,
de naviguer dans les mers ottomanes.

Le zèle que montra l'ambassadeur de France pour accélérer la signature de ce traité, étoit fondé sur le désir qu'avoit sa cour d'enlever à l'Angleterre l'appui de la Russie. Elle y parvint. L'étroite alliance qui avoit si longtemps subsisté entre Londres et Pétersbourg fut, sinon rompue, du moins très-affoiblie; et les Français restèrent assurés de ne pas voir s'armer contre eux une puissance qui leur devoit la paix.

Catherine fut si satisfaite de cette paix, qu'elle envoya à son ministre à Constantinople et à l'ambassadeur de France, de très-riches présens [1]. Elle

[1] Le ministre russe Staschieff reçut la propriété d'une terre de mille paysans. M. de Saint-Priest fut décoré de l'ordre de Saint-André, et en reçut la plaque en diamans. L'impératrice lui envoya aussi son portrait sur une boîte enrichie de diamans, ainsi que de très-belles fourrures, et un superbe solitaire

fit aussi présenter au Grand-Seigneur et à la favorite, pour plus de trois cents mille roubles de bijoux. Le grand-visir et les principaux membres du Divan reçurent également des preuves de sa magnificence et de celle de Potemkin [1]. 1779.

Que de raisons avoit alors l'impératrice de se féliciter d'un traité qui la laissoit libre de se livrer, sans com-

pour madame de Saint-Priest. Le tout étoit évalué 50,000 roubles. — M. de Saint-Priest reçut en outre trois lettres de change de 5,000 roubles au moins chacune, et il a eu depuis une pension de 6 000 roubles. — Se trouvant à Stockholm au commencement de 1793, il fit mettre dans la gazette qu'il avoit à vendre pour 14,000 rixdalers de diamans. Aussitôt il parut dans divers quartiers de la ville, une affiche portant : — « FORFAITS POLITIQUES » A VENDRE, 14,000 rixdalers. *S'adresser* » *chez* le comte de Saint-Priest. »

[1] Potemkin qui, depuis quelques temps, avoit été créé prince de l'empire, écrivit une lettre de remerciement à M. de Saint-Priest, ainsi qu'au grand-visir à qui il envoya une montre garnie de diamans.

—— battre, à ses vues d'invasion, toujours
1779. croissantes, et au soin d'étendre le commerce de ses vastes états ! L'inégalité du climat, le défaut de population et l'infertilité d'une partie du sol, n'empêchent pas ces états d'offrir au commerce d'immenses ressources. Placés sur l'Europe et sur l'Asie, les Russes peuvent aisément trafiquer avec le monde entier. La mer Caspienne leur sert à communiquer avec la Perse et avec l'Inde. La mer Zabache et la mer Noire les rendent maîtres d'aller vendre les productions du Nord dans la Méditerranée, et de rapporter dans le Nord celles du Levant. Le Kamtschatka leur ouvre, d'un côté, le chemin de l'Amérique, et de l'autre, celui de la Chine et du Japon; enfin, la mer Blanche et la Baltique les mettent en relation avec la plupart des nations de l'Europe, auxquelles leur commerce est devenu indispensable [1].

[1] C'est en Russie que les nations maritimes de l'Europe se pourvoient de grandes mâtures,

Libre de naviguer sur tant de mers, et dominatrice de quelques-unes, Catherine ne pouvoit souffrir qu'aucune autre puissance en affectât l'empire; et une des causes qui contribuèrent à la détacher des Anglais, ce fut la jalousie qu'ils lui inspirèrent, en voulant faire reconnoître par-tout la supériorité de leur pavillon. 1779.

Cependant le commerce des Anglais étoit trop avantageux à l'impératrice pour qu'elle y renonçât. En leur refusant des secours, elle leur prodiguoit des caresses. Tandis qu'elle les voyoit perdre une partie de leurs colonies, elle les invitoit à venir chercher dans ses ports les productions qu'ils ne pouvoient plus tirer du continent de l'Amérique, et elle se réjouissoit de ce que leurs navires abordoient en plus grand nombre à Archangel.

Elle accueilloit en même temps les Américains, et malgré les sollicitations

de chanvre, de fer, ainsi qu'on le verra dans l'Appendice de cet Ouvrage.

1779. du ministre d'Angleterre, elle leur assura la libre navigation de la Baltique, sans vouloir, il est vrai, reconnoître leur indépendance [1].

Quelques années auparavant [2], elle avoit conclu, avec la cour de Versailles, un traité d'après lequel une factorerie française devoit s'établir à Archangel. Mais les Français, dont les vues commerciales se portoient presqu'entièrement vers les Antilles, ne tirèrent aucun avantage de ce traité. Le temps leur apprendra peut-être que le commerce du Nord, moins destructeur que celui des climats chauds, offre un lucre, sinon aussi brillant, au moins plus égal et plus sûr.

Je n'ai parlé ni des fêtes que donna l'impératrice au commencement de cette année et dans le cours de la

[1] Par une contradiction singulière, elle refusa toujours d'admettre un consul de cette nation.

[2] En 1766. Le marquis de Beausset étoit alors ministre de France à Pétersbourg.

précédente, ni de quelques autres événemens moins importans que ceux 1779.
que j'ai décrits. Il est encore temps d'y revenir.

L'anniversaire de l'avénement de l'impératrice au trône, et celui de la naissance du Grand-Duc, furent célébrés à la fois[1] avec une magnificence extraordinaire, et signalés par une nombreuse promotion d'officiers-généraux.

Catherine célébra aussi avec pompe les fêtes de ses divers ordres de chevalerie; et elle consentit à remplir les fonctions de grand-maître de l'ordre du Bain, pour conférer les marques de cet ordre au chevalier James Harris[2], à qui le monarque anglais les avoit envoyées.

Après lui avoir frappé sur l'épaule avec une épée enrichie de diamans,

[1] Le 9 juillet.

[2] Celui qui vint négocier en France, en l'an 5 de la république, sous le nom de lord Malmesbury.

1779. et lui avoir dit, conformément aux statuts de l'ordre : — « Au nom de » Dieu, soyez bon et loyal chevalier », — elle lui présenta l'épée en ajoutant : — « Pour vous témoigner combien je » suis contente de vous, je vous fais » présent de l'épée avec laquelle je » vous ai imprimé le caractère de che- » valier[1]. »

Quelques jours auparavant[2], l'impératrice avoit donné une grande fête en mémoire de la bataille navale de Tchesmé et de l'incendie de la flotte turque.

Cette princesse, qui se croyoit alors à la veille de soutenir une nouvelle guerre contre les Turcs, voulut ranimer par sa présence le zèle de ses marins. Elle s'embarqua dans un yacht à Pétershoff, et se rendit à bord de l'escadre qui croisoit entre Cronstadt

[1] En 1795 elle a reçu chevalier du même ordre, un autre ministre d'Angleterre, Charles Whitworth.

[2] Le jour de la fête de Saint-Jean.

et Krasna-Gorca. L'amiral Barsch[1], qui commandoit cette escadre, reçut, ainsi que ses officiers, diverses marques de la satisfaction de la souveraine. 1779.

Un incendie consuma une grande partie de la ville de Twer. L'impératrice accorda aussitôt aux habitans dont les maisons avoient été brûlées, un secours de cent mille roubles.

Pétersbourg éprouva un désastre auquel les bienfaits de l'impératrice ne pouvoient remédier. Un des intendans de la ferme des eaux-de-vie[2],

[1] L'amiral Barsch a été nommé depuis commandant d'Archangel. Lorsque la flotte russe fut renvoyée dans l'Archipel, en 1770, Barsch étoit capitaine de vaisseau sous le contre-amiral Elphingston, qui le destitua pour cause de lâcheté.

[2] Voici les renseignemens qu'un auteur allemand nous donne sur l'immense consommation des eaux de-vie dans le nord. C'est une partie considérable du commerce intérieur et des revenus de la Russie. — On distingue trois sortes d'eau-de-vie, celle de grain, fabriquée dans

1779. nommé Loguinoff, qui s'étoit prodigieusement enrichi, et n'avoit rendu que des comptes très-peu satisfaisans, fut forcé par Potemkin de donner une fête aux habitans de la capitale. Non-seulement le traitant se crut trop heureux d'échapper, par ce moyen, aux poursuites du gouvernement, mais il espéra qu'il lui vaudroit quelque dignité. Les viandes, la bière, l'eau-de-vie, qu'il fit servir, lui coûtèrent vingt mille roubles. Le peuple se porta

le pays ; celle de Dantzick, qui est aussi de grain, et celles de France et d'Espagne. Le peuple russe ne fait usage que de la première. Tous les Russes ont le droit de la distiller : mais ils ne peuvent la vendre. L'impératrice s'en est réservé le privilége. La consommation de cette eau-de-vie monte à 12 millions de vedres, ou cent cinquante-six millions de pintes, mesure de Paris. Le gouvernement devroit gagner sur cette vente, 24 millions de roubles. Il n'en gagne que 5 ; savoir, 3 provenant des départemens de Pétersbourg et de Moskow, 2 de la Sibérie et des autres provinces. Les frauduleux fermiers gagnent le

en foule vers le lieu où se donnoit cet énorme repas ; et, malgré les précautions qu'on avoit prises, le désordre se mit bientôt parmi tant de convives. On se disputa les mets et les boissons ; on se battit. Plusieurs personnes furent tuées ; d'autres étoient si ivres, qu'elles s'endormirent dans la rûe, et moururent de froid. Il en périt au moins huit cents. 1779.

Malgré ses embarras guerriers et politiques, Catherine s'occupoit toujours

surplus. — Les étrangers et la noblesse consomment seuls, à cause du haut prix, l'eau-de-vie de Dantzick, et celles de France et d'Espagne, qui sont préférées. Le prix du bail de cette dernière, expiré en 1774, montoit à 116,000 roubles. Les fermiers en gagnoient 760,000. Leur privilége ne leur permettoit d'en faire venir que 10,000 ancres ; mais au lieu d'eau-de-vie, ils faisoient venir de l'esprit de vin, et le mêloient avec de l'eau. Ils engageoient, d'ailleurs, des négocians à en faire venir, et les droits d'entrée qu'ils percevoient sur ces importations, ont souvent monté à 200,000 roubles.

1779. d'institutions paisibles et de plaisirs. Elle avoit, dès l'année 1764, fondé une maison d'éducation, sous le titre de couvent[1] des demoiselles nobles[2], et elle lui avoit assigné un revenu annuel de quatre-vingts mille roubles. Bientôt le nombre des élèves fut de près de cinq cents. L'impératrice voulut que celles de ces élèves qui étoient nobles, apprissent les langues étrangères, et jouassent des tragédies et des co-

[1] Ce couvent est situé sur la Newa, à l'extrémité du faubourg de Saint-Alexandre-Newsky. L'impératrice Elisabeth l'avoit fait bâtir dans le dessein de s'y retirer à la majorité du Grand-Duc Pierre III, et d'y passer le reste de ses jours; mais quand elle connut les douceurs du trône, elle ne songea plus à la retraite.

[2] Deux cent cinquante-deux de ces demoiselles sont nobles; les autres sont des filles de bourgeois. Les nobles sont vêtues d'une étoffe fine; les bourgeoises d'une étoffe grossière. Les premières reçoivent des leçons d'histoire, de géographie, de grammaire, de musique, de danse. Les autres apprennent à coudre, à blanchir, à faire la cuisine.

médies françaises; et ce spectacle fut pendant quelque temps un de ses amusemens. 1779.

Mais il étoit d'autres plaisirs auxquels Catherine restoit constamment attachée. Quoiqu'elle changeât souvent d'amant, son penchant à l'amour étoit toujours le même. Le Servien Zoritz l'avoit fixée pendant un an, et en avoit reçu des présens considérables, et le grade de général-major. Potemkin n'étoit jaloux ni de la fortune, ni des faveurs dont jouissoit Zoritz. Il le soutenoit, au contraire, dans la crainte de le voir remplacé par quelque rival plus dangereux. Catherine paroissoit elle-même tous les jours plus satisfaite de son favori. Mais tout à coup elle lui fit donner l'ordre de quitter la cour.

Zoritz courut aussitôt se plaindre à Potemkin, qui osa demander à l'impératrice quelle pouvoit être la cause de la disgrace de son protégé. — « Hier, je l'aimois; aujourd'hui je ne

1779. » l'aime plus, répondit l'impératrice.
» Peut-être s'il étoit plus instruit,
» l'aimerois-je encore. Mais son igno-
» rance me fait rougir. Il ne sait parler
» que le russe. Il faut qu'il voyage
» en France et en Angleterre pour
» apprendre les langues étrangères. »

Potemkin respecta le caprice de la souveraine. Zoritz partit pour la France[1].

Le même jour, Potemkin, s'occupant de chercher un successeur à Zoritz et allant passer la soirée à l'Hermitage, apperçut avec étonnement derrière le fauteuil de Catherine un chambellan qu'il ne connoissoit pas. C'étoit Rimsky Korzakoff. Du rang obscur de sergent des gardes, Kor-

[1] Zoritz passa quelque temps à Paris chez le ministre russe, Simolin. Aujourd'hui il vit à Schkloff, petite ville de la Russie Blanche, sur le Dnieper. Il a chez lui un théâtre; il fait une dépense énorme, et avec deux cents mille roubles de revenu, il est accablé de dettes.

zakoff avoit été subitement élevé à celui d'aide-de-camp de l'impératrice, et honoré de tous les bienfaits dont la générosité de cette princesse avoit coutume de combler ses favoris. 1779.

Korzakoff étoit doué d'une jolie figure et d'une taille très-élégante[1]; mais n'ayant ni de l'esprit, ni des connoissances, il ne pouvoit, pas plus que Zoritz, porter atteinte au crédit de Potemkin. D'ailleurs, il désarma sa jalousie en sacrifiant à sa cupidité[2]. Un seul fait suffira pour faire connoître Korzakoff. Dès qu'il eut obtenu la place de favori, il crut qu'un homme comme lui devoit nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le plus fameux libraire de Pétersbourg, et lui dit qu'il vouloit avoir des livres, pour les placer dans

[1] Rimsky Korzakoff, devenu général sans avoir fait la guerre, a été nommé au commandement d'un des corps d'armée que Paul premier fait marcher contre la France.

[2] Il lui fit présent de cent mille roubles.

1779. le palais de Wassiltschikoff, dont l'impératrice venoit de lui faire présent [1]. Le libraire lui demanda quels livres il lui falloit. — « Vous savez cela » mieux que moi, répondit le favori; » c'est votre affaire. De gros livres » en bas, de petits en haut : voilà » comment ils sont chez l'impératrice. »

Ce n'étoit pas assez que d'avoir renouvelé la paix avec les Ottomans. L'impératrice étoit irritée contre l'Autriche, dont le ministre à Constantinople avoit fait de vains efforts pour engager la Porte à déclarer la guerre à la Russie. Le moment de la vengeance sembla prêt à s'offrir.

La mort [2] de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, avoit fourni à la cour de Vienne l'occasion de rappeler d'anciennes prétentions sur cet électorat. L'électeur palatin, Charles-

[1] J'ai déjà prévenu que je mettrois plus bas la liste des présens qu'ont reçu les divers favoris de Catherine.

[2] Le 30 décembre 1777.

Théodore, qui succéda à Maximilien-Joseph, et qui voulut éviter la guerre, reconnut les droits plus qu'incertains [1] de la maison d'Autriche, et consentit [2] à laisser Joseph II, et Marie-Thérèse prendre possession de la Bavière, l'un, comme empereur d'Allemagne, l'autre, comme reine de Hongrie. 1779.

Le duc de Deux-Ponts, qui se trouvoit le plus proche agnat de l'électeur Charles-Théodore, protesta aussitôt contre un traité qui lésoit les droits de sa maison. L'électeur de Saxe prétendit aussi avoir part [3] à la succes-

[1] La maison d'Autriche prétendoit que la Bavière lui revenoit et comme fief dévolu et comme succession d'Albert d'Autriche. Mais d'après une sentence impériale de l'an 1429, Albert avoit renoncé solennellement à ses droits sur la Bavière; et ce qui est bien plus, c'est que la maison d'Autriche actuelle ne descend point de cet Albert.

[2] Par une convention signée à Vienne, le 3 janvier 1778.

[3] L'électeur de Saxe étoit fils de la sœur

sion de Maximilien-Joseph ; et enfin
1779. le duc de Mecklenbourg réclama une expectative donnée à sa famille depuis près de trois siècles [1], et toujours éludée.

Ces trois princes se réunirent pour solliciter le roi de Prusse de défendre leurs droits, ou plutôt il les fit lui-même secrètement engager à remettre leur cause entre ses mains. Irrité de l'agrandissement de la maison d'Autriche, et habile à saisir toutes les occasions d'assurer l'élévation de la sienne, il voulut se montrer aux yeux de l'Europe le soutien de la liberté et de la constitution de l'Allemagne. Ce monarque, qui s'étoit autrefois moqué d'être mis au ban de l'empire, comme électeur de Brandebourg, prétendit qu'on n'auroit pas dû disposer

de l'électeur de Bavière Maximilien-Joseph. Il demandoit 47 millions de florins pour ses droits à la succession allodiale de l'empereur Louis.

[1] En 1502.

de la Bavière sans prendre l'avis de tous les électeurs, et déclara qu'il étoit résolu à maintenir la constitution germanique. 1779.

Il y eut d'abord une assez longue guerre de plume entre Frédéric et Joseph II ; ensuite on en vint à des combats plus sérieux. Quatre cents mille hommes tirèrent l'épée, et le sang commença à couler dans l'été de l'année 1778[1].

Dès-lors, Catherine fit sommer Marie-Thérèse et Joseph II de renoncer à l'invasion de la Bavière, et de conclure la paix. Elle déclara en même temps : — « Qu'elle étoit intéressée à la tranquillité de l'Allemagne, et comme souveraine d'un état qui avoit des rapports naturels avec cette partie de l'Europe, et comme ayant des liaisons d'amitié avec la plupart de ses princes, sur-tout avec celui qui s'étoit vu forcé de

[1] Le 14 juillet, le général Wurmse. attaqua les avant-postes prussiens à Naschod.

» prendre les armes pour arrêter les
1779. » démarches de la cour de Vienne.

» Que, sans s'arrêter au droit po-
» litique de l'Allemagne, elle ne pre-
» noit pour règle que l'équité natu-
» relle, et les principes sur lesquels
» toute société est fondée ; que, d'a-
» près ces principes, elle trouvoit
» que tout l'empire étoit injustement
» en mouvement, parce que la mai-
» son d'Autriche vouloit faire revivre
» des droits éteints depuis plusieurs
» siècles, et oubliés dans le traité de
» paix de Westphalie, traité qui est
» la base et le rempart de la constitu-
» tion germanique; que les infractions
» de la cour de Vienne exposoient
» tout l'empire à un péril évident ;
» que la chute de cet empire causeroit
» nécessairement une commotion vio-
» lente dans tous les états voisins de
» l'Allemagne, un dérangement de
» l'ordre et de l'équilibre de toute
» l'Europe, et peut-être même,
» dans la suite des temps, un grand

» danger pour la Russie ; que tout 1779.
» souverain sage et prudent devoit
» prévoir et détourner ces malheurs,
» et que la cour de Russie ne pouvoit
» adopter à cet égard d'autres prin-
» cipes que ceux que la cour de
» Vienne avoit adoptés dans des oc-
» casions semblables.

» Qu'en conséquence, la cour de
» Russie invitoit l'impératrice-reine
» et l'empereur à s'arranger à l'a-
» miable, selon les loix et la consti-
» tution de l'empire, avec le roi de
» Prusse et les autres princes inté-
» ressés à la succession de Bavière,
» parce que, dans le cas contraire,
» l'impératrice de Russie seroit obli-
» gée d'avoir sérieusement égard à
» ce qu'elle devoit à son empire, aux
» intérêts des princes qui avoient de-
» mandé son amitié et ses secours,
» sur-tout à ses obligations envers ses
» alliés, et qu'enfin les troupes russes
» se joindroient aux troupes prus-
» siennes. »

1779. Catherine pouvoit aisément effectuer cette menace. Elle avoit alors en Pologne trois armées, dont l'une, forte de 40 mille hommes, et commandée par le prince Nicolas Repnin, avoit déjà reçu l'ordre de se tenir prête à marcher.

La cour de Vienne pressentit les desseins de Catherine. Avant de recevoir sa déclaration, elle avoit expédié un courrier pour l'inviter à se rendre, de concert avec la cour de France, médiatrice des différens élevés entre l'Autriche et la Prusse.

Aussitôt un congrès s'assembla à Teschen. Le général destiné à exercer les vengeances de Catherine et de Frédéric, Repnin, y parut en ministre pacificateur. Breteuil y vint au nom de la France[1]. La maison d'Autriche obtint la partie de la Bavière, située

[1] Les comtes de Zinzindorff et de Cobenzel y assistèrent pour l'empereur et l'impératrice-reine. — Le baron de Hertzberg y fut envoyé par le roi de Prusse.

entre

entre le Danube, l'Inn et la Saltz, et la paix fut rendue à l'Allemagne[1]. 1780.

Mais, tandis que le nord de l'Europe reprenoit sa tranquillité, le midi éprouvoit encore les effets de la commotion violente partie, trois ans auparavant, des contrées septentrionales de l'Amérique. L'Angleterre, la France, l'Espagne, la Hollande, armoient sans cesse de nouvelles escadres, et ensanglantoient les mers des deux mondes, pour décider si les habitans de Boston et de Philadelphie seroient libres.

La guerre, et sur-tout la guerre maritime en Europe, donne toujours plus de ressort au commerce du Nord. C'est du Nord qu'il faut tirer la plus grande partie des objets nécessaires à la construction et aux approvisionnemens des armées navales, ainsi que des secours de grains dont la consommation devient alors plus considérable. Les Hollandais, dès long-temps en possession du commerce de la Baltique,

[1] Le 13 mai.

1780. voulant éviter que les vaisseaux qu'ils y employoient tombassent au pouvoir des Anglais, les firent naviguer sous le pavillon neutre des Danois[1]. Mais ce pavillon fut peu respecté des corsaires, et les navires qui le portoient, étoient souvent conduits à Londres ou à Plymouth. Ceux d'Hambourg, de Brême, de Lubeck eurent le même sort. Les négocians de ces villes implorèrent alors la protection de Catherine; et, pour mieux réussir auprès de cette princesse, ils surent, en donnant de l'argent à ses ministres, l'engager à leur être favorable.

Son propre intérêt l'y avoit déjà disposée. Elle ne perdoit jamais de vue les moyens d'étendre le commerce de la Russie; et, pour lui donner plus d'activité, elle venoit d'abolir les droits extraordinaires sur les grains, et d'en permettre l'exportation, depuis Ar-

[1] Un seul négociant de Copenhague, nommé Coninck, paroissoit être propriétaire de six ou sept cents navires.

changel jusqu'à Riga. D'ailleurs, sa fierté étoit blessée de ce que les Anglais ne respectoient pas les navires qui se chargeoient dans ses ports, et de ce qu'ils osoient même quelquefois arrêter ceux qui naviguoient sous son pavillon. 1780.

Un autre motif acheva de la décider à protéger la navigation du Nord. Vergennes, dont les intrigues à Constantinople avoient autrefois irrité Catherine, venoit d'acquérir beaucoup de considération auprès d'elle, en pressant Saint-Priest de déterminer les Turcs aux sacrifices qu'exigeoit la Russie. Vergennes avoit par ce moyen réussi à enlever aux Anglais le secours des flottes russes. Ce n'étoit point assez. Il conçut une idée plus vaste et plus digne d'un véritable homme d'état. Il forma le projet de la neutralité armée, à laquelle accédèrent successivement presque toutes les puissances de l'Europe.

Connoissant bien l'orgueil de l'im-

1780. pératrice, Vergennes sut l'intéresser à l'exécution de son projet. Il le lui fit suggérer par les ministres de Danemarck et de Suède. On le lui présenta avec tant d'art, qu'elle n'hésita pas à l'adopter; et elle se persuada presque l'avoir créé elle-même, ou du moins elle parut vouloir le persuader aux autres.

Dès-lors elle résolut d'employer la force pour protéger ses navires; elle proposa à la cour de Copenhague et à celle de Stockholm d'armer chacune une escadre qui se réuniroit à la sienne pour défendre leur neutralité.

Les vœux du Danemarck avoient devancé cette invitation. Le prudent ministre[1] qui gouvernoit cet état, connoissoit le prix d'une alliance, sans laquelle les Anglais se seroient joués de tous les armemens du Nord. Il promit de souscrire au traité proposé par l'impératrice.

La cour de Suède fut moins prompte

[1] Bernstorff.

à y accéder. Elle étoit retenue par la France même, qui l'engagea habilement à opposer quelques difficultés, afin d'exciter la Russie à les applanir. Avant d'armer une flotte combinée, Gustave demanda une explication sur la manière dont cet armement protégeroit le commerce. Il voulut savoir si chaque puissance neutre défendroit les vaisseaux de ses alliés, ou seulement ceux de sa nation. Il demanda, enfin, dans quels cas les puissances neutres devoient user de représailles avec celles qui étoient en guerre, et si les agressions de l'une de ces puissances seroient nécessairement secondées par les autres. 1780.

L'impératrice répondit qu'on feroit une convention préliminaire, entre toutes les puissances neutres, pour établir comment on assureroit une libre navigation aux navires marchands de ces puissances, pourvu que ces navires ne fussent point chargés de marchandises prohibées. Elle ajouta qu'il

1780. falloit que chaque puissance protégeât les navires des autres, et que, quant aux représailles ou agressions, elles seroient secondées lorsqu'on en useroit d'après les conditions établies par la neutralité confédérée; mais que surtout cette alliance seroit maritime, et uniquement destinée à protéger le commerce. D'après ces idées, elle chargea le célèbre mathématicien Epinus[1] d'en rédiger le plan.

Satisfait de ces explications, Gustave donna ordre à son ministre à Pétersbourg de signer le traité de neutralité armée. La cour de Danemarck l'avoit précédé de deux jours[2].

Vergennes avoit trouvé le moyen de faire prendre un navire russe par un corsaire espagnol. Dès-lors, Catherine n'attendit pas l'accession de la

[1] Epinus étoit l'un des instituteurs de Paul Pétrowitz.

[2] Le plénipotentiaire de Danemarck signa le 19 juillet. — Le plénipotentiaire de Suède, le 21 juillet.

Suède et du Danemarck, pour faire connoître ses volontés aux cours de 1780.
Londres, de Versailles et de Madrid. Ses ambassadeurs leur remirent une déclaration, dans laquelle elle se plaignoit que les droits des nations avoient été violés envers ses sujets; que leur commerce avoit été gêné, leur navigation interrompue; et que, pour prévenir désormais de pareils abus, elle se préparoit à soutenir par la force, les droits qui appartenoient à tous les peuples neutres[1]. Le cabinet

[1] Voici comment étoient spécifiées ses principales réclamations :

1°. Que tous les vaisseaux neutres pourront naviguer librement d'un port à l'autre sur les côtes des nations en guerre;

2°. Que les effets des puissances belligérantes seront en sureté dans tous les vaisseaux neutres, à l'exception des marchandises prohibées;

3°. Que l'impératrice entend par marchandises prohibées, celles qui sont spécifiées dans les articles X et XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne, étendant son obligation à cet égard aux autres puissances qui sont en guerre;

1780. de Saint-James s'empressa de répondre que, depuis le commencement de la guerre, il avoit ordonné, de la manière la plus précise, aux commandans de ses vaisseaux, de respecter le pavillon de Russie. Malgré cette assurance, les Anglais continuèrent quelque temps à arrêter des navires russes, et à faire juger par les tribunaux de l'amirauté britannique, de

4°. Que par un port bloqué, on doit entendre seulement un port si bien gardé par les vaisseaux des puissances qui l'attaquent, qu'il est dangereux d'y entrer;

5°. Que ces principes seuls doivent servir de règle pour juger de la légalité des prises.

L'impératrice ajoutoit, qu'en publiant ces articles, elle déclaroit que pour les faire exécuter et pour protéger l'honneur de son pavillon, la sureté de son commerce et la navigation de ses sujets, elle alloit armer la plus grande partie de ses forces navales. Que cette mesure ne nuiroit pourtant en rien à la neutralité, qu'elle étoit disposée à observer aussi long-temps qu'elle ne seroit point provoquée et forcée de sortir des bornes d'une juste modération et de la plus parfaite impartialité.

la validité de leur prise. L'impératrice récusa ces tribunaux. La contestation fut prête à devenir sérieuse. Les Anglais y mirent fin, en relâchant les navires. 1780.

La Prusse, l'Autriche, même le Portugal, se réunirent aux autres puissances neûtres, et cette confédération navale mit un frein puissant au despotisme de la nation qui prétend s'arroger la souveraineté des mers.

Le ministre[1] d'Angleterre à Pétersbourg travailla avec chaleur à rompre la ligue des neutres, ou du moins à empêcher que la Russie protégeât les navires des autres nations. Il n'est point de ressort qu'il ne sût employer auprès de Potemkin. Il prodigua des présens à ses nièces[2], et lui donna à

[1] Sir James Harris, appelé depuis lord Malmesbury.

[2] Potemkin avoit cinq nièces, dont le nom de famille étoit Engelhard. L'aînée épousa le comte Branitzky, grand général de la couronne de Pologne; la seconde, épousa le prince

1780. lui-même cinquante mille livres sterling[1], pour qu'il déterminât l'impératrice à changer de résolution. Mais l'ascendant de Potemkin avoit encore moins de pouvoir sur elle que les conseils de l'orgueil. D'ailleurs l'habileté du chevalier Harris fut mise en défaut par une ruse assez singulière.

Dès que ce ministre eut découvert

Serge Fedoiewitz - Gallitzin ; la troisième, le lieutenant-général Pierre Schepeloff; la quatrième, le comte Paul Skawronsky ; la cinquième épousa, en premières nôces, Mikhaël Potemkin, son cousin, et après la mort de celui-ci, elle se maria au prince Nicolaï-Borissitz - Youssoupoff. Les quatre premières de ces dames avoient beaucoup de crédit sur leur oncle, et passoient pour ses maîtresses. — Le ministre anglais leur donnoit beaucoup de présens de toute espèce. Il faisoit aussi assidument sa cour à Potemkin, qui le recevoit en robe-de-chambre, les jambes nues, et se tenoit assis pendant qu'Harris restoit debout, afin de bien humilier l'orgueil britannique.

[1] Le ministre de France, Vérac, instruit que Potemkin avoit reçu de l'argent du mi-

qu'on vouloit engager l'impératrice à proposer la neutralité armée, il fit un long mémoire pour combattre ce projet, et il le remit à Potemkin, qui lui promit de le recommander à la souveraine. Soit que le ministre anglais crût pouvoir se vanter de ce qu'il venoit de faire, soit que Potemkin en parlât, les partisans de la neutralité en furent bientôt informés. Aussitôt le ministre de France, Vérac, d'accord avec Panin, eut recours à une certaine demoiselle Guibald, fille très-hardie et très-adroite, qui demeuroit auprès des nièces de Potemkin, et vivoit très - familièrement avec le 1780.

nistre anglais, et croyant que la somme ne se montoit qu'à cinquante mille roubles, le dit au comte Panin. Mais celui-ci qui connoissoit mieux que Vérac l'avidité de Potemkin, répondit : — « Croyez, monsieur, qu'on ne » gagne point le prince Potemkin avec cinquante mille roubles ». — Vérac comprit le sens de ces paroles, et de nouvelles informations lui firent connoître la somme qu'il avoit fallu pour gagner le prince.

1780. prince. Cette fille tira furtivement le mémoire de la poche de Potemkin. On se hâta d'en prendre note, et l'on fit un autre mémoire, dans lequel, sans paroître avoir eu connoissance du premier, on le réfutoit victorieusement. L'écrit de sir James Harris fut remis à sa place aussi heureusement qu'il en avoit été tiré, et l'on présenta l'autre à l'impératrice.

Lorsque Potemkin mit ensuite sous les yeux de cette princesse le mémoire du ministre anglais, elle vit que ce mémoire ne contenoit rien à quoi on n'eût répondu d'avance, ce qui ne fit qu'ajouter au désir qu'elle avoit de liguer les puissances du Nord contre l'Angleterre.

Le chevalier Harris ne tarda pas à être informé de la manière dont on s'y étoit pris pour faire servir son mémoire contre lui-même, et il en fut si affecté, qu'il tomba malade[1].

[1] Il en eut une jaunisse qui dura très-long-temps.

Potemkin jouissoit de la plus haute faveur. Chaque jour, quelque nouveau don de la souveraine accroissoit ses immenses richesses, et quelque titre d'honneur étoit ajouté à la longue liste de ses dignités. La cour, l'armée, la flotte, tout lui étoit soumis. Il plaçoit les ministres, les généraux, les favoris, ou les déplaçoit à son gré; et le caprice dirigeoit seul sa bienveillance et son animadversion. 1780.

Avec tous les dehors d'une franchise grossière, et souvent brutale, Potemkin étoit très-rusé. Il dominoit l'impératrice en lui dictant ses volontés avec hauteur, mais en paroissant en même temps ne respirer que pour la servir. Il traitoit avec insolence les plus anciens généraux et les grands de l'état, qu'il croyoit pouvoir impunément offenser, et il ménageoit tous ceux auxquels il connoissoit de l'esprit ou de l'audace.

Le maréchal Romanzoff étoit presque le seul des généraux qui n'eût

1780. point voulu s'abaisser devant Potemkin[1]. Aussi ce dernier redoutoit son inflexibilité autant qu'il envioit la gloire du vainqueur des Turcs. La haine qu'il avoit contre le maréchal Romanzoff s'étendoit même jusques sur la comtesse de Bruce, sa sœur, l'une des plus intimes confidentes de Catherine. L'ingrat oublioit que la comtesse de Bruce avoit favorisé ses premières liaisons avec cette princesse. En vivant familièrement avec la comtesse de Bruce, en lui témoignant beaucoup d'amitié, il épioit ses discours, ses démarches, et se promettoit bien de la perdre, s'il pouvoit en trouver l'occasion. Tout à coup le hasard la lui fournit.

Korzakoff étoit alors aimé de l'impératrice. Les bienfaits, les honneurs dont elle le combloit auroient dû lui inspirer sinon de l'amour, du moins

[1] Le maréchal Ivan Soltikoff et le prince George Dolgorouky n'ont pas voulu ramper devant le favori.

de la reconnoissance; mais il n'avoit 1780.
que de l'étourderie et de la vanité [1].
La comtesse de Bruce, qui le voyoit tous les jours chez l'impératrice, prit du goût pour lui. Elle ne put cependant pas se livrer d'abord à son inclination. La contrainte dans laquelle vivoient les amans de Catherine, ne leur permettoit guère des infidélités. Potemkin aida la comtesse de Bruce à vaincre tous les obstacles. Il se chargea d'être son confident; il lui fournit le moyen d'avoir des entrevues secrètes avec Korzakoff, et quoiqu'il aimât assez ce favori, il résolut de le sacrifier, dans l'espoir d'entraîner dans sa chute la sœur de Romanzoff.

Le projet de Potemkin réussit. L'impératrice ne tarda pas à découvrir

[1] Ce fut, de tous les amans de Catherine, celui qui mettoit le plus de faste dans sa parure, et à qui cette princesse donna le plus de diamans. Il est aujourd'hui voisin de son prédécesseur Zoritz. Il va souvent jouer chez lui, et aime mieux perdre ses paysans que ses pierreries.

1780. qu'elle étoit trompée par son favori et par son amie. Aussitôt elle fit ordonner à l'un de voyager au-dehors de l'empire, et à l'autre de se rendre à Moskow. Elle se promit dès-lors de n'avoir plus d'amie ; mais elle ne pouvoit pas aussi facilement se passer de favori. Le même jour Lanskoï, chevalier-garde[1], de la plus belle et de la plus intéressante figure, étoit en faction à la porte de l'impératrice, lorsque le général Tolstoï fut frappé de sa bonne mine et le fit remarquer à la souveraine. Dès ce moment le choix de Catherine fut décidé ; et l'on verra dans le cours de cet Ouvrage, que de tous ses amans, Lanskoï fut celui qu'elle aima le plus, et qui mérita le mieux d'être aimé.

[1] Les Chevaliers - Gardes sont une compagnie de soixante hommes, portant un uniforme bleu avec des revers rouges, et brodé en argent sur toutes les tailles. Ils sont employés à la garde intérieure du palais impérial.

Lanskoï étoit issu d'une très-ancienne famille polonaise, dont le véritable nom étoit Lonsky.

Quoique Potemkin n'eût point eu de part à l'élévation de Lanskoï, il n'en exigea pas moins un tribut qu'il s'étoit accoutumé à regarder comme légitime, et le nouveau favori se crut trop heureux d'acheter secrètement sa bienveillance par un présent de deux cents mille roubles. 1780.

L'avidité de Potemkin étoit si excessive, que pour extorquer de l'argent, il ne rougissoit pas de descendre jusqu'aux plus grandes bassesses. Croira-t-on que cet homme, si énormément riche, se servit d'un blanc-seing de l'impératrice pour fabriquer un ordre qui enjoignoit au prince Wœsemsky, grand trésorier de l'empire, de lui compter cent mille roubles ? Wœsemsky donna la somme, et montra ensuite l'ordre à l'impératrice, qui, non moins humiliée que surprise de la vile audace de Potemkin, n'osa pas même lui en parler.

Mais des intrigues et des ruses de courtisan n'étoient pas les seules oc-

1780. cupations de Potemkin. Cet ambitieux favori se flattoit de faire couronner l'impératrice dans Constantinople, et le désiroit encore plus qu'elle, parce qu'il vouloit ensuite y régner sous le nom de cette princesse et se rendre sans doute indépendant. Il résolut de commencer par s'emparer de la Krimée : mais pour y parvenir, il falloit être d'accord avec l'empereur d'Allemagne. Il communiqua à Catherine le dessein qu'il avoit de se liguer avec ce prince. Elle n'hésita pas à l'approuver. Lorsqu'il le proposa ensuite dans le conseil, Panin, qui tenoit beaucoup à l'alliance de la Prusse, dit qu'on s'exposeroit à trop de danger en se détachant de cette puissance; malgré cela le plan de Potemkin fut suivi. Panin en fut si affligé qu'il tomba malade et s'éloigna des affaires.

Ce fut alors que Bezborodko [1] fut

[1] En russe, le nom de Bezborodko signifie imberbe.

admis dans le conseil. Bezborodko avoit d'abord été secrétaire du maréchal Romanzoff, avec Zawadoffsky. De même encore que Zawadoffsky, il étoit devenu secrétaire du cabinet de l'impératrice : mais il n'avoit pas été comme lui élevé au poste de favori. Il fut nommé ministre de l'intérieur. Ostermann, qui, depuis son retour de Suède, occupoit la place de vice-chancelier [1], faisoit tout le travail dont Panin avoit été long-temps chargé. 1780.

Catherine désira d'avoir une entrevue avec Joseph II : les projets qu'elle venoit d'adopter exigeoient qu'elle conférât avec ce prince. Elle le pria donc de venir la joindre en Pologne, et aussitôt elle partit pour se rendre à Mohiloff.

Peut-être n'est-il pas inutile d'observer que durant ses fréquens voyages, l'impératrice ne confioit au Grand-Duc

[1] Il n'y avoit point de chancelier depuis la mort du vieux Woronzoff, arrivée en 1767.

1780. ni le commandement de la capitale, ni l'administration d'aucune affaire. Généralissime né des armées russes, il ne mena jamais un regiment au combat; et grand amiral de la Baltique, il ne lui fut pas permis une seule fois de visiter la flotte à Cronstadt. Sont-ce donc là des preuves de cet amour maternel, dont Catherine se vanta si souvent?

Panin, à qui l'impératrice accordoit ordinairement le dangereux honneur de la représenter, s'étoit, depuis quelque temps, retiré à la campagne. Plus accablé par l'ennui et le mécontentement que par les maladies, et vieilli plutôt que vieux, il végétoit au bord de sa tombe. Le feld-maréchal Alexandre Mikaelowitz Gallitzin fut chargé cette fois-ci de commander à Pétersbourg.

Cependant, l'impératrice étoit déjà à Mohiloff[1], où l'avoit devancée Joseph II. Une partie des grands de la

[1] Elle y arriva le 30 mai.

Pologne s'y rendit. La pompe qui environnoit Catherine, et le luxe des nobles polonais[1] faisoient un contraste bizarre avec la simplicité du costume et des mœurs de l'empereur d'Allemagne. Ce prince avoit pris le nom de comte de Falkenstein. Il pria l'impératrice de le dispenser de toute vaine étiquette et de tout gênant cérémonial: Catherine y consentit avec joie. 1780.

Ils eurent plusieurs entretiens secrets, dans lesquels ils se promirent d'attaquer ensemble les Ottomans, de se partager une partie de leurs dépouilles, et de rétablir les anciennes républiques grecques. Pour déterminer l'empereur à entrer dans ses vues Catherine consentit à favoriser l'échange de la Bavière contre les Pays-

[1] On y joua un jeu effréné. Quelques-uns de ceux que les escrocs n'avoient pas pu ruiner au jeu, furent dépouillés par des brigands sur les grands chemins. On vola, dit-on, plus de 400,000 florins au comte Tchesné Potocky, qui, depuis, en vendant son pays à la Russie, s'est rendu si honteusement célèbre.

1780. Bas autrichiens, à l'exception des comtés de Namur et de Luxembourg, et elle s'engagea à le soutenir contre les oppositions du roi de Prusse et des autres princes de l'empire. Un traité, signé quelque temps après à Tzarsko-Zélo, confirma ces différentes promesses. Catherine invita l'empereur à visiter la Russie; et ce prince, toujours avide de voyages et d'instruction, prit la route de Moskow, tandis que l'impératrice s'en retournoit directement à Pétersbourg.

Quoique Catherine n'ignorât pas l'éloignement que l'empereur avoit pour le luxe, elle lui donna des fêtes d'une extrême magnificence [1]. Mais les fêtes

[1] Avant de partir de Mohiloff, Catherine avoit offert à Joseph II un logement à Tzarsko-Zélo; il avoit aussitôt répondu que, quelque désir qu'il eût de voir l'impératrice dans cette maison, il s'en abstiendroit si elle ne lui permettoit pas de loger à l'auberge. Catherine y consentit. Mais en arrivant à Tzarsko-Zélo, elle donna ordre à son jardinier anglais de convertir sa maison en cabaret, et lui fit fournir

touchoient peu Joseph II : ce qui l'occupoit le plus étoit le soin de visiter les établissemens utiles et les monumens des arts. Il avoit vu à Moskow, le Kremlin, le Khitaigorod[1], les hospices, la bibliothèque et les archives de l'Histoire du Nord, si bien mises en ordre par le savant Muller. Il s'étoit arrêté à Toula, pour examiner la manufacture d'acier, à laquelle Catherine n'a rien épargné, et qui, peut-être, ne le cède point, pour la beauté de ses ouvrages, aux fabriques d'Angleterre. 1780.

tout ce qu'il falloit pour bien recevoir l'empereur. Le jardinier mit une enseigne sur laquelle étoit peint un charriot, ayant pour écriteau : — « Aux armes de Falkenstein : » ce fut là que Joseph II descendit; et comme il vantoit souvent la propreté et l'élégance de son cabaret, on eut souvent occasion de rire de sa méprise.

[1] Le Khitaigorod, ou la ville chinoise, est un quartier de Moskow, où se fait un grand commerce de pelleteries et de toute sorte de marchandises. Il ressemble à une foire continuelle.

1780. Il visita de même tout ce que Pétersbourg et le port de Cronstadt offrent de plus curieux. Il examina en détail les arsenaux, les chantiers, les manufactures, et par-tout il reçut quelque marque flatteuse de l'attention de l'impératrice. Lorsqu'il entra à l'académie des sciences, on lui présenta un volume de Cartes géographiques, parmi lesquelles se trouvoit déjà gravée celle de son voyage de Vienne à Pétersbourg. A l'académie des arts, il vit un recueil d'estampes, où étoit son portrait, avec une inscription analogue à son goût pour les voyages et à son caractère[1].

Enfin, Joseph II quitta la Russie, également étonné de ce mélange de raffinement et de barbarie que la nation russe avoit offert à ses regards, et de la grandeur et des foiblesses de l'impératrice. Il ne pouvoit concevoir

[1] C'étoient ces vers d'Horace :

« Multorum, providus urbes,
» Et mores hominum inspexit. »

qu'une

qu'une femme, dont le génie sembloit fait pour asservir le monde entier, fût, au milieu de sa cour, l'esclave de deux favoris. 1780.

Peu de temps après le départ de Joseph II, le prince héréditaire [1] de Prusse arriva à Pétersbourg. Son séjour n'eut rien de remarquable. On lui donna à la vérité beaucoup de fêtes : mais les fêtes n'étoient point une chose extraordinaire à la cour de Russie.

Voyant que tant de princes sortoient de leurs états pour aller visiter les pays étrangers, l'impératrice résolut de faire voyager le Grand-Duc. Accoutumée au respect et à la modération de ce prince, elle ne craignoit plus son absence, et elle espéra qu'en contemplant l'héritier de son trône, l'Europe s'occuperoit encore d'elle. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse traversèrent la Pologne et l'Autriche

[1] Celui qui a régné depuis sous le nom de Frédéric-Guillaume II.

1780. et se rendirent en Italie, d'où ils retournèrent à Pétersbourg par la France et par la Hollande. Pendant quatorze
1781. mois que dura leur voyage, l'impératrice n'ignora rien de ce qui leur arriva. Presque chaque jour on lui expédioit un courrier, pour lui apprendre où ils étoient et ce qu'ils faisoient.

Ils avoient sans doute également envie de savoir ce qui se passoit à Pétersbourg : mais l'impératrice ne vouloit pas qu'ils en fussent informés. Le brigadier aide-de-camp Bibikoff, qui osa braver les volontés de la souveraine, ne tarda pas à être découvert. Ses lettres, adressées au prince Alexandre Kourakin[1], qui accompagnoit le Grand-Duc, furent interceptées à Riga. Elles contenoient des détails d'une exactitude un peu forte. Les divers personnages de la cour y étoient désignés sous des noms mali-

[1] Le prince Kourakin est neveu de Panin. La famille de Kourakin descend de celle des Jagellons qui occupoient le trône de Pologne.

gnement caractéristiques [1], et leurs torts relevés avec adresse. Bibikoff fut sur le champ condamné à aller se repentir de sa témérité à Astrakan, où il mourut quelque temps après [2]. 1781.

[1] Potemkin n'y étoit nommé que le *borgne*.

[2] La sœur de Bibikoff avoit pour coiffeur un suisse nommé Ribeaupierre, qui lui plut et lui fit un enfant. Bientôt après sa famille le lui fit épouser. Ribeaupierre étoit un homme de courage. Il entra au service, devint général-major et fut tué au siége d'Ismaïl.

LIVRE DIXIÈME.

ARGUMENT.

Catherine II offre sa médiation pour la paix entre l'Angleterre et la Hollande. — Bobrinsky. — Protection accordée aux Jésuites. — Invasion de la Krimée. — Mort de Panin et de Grégoire Orloff. — Relation de la Russie avec la Perse, la Chine et le Japon. — Catherine veut défendre les droits de Joseph II sur l'Escaut. — Mort de Lanskoï. — Yermoloff favori. — Ligue des Electeurs. — Traité de commerce avec la France. — Diné de tolérance. — Momonoff succède à Yermoloff. — Catherine achète les Bibliothèques de Voltaire et de Dalembert.

1781. LA neutralité armée couvroit déjà l'Océan de ses pavillons. Les escadres russes se promenoient jusques dans la Méditerranée. Le commerce étoit efficacement protégé dans toutes les

mers. Les Hollandais, qui avoient hésité à entrer dans la confédération navale, ne tardèrent pas à s'en repentir. La cour de Londres leur déclara la guerre. L'impératrice ne les abandonna pourtant pas. Elle savoit de quelle ressource ils lui avoient été pour ses emprunts, et quels secours elle pourroit encore tirer d'eux : elle leur proposa, ainsi qu'à l'Angleterre, sa médiation. 1781.

Les Hollandais l'acceptèrent avec joie; l'Angleterre n'osa pas la refuser. Mais la politique ambitieuse du cabinet de Saint-James, dès long-temps jalouse du commerce des Hollandais, trouva moyen, sans blesser l'impératrice, de rendre presqu'inutiles ses soins pacificateurs : la paix de la Hollande fut la dernière conclue.

Les Russes s'étoient enfin accoutumés au joug de Catherine : mais plusieurs d'entr'eux le détestoient; et, sans tramer de vaines conspirations, ils s'efforçoient follement de nuire à

1781. l'impératrice en nuisant à l'empire. C'est du moins à cette funeste intention qu'on attribue les incendies qui dévastèrent la ville de Moskow et celle de Pétersbourg. Moskow vit brûler son fameux Khitaigorod, et perdit trois millions de roubles [1]. Pétersbourg fut pendant trois jours de suite témoin de l'incendie de ses beaux magasins de Wassili-Ostroff, de deux cents maisons et de plusieurs navires. L'un et l'autre de ces désastres coûtèrent la vie à un grand nombre de personnes.

Un autre malheur, qui paroît être l'effet, non de la méchanceté, mais de l'ignorance, c'est la perte de deux vaisseaux de ligne russes [2], dont l'un

[1] Quelques temps auparavant, l'Opéra de Moskow fut brûlé, et comme il y avoit beaucoup de monde, parce que c'étoit pendant la *Maslinitza* ou carnaval russe, la sortie en fut très-difficile et plusieurs personnes furent étouffées ou brûlées.

[2] Le premier s'appeloit *la Slawa-Rocia*, c'est-à-dire la Gloire de la Russie. Il étoit commandé par Baschkakoff, aujourd'hui vice-

se brisa sur les écueils, à fleur d'eau, 1781.
qui bordent les îles d'Hières, et l'autre sur les rochers de la Krimée. Quelques soins qu'aient pris Pierre Ier, et ses successeurs pour former de bons marins, la Russie n'a encore que très-peu d'officiers en état de commander un vaisseau. Sans les Hollandais, les Danois, et sur-tout les Anglais, ses escadres ne pourroient guère naviguer hors de la Baltique.

Depuis assez long-temps, Gré- 1782.
goire et Alexis Orloff s'étoient éloignés de la cour. Tout-à-coup, ils y reparurent et s'y trouvèrent presqu'étrangers. Tous deux s'étoient mariés [1],

amiral et commissaire-général de la marine sur la Baltique. — Le second étoit nommé *la Slawa-Ekatherina*, c'est-à-dire, la Gloire de Catherine : le capitaine Domogiroff le commandoit.

[1] Grégoire Orloff avoit épousé la jeune Zinowieff, sa cousine, demoiselle d'honneur de l'impératrice. Il n'a point eu d'enfans de son mariage. Alexis n'a eu qu'une fille. Volodimer a eu aussi une fille qui a épousé le fils du général Panin.

1782. et venoient de voyager en France et en Italie. Grégoire, ne pouvant supporter la vue d'un rival tout puissant, ne tarda pas à s'absenter de nouveau.

Bobrinsky revint alors à Pétersbourg. Ce fils chéri, que l'impératrice avoit eu de Grégoire Orloff[1], sembloit destiné à parvenir aux premières dignités de l'empire. Mais les vices qu'il contracta pendant son séjour à l'académie des Cadets et dans ses voyages, rendirent inutiles et la tendresse de sa mère et les soins qu'elle avoit pris de son éducation.

Lorsque Bobrinsky eut achevé ses études à Leipzig et à Lausanne, Catherine désira de ne le confier qu'à un homme que son esprit, ses lumières et sa sagesse rendissent digne d'un tel dépôt. Pour trouver cet homme, elle

[1] Catherine avoit eu également de Grégoire Orloff, une fille morte en bas âge, ou vivant sans être connue. On assure qu'elle a eu aussi de ses autres favoris quelques enfans, dont aucun n'a vécu, ou du moins, n'a été connu.

s'adressa à Betzkoï[1], directeur du corps impérial des cadets, et le plus assidu des flatteurs. Betzkoï, qui ne songeoit qu'à l'avancement de sa famille, et qui s'imaginoit que le fils naturel de Catherine procureroit nécessairement une grande fortune à celui qui lui serviroit de gouverneur, assura l'impératrice que le lieutenant-colonel Ribas, son gendre, étoit seul propre à remplir cette place. L'impératrice le crut. Bobrinsky, alors doux, modeste, docile, fut mis sous la tutelle 1782.

[1] C'étoit un bâtard du prince Troubetzkoï. Comme en Russie, l'usage est que les bâtards prennent le nom de leur père en supprimant la première syllabe, celui-ci s'est appelé Betzkoï. Il avoit une fille bâtarde, nommée Anastasie, qui vint à Paris et fut femme-de-chambre de la fameuse comédienne Clairon. Ensuite elle alla à Vienne, où Duval, bibliothécaire de l'empereur, devint amoureux d'elle. De retour à Pétersbourg, elle entra au service de l'impératrice, en qualité de femme-de-chambre. Elle fut, dit-on, quelque temps maîtresse de son père; puis, elle épousa l'intrigant Ribas.

1782. de Ribas, et y acquit bientot la perversité de mœurs et l'insolence que ne pouvoient manquer de lui communiquer les leçons et les exemples de son vicieux gouverneur[1].

[1] *Ribas*, qui est devenu vice-amiral de la flotte à rames en station à Nicolaeff, sur la mer Noire, est né à Naples, d'une famille espagnole. Son père, qui se nommoit *Boujons*, étoit maréchal - ferrant à Barcelonne. Quand l'armée espagnole passa en Italie pour y établir Don Carlos, *Boujons* rendit quelques services obscurs au général de *Los Rios*, qui l'engagea à s'attacher à lui. Arrivé à Naples, il se fit appeler *Ribas*, parce qu'il étoit né dans une ville de ce nom, située dans la Nouvelle Castille. Los Rios, qui devint ministre de la guerre, l'employa dans ses bureaux. — Ribas le fils fut fait sous-lieutenant dans le régiment de Sania. Il fabriqua de faux passe-ports et de fausses patentes, ce qui l'obligea à quitter Naples. Il se rendit à Livourne, où étoit l'escadre aux ordres d'Alexis Orloff. Celui ci, qui eut occasion de le connoître pour un homme très - intrigant et très-peu scrupuleux, lui donna un brevet de lieutenant d'infanterie, et s'en servit pour commencer à tromper la malheureuse fille

Au bout de quelque temps, Catherine voulut que Bobrinsky voyageât en France et en Angleterre ; et elle le fit accompagner par Bouschouyeff, qui ne pouvant le corriger, ni ne voulant tolérer ses écarts, le laissa à Paris, attaché à une fille publique, et 1782.

d'Elisabeth. Ensuite il l'envoya annoncer à Pétersbourg que la victime étoit entre ses mains.

Ribas, arrivé à Pétersbourg, plut à Anastasie, bâtarde de M. Betzkoï, et l'épousa. Il fut en même temps fait lieutenant-colonel et adjoint de son beau-père. Lorsque l'impératrice lui eut confié Bobrinsky, elle l'éleva aux grades de brigadier et de colonel des carabiniers. — Pendant le siége d'Oczakoff, Potemkin, chez qui il introduisoit ordinairement la belle de Witt, le nomma chef d'escadre. Peu après, Ribas commanda la flotte à rames sur le Danube, et fut fait vice-amiral. On doit juger ce que c'est qu'un tel marin.

Je me suis un peu étendu dans cette note, pour montrer par quels moyens on pouvoit s'avancer à la cour de Catherine II.

1782. s'en retourna seul à Pétersbourg. Bobrinsky y fut soudain rappelé.

Affligée des défauts de ce fils, l'impératrice les souffrit long-temps en mère indulgente. Mais, quoiqu'elle ne le fît venir que secrètement à la cour, elle sentit que, tant qu'il séjourneroit dans la résidence impériale, il l'exposeroit à rougir, et elle se détermina à l'envoyer en exil à Reval [1].

Pendant son voyage à Mohiloff, l'impératrice avoit observé que le peuple de la Russie Blanche, qui, en grande partie, professoit le catholicisme, étoit très-attaché, non-seule-

[1] Bobrinsky étoit encore à Reval à la mort de l'impératrice. Peu de temps après son avènement au trône, Paul Ier l'a fait revenir à Pétersbourg, l'a appelé publiquement son frère, et lui a rendu ses biens, ainsi que le palais de Grégoire Orloff, situé sur le canal de la Moïka, palais où étoit alors gardé le brave général Kosciuszko et quelques autres prisonniers polonais.

Bobrinsky a épousé depuis une livonienne, et est, dit-on, devenu aussi avare qu'il avoit été prodigue.

ment à cette religion, mais aux jésuites. 1782.
Songeant ensuite qu'il y avoit peu de danger à laisser vivre ces moines dans un coin de ses vastes états, tandis qu'il lui étoit, au contraire, avantageux de flatter l'opinion des habitans de ses nouvelles provinces, elle nomma archevêque catholique de Mohiloff, le lithuanien Sestrenkewitsch, ancien officier de hussards au service de Prusse, et elle lui donna pour coadjuteur un jésuite appelé Benilawski.

Elle permit en même temps l'établissement d'un séminaire de jésuites, dont la direction fut confiée au père Gabriel Denkiewitz, nommé vicaire-général de son ordre.

Benilawski fut bientôt envoyé à 1783.
Rome, en qualité de ministre de la cour de Russie. En demandant à Pie VI le rétablissement de la société des jésuites, il lui remit, de la part de l'impératrice, une lettre que, par égard pour les chrétiens grecs, elle désa-

1783. voua dans la gazette de Pétersbourg[1], mais qui n'en étoit pas moins écrite de sa main. En voici quelques fragmens.

« Je sais que votre sainteté est » très-embarrassée; mais la crainte » convient mal à votre caractère. Vo- » tre dignité ne peut point s'accorder » avec la politique, toutes les fois que » la politique blesse la religion. Les » motifs d'après lesquels j'accorde ma » protection aux jésuites, sont fondés » sur la raison et sur la justice, ainsi » que sur l'espoir qu'ils seront utiles à » mes états. — Cette troupe d'hommes » paisibles et innocens vivra dans mon » empire, parce que, de toutes les » sociétés catholiques, c'est la plus » propre à instruire mes sujets, et à » leur inspirer des sentimens d'huma- » nité et les vrais principes de la reli- » gion chrétienne.

» Je suis résolue de soutenir ces

[1] Voyez la Gazette de Pétersbourg du 20 avril.

» prêtres contre quelque puissance 1783.
» que ce soit, et, en cela, je ne fais
» que remplir mon devoir, puisque je
» suis leur souveraine, et que je les
» regarde comme des sujets fidelles,
» utiles et innocens. — Je désire d'au-
» tant plus de voir quatre d'entr'eux
» investis du pouvoir de confirmer à
» Moskow et à Pétersbourg, que les
» deux églises catholiques de ces villes
» sont confiées à leurs soins. Qui sait
» si la Providence ne veut pas faire
» de ces hommes pieux les instrumens
» de l'union dès long-temps désirée
» entre l'église grecque et la romaine?
» Que votre sainteté bannisse toute
» crainte, car je soutiendrai de tout
» mon pouvoir les droits que vous
» avez reçus de Jésus-Christ. »

Les ambassadeurs de France et d'Espagne, étonnés de voir à Rome un ministre accrédité par la cour de Russie, firent beaucoup de démarches pour découvrir quel pouvoit être l'objet de ces négociations. Pie VI le

1783. leur apprit lui-même, et leur demanda ce qu'il devoit répondre. Chacun d'eux consulta sa cour, qui ne voulut point s'en mêler ouvertement. Le pape remit à ces ambassadeurs un bref qui déclaroit nul tout ce qui s'étoit fait de contraire à celui par lequel Clément XIV avoit supprimé les jésuites. Mais en même temps il envoya à Pétersbourg le nonce Archetti, qui sacra l'archevêque et le coadjuteur Mohiloff, et consentit, au nom du pape, à tout ce que Catherine exigea. Pour prix de la docilité d'Archetti, cette princesse demanda et obtint pour lui le chapeau de cardinal[1].

Peut-être l'impératrice ne mit tant d'importance à cette négociation, que parce qu'elle se flattoit que tous les jésuites de l'Europe et de l'Amérique apporteroient dans la Russie Blanche leurs trésors et leur industrie. Mais quelles que fussent ses espérances,

[1] Markoff fut envoyé à Rome pour presser la promotion d'Archetti au cardinalat.

les dépouilles du Paraguay ne vinrent point à Mohiloff. Les jésuites étoient trop rusés pour aller se mettre, avec leurs richesses, entre les mains d'une princesse dont ils connoissoient le despotisme et l'insatiable ambition. 1783.

L'impératrice acheva enfin la division de ses provinces[1], et elles jouirent toutes des règlemens qu'elle avoit commencé à introduire, en 1776, dans les gouvernemens de Twer et de Smolensko. Chaque année de son règne étoit marquée par des conquêtes ou par des institutions nouvelles.

L'année 1782 l'avoit été par l'inauguration de la fameuse statue de Pierre Ier, ouvrage dans lequel le génie d'Etienne Falconnet seconda si heureusement les intentions de Catherine.

L'artiste conçut le dessein d'élever sa statue sur un rocher brut, piédestal emblématique qui rappelât à la posté-

[1] Voyez, dans l'Appendice, la description géographique et la division des gouvernemens.

1783. rité, l'ignorance et les obstacles qu'avoit eus à vaincre le législateur de la Russie.

Une idée si neuve et si sublime ne pouvoit manquoit d'être approuvée; et aussitôt on s'occupa de trouver un roc dont la masse et la forme répondissent à la grandeur du projet.

Le hasard, qui dédaigne toujours la médiocrité et favorise le génie, servit heureusement Falconnet. Au milieu d'un marais de la Karélie[1], et non loin d'une baie formée par le golfe de Finlande, on trouva un rocher absolument isolé, qui étoit élevé audessus du sol de vingt-un pieds, et en avoit quarante-deux de long sur trente-quatre de large.

On s'empressa de creuser tout autour, et on eut la satisfaction de découvrir qu'il n'étoit adhérent à aucun autre roc. On observa même qu'il n'y avoit point d'autre pierre dans le marais, où la nature l'avoit placé comme par miracle.

[1] Près du village de Lachta.

Il sembloit presqu'impossible de mouvoir une masse si énorme [1], et les premiers méchaniciens de Pétersbourg n'indiquoient que des moyens insuffisans, lorsqu'un simple forgeron proposa de le placer sur de très-épais châssis à coulisse, remplis de boulets de canon, et de le faire haler sur ces boulets avec des cabestans. Ce moyen réussit parfaitement; et quoiqu'il y eût onze werstes du marais où il avoit été trouvé jusqu'à Pétersbourg, quoiqu'il fallût lui faire traverser des hauteurs, des chemins bourbeux, des rivières, et l'embarquer sur la Newa, il arriva heureusement au lieu de sa destination. 1783.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un aventurier grec, nommé Lascaris,

[1] On estime que ce rocher pesoit trois millions deux cents mille livres poids de marc. Le plus grand obélisque connu, celui que l'empereur Constance fit transporter d'Alexandrie à Rome, ne pèse que 907,789 livres, ce qui ne fait pas le tiers du poids du piédestal de la statue de Pierre Ier.

1783. s'attribua l'invention du forgeron russe, ainsi que les sept mille roubles de récompense qu'on y avoit attachés. La cour, instruite de la supercherie de Lascaris, le laissa tranquillement jouir du fruit de son impudence; et le flatteur Betzkoï, qui le protégeoit, sut le garantir du ressentiment de l'impératrice.

L'un des côtés du rocher avoit été frappé de la foudre, et lorsqu'on voulut y porter le ciseau pour en ôter les parties endommagées, on vit qu'au lieu d'être composée d'une matière homogène, la masse entière n'étoit qu'une collection de plusieurs sortes de pierres précieuses, comme du crystal de roche, de l'agathe, du granit, des topazes, des cornalines, des améthystes; et bientôt les femmes les plus élégantes de Pétersbourg furent parées de bracelets, de boucles d'oreille et de colliers, qui provenoient de cet étonnant rocher.

Pierre Ier est vêtu à la romaine et

couronné de lauriers [1]. Le cheval qu'il monte, paroît s'élancer et a les deux pieds de devant en l'air. Avec ceux de derrière, il foule un serpent de bronze, symbole de l'envie; et ce serpent, mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre [2]. 1783.

Peu de temps après, Catherine institua l'ordre de Saint-Wolodimir [3] pour récompenser ceux de ses sujets qui servoient bien l'état dans quelqu'emploi civil. Elle avoit déjà créé [4]

[1] Le modèle de la tête, qui est admirablement belle, est l'ouvrage de mademoiselle Collot, qui épousa depuis le fils de Falconet.

[2] On lit d'un côté du piédestal, cette inscription latine : — « Petro primo, Catharina secunda, 1782 ». — Et de l'autre côté la même inscription en russe : — « Petru pervomu, Ekaterina vtoraïa, 1782. »

[3] Saint-Wolodimir étoit un duc de Kiowie, qui embrassa le christianisme au VIII[e] siècle Le cordon de Saint-Wolodimir est noir et cramoisi.

[4] En 1769. — Le cordon de Saint-George est noir et orange.

1783. l'ordre militaire de Saint-George, dont le grand cordon ne se donne qu'aux généraux qui ont gagné une bataille. Il faut l'avouer, l'espoir d'obtenir cette récompense a valu peut-être bien des victoires à la Russie. Eh ! qui savoit mieux que Catherine ce que peuvent sur les hommes les décorations de la vanité ?

La Russie voyoit s'accroître avec rapidité les avantages que lui avoient procurés ses dernières conquêtes. Son commerce sur la mer Noire faisoit sans cesse de nouveaux progrès. Les navires russes passoient dans le canal des Dardannelles, et alloient trafiquer à Alep, à Smyrne ou dans les ports de l'Italie. Les vins délicieux de la Grèce étoient portés dans la Russie Blanche, et refluoient dans toute la Pologne.

Catherine avoit fait récemment jeter les fondemens de la ville de Kherson, sur les bords du Dnieper, à environ dix lieues d'Oczakoff, et Potemkin en

pressoit les travaux avec une incroyable activité. On le voyoit fréquemment partir de Pétersbourg, voler jusqu'aux rives du Dnieper [1] et reparoître sur celles de la Newa [2], en moins de tems qu'il n'en auroit fallu à un homme ordinaire pour faire le voyage de Moskow. Kherson comptoit déjà quarante mille habitans, et il sortoit de ses chantiers non-seulement des navires propres au commerce, mais des vaisseaux de guerre, destinés à faire trembler l'empire ottoman. 1783.

[1] Kherson, fondé en 1778, est situé sur les bords du Dnieper, un peu au-dessus de l'embouchure du Bogh, et voisin du Liman, lac marécageux, dont l'entrée est défendue par la forteresse de Killburn, et qui a jusqu'à un mille de large. Le Liman est assez profond pour recevoir de grands vaisseaux, mais ils s'y gâtent promptement, parce que l'eau en est douce. — L'ancienne ville de Kherson étoit située à quelques milles au sud-ouest de l'endroit où les Russes ont bâti Sévastopol.

[2] Il y a 2000 werstes de Pétersbourg à Kherson.

1783. Cet avantage ranimoit l'ambition de l'impératrice et de Potemkin. Ils désiroient avec une ardeur égale la conquête d'un pays sans lequel ils ne se flattoient pas de réaliser leurs projets contre l'empire ottoman, et dont la possession suffisoit peut-être pour les dédommager de l'inexécution de ces projets. Catherine commença par détacher la Krimée de la Turquie; et aussitôt elle résolut de l'envahir. La fertilité de ce pays est encore contestée : mais la ressource dont il est pour les armées et les avantages qu'il offre au commerce[1] ne peuvent être douteux. L'importance dont la Krimée étoit aux yeux de Catherine, exige que j'en place ici une courte description.

La Krimée est une presqu'île, à laquelle on peut appliquer ce que Strabon

[1] On sait quel parti en ont tiré les anciens Grecs et ensuite les Génois, qui s'en emparèrent vers la fin du douzième siècle, et en furent chassés en 1475 par les Turcs.

disoit

disoit de l'Espagne, quand il la comparoit à une peau de bœuf étendue. 1783.
La Krimée a environ soixante-quinze lieues de circuit, et est située au midi de Pétersbourg, entre le 51e et le 54e degré de longitude, et par le 46e degré de latitude[1]. La mer Noire baigne ses côtes au midi et à l'occident ; la mer d'Azoph et la mer de Zabache l'entourent à l'orient et au septentrion. L'isthme qui la joint au continent n'a qu'un peu plus d'une lieue et demie de large. Depuis cet isthme, sur lequel est bâtie la forteresse de Pérékop[2], jusqu'à la colline de Karasou-Basar, le pays n'est qu'une vaste plaine et s'élève insensiblement jusqu'au sommet de la colline, qui forme la côte méridionale.

La plaine qui s'étend de Pérékop à la rivière Salguir, a environ vingt-

[1] Le promontoire le plus méridional de la Krimée entre Sévastopol et Balaklawa, est situé par les 44° 40′ de latitude septentrionale.

[2] Les Tartares la nomment Or-Kapi.

1783. cinq lieues de long. On y trouve grand nombre de marais et de lacs, qui fournissent du sel aux provinces voisines de la Russie, à la Krimée elle-même, à la Natolie et à la Bessarabie.

L'on parcourt presque toute cette plaine de Pérékop sans rencontrer de l'eau courante. Les habitans sont obligés de construire, auprès de chaque maison, des réservoirs pour conserver l'eau de pluie. La terre y est dénuée d'arbres de toute espèce. On n'y voit pas un buisson, pas une ronce. Les plantes qu'on y cultive y sont en mauvais état. Il ne faut pourtant pas attribuer cette nudité du sol au défaut de fertilité, mais aux nombreux troupeaux qui errent sans cesse dans cette partie de la Krimée, et dévorent ou détruisent les végétaux qu'elle produit à l'instant même où ils commencent à pousser.

Le goût des Tartares pour la vie nomade et leur aversion pour l'agri-

culture, livrent ce pays à la désolation. Mais si l'on pouvoit fixer ces 1783.
peuples et partager les terres entr'eux, il y auroit encore assez de pâturages, et le reste produiroit abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. Il suffit qu'un tartare s'adonne à la culture, pour fournir aux besoins de cent de ses compatriotes.

La Krimée peut être divisée en deux parties, le plat-pays et le pays montagneux. Le premier qui s'étend de Pérékop à Kosloff, et de la rivière de Bulganak à Karasou-Basar, à Kaffa et à Jeni-Kalé, est parsemé d'une quantité de petits village, dont les habitans vivent du produit de leur bétail et de leur sel. — Les montagnes sont au midi, le long de la mer Noire, et s'étendent à l'occident en droite ligne, depuis Kaffa jusques dans le voisinage de Belbeck.

Les deux rivières les plus considérables de la Krimée sont celles de Salguir et de Karasou, qui se jettent

— dans la mer de Zabache. La première
1783. prend sa source près d'Achmetsched, et la seconde près de Karasou-Basar, d'où, après avoir arrosé une partie de la plaine adjacente, elle se jette dans le Salguir. Toutes les autres rivières et sources tombant de la chaîne de montagnes, qui commence à Kaffa, coulent au nord et au nord-est, excepté celle qui, au-delà d'Achmetsched, sort du mont Aktau. Les autres rivières tombent toutes dans la mer Noire. Telles sont l'Amna, le Katscha, le Belbeck, le Kasoulky.

Les montagnes sont couvertes de bois propre à la construction, et sont remplies de bêtes sauvages. La terre des vallées est fertile, et n'attend, pour produire, que la main du laboureur. On y voit déjà des jardins qui produisent des cerises, des abricots, des pêches, des prunes, des amandes, des noix, des grenades, des figues, des coings, des pommes, des melons et des pastèques. Les grains et la vi-

gne réussissent bien sur les coteaux[1]. 1783.

Les montagnes contiennent des mines qu'on croit très-riches ; mais les montagnards méprisent ces avantages : le produit de leurs troupeaux et un peu de pain suffisent à leur subsistance[2].

[1] On fait du vin excellent dans les environs de Soudak. Le prince Potemkin a engagé un français, nommé Banc, à s'y établir pour y distiller de l'eau-de-vie. Cette eau-de-vie vaut celle de Cognac. Banc avoit déjà fait de l'eau-de-vie à Astrakhan ; et il prétend que celle de Soudak est d'une qualité supérieure.

[2] Les myrzas ou nobles, et en général tous les tartares riches, demeurent continuellement à la campagne et ne viennent dans les villes que pour affaires. — Il n'y a point de tribunaux dans le pays. Les disputes y sont très-rares, et quand il en survient, on les décide tout de suite par l'autorité du Koran. Les petits différens qui ont lieu dans les villages et qui ne peuvent pas être jugés par le Koran, sont arrangés à l'amiable par les anciens ou Abesès. Mais dans les villes, toutes les affaires importantes, à l'exception du meurtre, sont instruites par-devant le Kaïmakhan ou commandant, qui prononce sans appel.

1783. L'île de Taman, située à l'entrée du détroit qui joint la mer d'Azoph à la mer Noire, est riche et très-peuplée [1].

Le Kuban, désert aride et vaste, qui s'étend des frontières de la Krimée jusqu'au pied du Caucase, n'a, ainsi que la petite Tartarie, qu'une foible population.

Voilà quelles sont les contrées dont, depuis la paix de Kaïnardgi, Catherine attendoit avec impatience l'instant de s'emparer.

Ces contrées ont souvent changé de maîtres. Fameuses dès le temps des Argonautes [2], elles tentèrent l'ambition des Grecs, qui y établirent des colonies, y bâtirent l'ancienne ville de Kherson, et donnèrent à la péninsule le nom de Khersonnèse taurique. Cette péninsule étoit alors habi-

[1] L'île de Taman a été quelque temps dépeuplée par l'effet de la guerre : mais les Russes y ont transporté une forte colonie de Kosaques Zaporaviens, comme on le verra plus bas.

[2] Environ 1400 ans avant l'ère chrétienne.

tée par les Scythes, dont les fréquentes agressions engagèrent les colonies grecques à implorer contr'eux le secours de Mithridate. Ce prince chassa les Scythes de la Khersonnèse taurique, et fonda le royaume de Bosphore, qui comprenoit la partie orientale de la péninsule et tout le pays auquel on a, depuis, donné le nom de Kuban. 1783.

Du temps de Dioclétien, les Sarmates s'emparèrent de la Khersonnèse taurique. Les Alains succédèrent aux Sarmates et furent remplacés par les Goths, puis par les rois grecs ; ensuite ce pays se vit successivement envahi par les Huns, par les Hongrois [1], par les Kosars, et même, en partie, par les Polowitzi.

Vers la fin du douzième siècle, les Génois conquirent tous les ports de la mer Noire et les côtes de la Khersonnèse taurique. Quelques années après les Mongouls et d'autres Tarta-

[1] Les Hongrois sont une colonie de Huns.

1783. res, chassèrent les Polowitzi du territoire dont ils s'étoient rendus maîtres, et donnèrent à la ville de Solgat le nom de Krim [1], d'où toute la péninsule prit bientôt celui de Krimée.

Les Génois conservèrent encore assez long-temps les ports de la Krimée. Ils gardèrent même Kaffa [2] jusqu'en 1475, époque à laquelle les Ottomans le leur enlevèrent, et soumirent tous les Tartares de cette presqu'île. Enfin, en 1774, les Russes affranchirent la Krimée du joug des Turcs, dans le dessein de lui en imposer un moins léger.

Catherine n'avoit élevé Sahim-Gherai à la place de khan, que pour en faire l'instrument de son ambition; elle ne le combloit de caresses et de bienfaits,

[1] Dans la langue tartare, ce nom signifie une forteresse. Quelques auteurs prétendent que le nom de Krimée vient du mot grec Cimmerium.

[2] Kaffa est l'ancienne Théodosie, ou le Cimmerium de l'antiquité.

que pour le mieux, sacrifier. Ce prince 1783.
d'un caractère doux, foible et plein de franchise, étoit bien éloigné de soupçonner les desseins des Russes. Il aimoit les nouveautés et les arts de l'Europe : on flatta son goût ; on lui procura les jouissances de la mollesse et les raffinemens du luxe. Il dédaigna bientôt les mœurs de son pays. Il quitta son ancienne manière de manger, prit un cuisinier russe et se fit servir sur de la vaisselle platte. Au lieu d'aller à cheval comme le reste de ses compatriotes, il voyageoit et se promenoit dans une magnifique berline. Oubliant son indépendance et dégradant sa dignité, il demanda un titre dans l'armée russe : l'impératrice le nomma lieutenant-colonel des gardes Préobraginsky, dont elle lui envoya l'uniforme avec le cordon de Saint-Anne. Wassilitsky et Constantinoff, agens russes, décorés du titre de ministres plénipotentiaires, devinrent tour-à-tour les conseillers de ce prince

trop confiant, et furent ceux qui con-
1783. tribuèrent le plus à le perdre. Les Tartares condamnoient hautement sa manière de vivre et son attachement à la Russie; mais comme il les gouvernoit avec douceur et avec équité, ils attribuoient plutôt ses torts aux chrétiens qu'à lui-même.

Cependant, les Russes avoient besoin d'un prétexte pour faire entrer leurs troupes dans la Krimée. Ils travaillèrent à fomenter quelque révolte, afin que le khan implorât leurs secours et se livrât entièrement à eux. L'argent, les présens, les conseils répandus sourdement par leurs émissaires, lui suscitèrent bientôt des ennemis, même dans sa propre famille. Deux de ses frères, dont l'un nommé Batti-Gherai, étoit gouverneur du Kuban, tentèrent de le surprendre dans la ville de Kaffa, où il résidoit, et le forcèrent de se réfugier à Taganrok. Aussitôt, une armée russe marcha à son secours. Potemkin y

vola lui-même, et son nom suffit pour en imposer à Batti-Gherai, qui lui envoya dire qu'il se démetoit volontairement du pouvoir dont il s'étoit emparé. 1783.

Le khan Sahim-Gherai rentra alors en Krimée, et ayant rassemblé la plus grande partie des chefs tartares, il leur livra treize des principaux rebelles, qu'on mit à mort sur-le-champ. Ensuite il dit : — « Voilà mes deux » frères et moi : lequel d'entre nous » voulez-vous pour vous gouverner? » Nommez-le librement; je souscrirai » à votre choix ». — Tous les Tartares jurèrent qu'ils ne vouloient que Sahim-Gherai.

Cet arrangement ne convenoit peut-être pas trop à la cour de Pétersbourg; mais quelque parti que prissent les Tartares, ses dispositions étoient déjà faites : la Krimée devoit être envahie.

L'impératrice renforça d'abord ses armées dans la Pologne et dans l'Ukraine, et fit tous les préparatifs qu'au-

1783. roit pu exiger une déclaration de guerre. Ensuite elle chargea son ministre à Constantinople, de demander des avantages beaucoup plus étendus que ceux qui étoient stipulés par les traités, et d'obliger le divan à promettre que, quel que fût désormais le sort de la Krimée, il ne s'en mêleroit pas. Elle fit plus, elle engagea l'imprudent Sahim-Gherai à demander la cession d'Oczakoff.

Le divan fut indigné de toutes ces prétentions : mais foible et désuni, il feignit de vouloir combattre, et murmura au lieu de s'armer. Il envoya cependant un bacha prendre possession de l'île de Taman. Sahim-Gherai poussé par les Russes, fit sommer le bacha de se retirer. Au lieu d'obéir, le bacha irrité, fit trancher la tête à l'envoyé du khan. Les Russes, feignant de vouloir venger ce prince, lui demandèrent passage pour aller attaquer les Turcs; et à peine ils furent entrés dans ses états, qu'au lieu

de marcher sur Taman, ils se replièrent et s'étendirent sur toute la péninsule, dont ils s'emparèrent aisément. Le général Balmaine[1] surprit Kaffa, où étoit le khan, et força les Imans, les Myrzas, et les autres principaux tartares de prêter serment d'obéissance à l'impératrice. 1783.

Pendant ce temps là le général Souwaroff soumettoit les Tartares du Kuban et du Budziak. Potemkin, qui s'étoit avancé jusqu'au-delà du Kuban, reçut les hommages du Sultan Batti-Gherai et des hordes qui errent dans ces vastes contrées.

Les Russes continuèrent quelque temps à flatter le khan, et lui promirent une pension de huit cents mille roubles[2]. Mais ce prince et son pays

[1] Le général Balmaine étoit fils de Ramsay, comte de Balmaine, l'un de ceux qui furent obligés de quitter l'Ecosse, à cause de leur attachement à la malheureuse famille des Stuarts.

[2] Avant la conquête il avoit trois millions de roubles de revenu.

—— n'en restèrent pas moins sous le joug.
1783. Quoique cette invasion, exécutée contre tous les droits des peuples et à l'abri des noms sacrés de l'équité vengeresse, et de l'amitié protectrice, n'eût pas même excité l'indolence ottomane à prendre les armes, Catherine n'en publia pas moins un manifeste dérisoire, pour justifier aux yeux de l'Europe la spoliation du malheureux Sahim-Gherai, et pour accuser les Turcs d'avoir rompu le traité de Kaïnardgi, qu'elle seule venoit d'enfreindre avec une si perfide audace. Cette pièce est trop curieuse pour que je n'en rapporte pas quelques fragmens.

« Notre dernière guerre contre l'em» pire ottoman, dit l'impératrice, » ayant été suivie des succès les plus » signalés, nous avions certainement » acquis le droit de réunir la Krimée » à notre empire. Mais nous n'hési» tâmes pas de sacrifier et cette con» quête et beaucoup d'autres, à l'ar» dent désir de rétablir la tranquillité

» publique et d'assurer la bonne in- 1783.
» telligence et l'amitié entre notre cour
» et la Porte-Ottomane. Ce fut le mo-
» tif qui nous détermina à stipuler la
» liberté et l'indépendance des Tarta-
» res, que nos armes avoient soumis,
» espérant par ce moyen écarter pour
» jamais toute cause de dissention et
» de froideur entre la Russie et la
» Porte.

» Quelque grands qu'aient été nos
» sacrifices et nos efforts pour réaliser
» nos espérances, nous avons bientôt
» vu, à notre grand regret, ces es-
» pérances diminuer. L'inquiétude na-
» turelle aux Tartares, fomentée par
» des insinuations dont la source ne
» nous est pas inconnue, est cause
» qu'ils sont aisément tombés dans un
» piége tendu par des mains qui avoient
» semé parmi eux le trouble et la divi-
» sion, de sorte qu'on les a vus tra-
» vailler à affoiblir et à ruiner l'édi-
» fice que nos soins bienfaisans avoient
» élevé pour leur bonheur, en leur

1783. » procurant la liberté et l'indépen-
» dance, sous l'autorité d'un chef élu
» par eux-mêmes.

» L'amour de la paix nous faisoit
» trouver dans notre conduite une
» suffisante récompense des grandes
» dépenses que nous avions faites. Mais
» nous avons été bientôt dissuadée par
» la révolte qui a eu lieu en Krimée,
» l'année dernière, et les encourage-
» mens qu'elle a reçus de la même
» source que les premiers. Nous avons
» en conséquence été forcée d'avoir
» recours à des armemens considéra-
» bles, et nous avons fait entrer nos
» troupes dans la Krimée et le Kuban,
» où leur présence étoit devenue in-
» dispensable pour maintenir la tran-
» quillité et le bon ordre dans les con-
» trées voisines. . . . . La nécessité
» où nous sommes de rester toujours
» armée, non-seulement nous occa-
» sionne de grandes dépenses, mais
» expose nos troupes à d'inévitables
» et continuelles fatigues. . . . . .

» La perte des hommes ne peut être » appréciée ; et nous n'entreprendrons » pas de l'estimer. Mais la perte en » argent doit, suivant les calculs les » plus modérés, être évaluée à plus » de douze millions de roubles. . . . 1783.

» Animée par un sincère désir de con- » firmer et de maintenir la dernière » paix conclue avec la Porte, en pré- » venant les disputes continuelles que » produisent les affaires de la Krimée, » nous croyons que ce que nous de- » vons et à nous-même et à la sureté » de notre empire, exige également » que nous prenions, une fois pour » toutes, la ferme résolution de mettre » fin aux troubles de la Krimée. Ainsi, » nous réunissons à notre empire la » péninsule de Krimée, l'île de Taman » et tout le Kuban, comme une juste » indemnité des pertes que nous avons » souffertes et des dépenses que nous » avons faites pour maintenir la paix » et le bonheur. »

En terminant son manifeste, l'im-

pératrice promit aux Tartares la li-
1783. berté des cultes, et les invita à imiter la soumission, le zèle et la fidélité des peuples qui avoient depuis long-temps le bonheur de vivre sous son gouvernement. Mais la plupart des Tartares, peu touchés des promesses et des exhortations de Catherine, résolurent de se délivrer du joug que ses généraux venoient de leur imposer. Potemkin, informé de leur dessein, ordonna au prince Prozoroffsky de s'emparer des principaux d'entr'eux, et de les faire soudain punir de mort. Prozoroffsky eut la noble fermeté de répondre qu'il n'étoit point propre à commettre un assassinat[1]. Alors Potemkin s'adressa au général Paul Potemkin, son cousin, qui fit égorger de sang-froid trente mille Tartares, de tout sexe et de tout âge.

La Porte, peu exercée dans l'art du raisonnement, voulut cependant ré-

[1] Le prince Prozoroffsky a été, depuis, gouverneur de Moskow.

pondre[1] au manifeste de Catherine. 1783.
Elle eut recours à une plume chrétienne, qui, en démontrant l'injustice des prétentions de cette princesse et la perfidie de sa conduite, vanta la loyauté des sectateurs de Mahomet mieux que n'auroit pu le faire le plus éloquent des Imans. Mais à quoi servent de pareils écrits? Les procès des souverains ne se plaident efficacement qu'avec l'épée; et depuis long-temps les Turcs craignoient de l'employer ou s'en servoient trop mal contre les Russes. Ils n'osèrent pas même refuser de signer un nouveau traité d'alliance et de commerce que leur fit présenter l'impératrice par Bulgakoff, son ministre à Constantinople, traité qui contredisoit formellement la réponse qu'ils avoient faite à son manifeste.

Malgré cela, toujours décidée à

[1] La réponse de la Porte fut rédigée par le chevalier Ainslie, ministre d'Angleterre à Constantinople, et on la regarde comme un modèle en ce genre.

1783. déclarer bientôt la guerre aux Turcs, et craignant que Gustave III ne profitât de l'éloignement des armées russes pour l'attaquer, Catherine forma la dessein de conclure un accord secret avec ce prince. Elle le lui avoit déjà fait proposer plusieurs fois, et par le ministre qu'il avoit à Pétersbourg et par celui qu'elle entretenoit à Stockholm : mais ses tentatives étoient demeurées sans effet. Elle résolut d'avoir une seconde entrevue avec le monarque suédois.

Le rendez-vous fut donné à Fridérikshain, petite ville très-bien fortifiée sur le golfe de Finlande, et la dernière que possédoient alors les Russes du côté de la Suède[1]. Gustave voulut d'abord se dispenser de s'y trouver, sous prétexte qu'il s'étoit démis le bras

[1] Depuis la paix de Varéla, conclue en 1790, la dernière forteresse des Russes du côté de la Suède est Kymené-Gorod, bâtie sur les bords du petit Kymené.

en tombant de cheval [1]. Catherine lui fit répondre que s'il ne pouvoit pas venir en Finlande, elle iroit le voir à Stockholm. Le monarque suédois, qui songea qu'une pareille visite dans sa capitale seroit ruineuse pour lui, accourut aussitôt à Fridérikshamn ; mais tout le temps qu'il y fut, il eut soin de porter un bras en écharpe. L'impératrice se rendit [2] en yacht à Fridérikshamn. Elle étoit accompagnée du comte Ivan Tschernischeff, du ministre Bezborodko, du grand écuyer Narischkin, du favori Lanskoï, et de plusieurs femmes de la cour, parmi lesquelles se trouvoit la princesse Daschkoff, qui, depuis quelque temps, sembloit avoir reconquis l'amitié de Catherine. 1783.

Gustave avoit à sa suite le comte de Kreutz [3], son premier ministre, le

[1] Il avoit fait effectivement une chute de cheval en passant une revue.

[2] Le 29 juin.

[3] Le même qui avoit été ambassadeur en Espagne et en France.

1783. général Armfeld, Munck [1] et quelques autres officiers.

L'impératrice avoit fait louer deux maisons contiguës, qu'on meubla avec beaucoup d'élégance, et entre lesquelles on établit une galerie de communication. L'une fut occupée par elle; l'autre servit à loger le roi de Suède; de sorte que, pendant les quatre jours que ces deux souverains restèrent à Fridériksham, ils purent s'entretenir librement à tout heure [2].

[1] On prétend que Gustave III eut assez de confiance en Munck, pour le charger quelquefois de le remplacer auprès de la reine, et même malgré cette princesse. La reine mère, Ulrique, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, fut si indignée de cette conduite de son fils, qu'elle ne voulut jamais la lui pardonner. Qui le croiroit? le favori Munck a, depuis, quitté la Suède pour avoir fait de faux billets de banque, et il erre misérablement en Allemagne.

[2] L'impératrice qui prodiguoit les cajoleries au monarque suédois, fit faire, par Hœyer, peintre danois, un tableau où cette princesse et Gustave III sont représentés assis et cau-

La paix avoit été signée[1] quelques mois auparavant. Il n'y avoit plus de raison pour que la neutralité du Nord restât armée. Cependant l'impératrice le désira : Gustave y consentit. Elle proposa ensuite à ce prince de rester neutre pendant la guerre des Turcs, et l'assura qu'après cette guerre, elle l'aideroit à s'emparer de la Norwège. Flatté de cette espérance, Gustave promit tout ce que voulut l'impératrice. Alors, Catherine feignant, avec beaucoup de grâce et d'adresse, de vouloir le défrayer de son voyage, lui fit présent de deux cents mille roubles, qu'il n'eut pas la force de refuser. Ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, et l'esprit rempli de leurs différens projets de conquête.

1783.

sant ensemble amicalement. L'auteur de cette Histoire a vu l'original de ce tableau dans le cabinet du roi de Suède à Droningsholm; il en a vu aussi une copie chez le peintre Hœyer, à Copenhague.

1 Au mois de janvier.

1783. Avant de quitter Fridérikshamm, l'impératrice donna son portrait au comte de Kreutz, et signala sa magnificence envers les officiers suédois. Gustave fit aussi divers présens aux ministres et aux courtisans russes. Il décora de la grande croix de l'ordre de l'Etoile Polaire le favori Lanskoï [1], et dès qu'il fut de retour en Suède, il envoya à la princesse Daschkoff des lettres de membre de l'académie de Stockholm.

La Porte étoit d'autant moins empressée de faire la guerre, que les préparatifs des Russes sembloient devoir infailliblement leur donner la victoire. Soixante-dix mille hommes, aux ordres de Potemkin, étoient rassemblés sur les frontières de la Krimée. Repnin en commandoit quarante mille, prêts à soutenir Potemkin. Le maréchal Romanzoff, avec

[1] Lors de son voyage à Pétersbourg, en 1777, Gustave avoit donné au favori Zoritz la grande croix de l'ordre de l'Epée.

une

une troisième armée, avoit son quartier-général à Kiœff. Les escadres de la mer Noire étoient armées, et dix vaisseaux de ligne et plusieurs frégates n'attendoient qu'un signal pour passer de la Baltique dans la Méditerranée. 1783.

La cour de Londres, irritée de ce que la Russie s'étoit montrée à la tête de la neutralité armée, s'efforça en vain d'engager le divan à prendre les armes. La France et l'Autriche l'en empêchèrent. Au lieu de combattre, on négocia. Par un nouveau traité, signé à Constantinople, entre le plénipotentiaire russe Bulgakoff et les ministres du Grand-Seigneur, l'impératrice conserva la souveraineté de la Krimée, de l'île de Taman et d'une grande partie du Kuban, et les Turcs reconnurent le droit qu'elle prétendoit incontestablement avoir à l'empire de la mer Noire et au passage des Dardannelles. Ainsi Catherine conquit, sans avoir besoin de faire la guerre, 1784.

1784. un vaste territoire, et quinze cents mille nouveaux sujets.

Cette princesse rendit leurs anciens noms à la Krimée et au Kuban. Le premier de ces pays s'appela la Tauride, et l'autre le Caucase.

L'exemple de Sahim-Gherai auroit dû faire redouter aux autres princes la cruelle protection de la Russie. Mais les présens de Potemkin en aveuglèrent quelques-uns. Héraclius, souverain de la Kertalinie et de Kachett, qui avoit autrefois porté les armes sous le fameux Thamas-Kouli-Khan, et combattu dans la dernière guerre des Russes contre les Turcs, fit hommage de ses états à Catherine.

Salomon, sultan d'Imirette[1], fut aussi poursuivi par les intrigues caressantes et les perfides bienfaits de l'impératrice et du favori. Altier et brave, il ne voulut d'abord dépendre que de son cimeterre; mais un globe d'or, une couronne et des promesses

[1] La Mingrelie.

fastueuses le rendirent esclave. Bientôt après il mourut : le sultan David, son fils, ne sut imiter que sa foiblesse. 1784.

Potemkin n'envahit pas le pays des Zaporaviens ; mais, joignant toujours la ruse à la force, il enleva soixante mille de ses Kosaques, et les fit conduire dans le pays des Nogaïs et sur les côtes de la mer d'Azoff et de la mer Noire, où il fonda ces colonies qui fournissent aujourd'hui des matelots aux escadres de ces mers, et sur-tout à la flotte à rames de Nicolaëff.

En étendant l'empire de sa souveraine, Potemkin ne négligeoit point ses propres intérêts. Possesseur d'immenses terres en différentes provinces de la Russie, il acquit encore une grande partie des riches domaines que les princes Lubomirsky et Sapieha avoient dans la Podolie et dans la Lithuanie. Ses ennemis pensèrent qu'il se ménageoit une retraite en Pologne : mais, quel que fût son dessein, jamais

1784. sa faveur n'avoit paru aussi bien affermie; jamais il n'avoit été attaché à la Russie par autant de titres et d'emplois. L'impératrice l'honora du surnom de Tavritschesky [1], et lui donna le gouvernement de la Tauride, avec le grade de grand-amiral de la mer Noire.

A mesure que le nombre de ceux qui l'avoient long-temps servie diminuoit, Catherine devoit sans doute mieux sentir leur prix. Elle venoit de perdre les deux principaux chefs de la conjuration qui l'avoit mise sur le trône. Panin et Grégoire Orloff moururent [2] presqu'en même temps, l'un à Pétersbourg, l'autre à Moskow.

[1] Le Taurien.

[2] Le premier, à la fin de mars, l'autre au commencement d'avril 1783. — De tous les ministres de Catherine II, Panin fut celui qui s'enrichit le moins. A sa mort, la vente de ses biens ne s'éleva qu'à 173,000 roubles, et ne suffit pas pour payer ses dettes. On cite entr'autres exemples de son désintéressement,

Panin mourut d'envie et d'ennui, maladie funeste à laquelle n'échappent guère les ministres disgraciés. Depuis l'instant où Potemkin le contraria dans le conseil, et lui fit perdre la direction des affaires, il ne cessa de languir, et ne connut plus d'autre bonheur que la mort. 1784.

Grégoire Orloff eut une destinée encore plus affreuse. Quoiqu'il restât comblé des bienfaits de l'impératrice, et qu'il fût l'époux d'une femme jeune et belle, la présence des nouveaux favoris lui étoit insupportable. Il passa presque toutes les dernières années de sa vie à voyager. En 1782, il s'arrêta à Lausanne où il vit mourir sa femme. Cette perte le plongea dans une sombre mélancolie. Aussitôt il revint à la cour, mais ce ne fut que pour y offrir le triste spectacle de sa démence. Tantôt il se livroit à une extravagante

qu'ayant un jour reçu en présent de l'impératrice, des terres avec 9000 paysans, il en donna aussitôt 4000 à trois de ses secrétaires.

1784. gaieté qui excitoit la risée des courtisans : tantôt les reproches dont il accabloit l'impératrice, faisoient frémir tous ceux qui les entendoient, et la plongeoient elle-même dans le trouble et dans la douleur. Enfin, on le força de se retirer à Moskow. Là, ses remords se réveillèrent avec plus de fureur. L'ombre sanglante, de Pierre III le poursuivoit; il la voyoit sans cesse prête à le punir, et il expira dans le désespoir[1].

[1] L'auteur allemand des Anecdotes sur la vie de Grégoire Orloff, dit qu'on a prétendu que la folie et la mort de cet ancien favori de Catherine, avoient été l'effet d'une certaine herbe dont on lui fit prendre ; crime qu'il semble rejeter sur Potemkin. Cette herbe, ajoute-t-il, se nomme *pianojé-koren*, et ressemble à la pulmonaire. Prise seulement en petite quantité, elle n'est qu'enivrante ; mais à forte dose, elle fait perdre la raison et même la vie. Les sibiriaques, qui aiment à s'enivrer et qui connoissent bien la pianojé-koren, en mettent un peu dans leurs alimens et dans leur bière.

Dans les premiers temps de sa faveur, Grégoire Orloff avoit reçu de l'impératrice un médaillon entouré de brillans, sur lequel étoit le portrait de cette princesse, et il le portoit à sa boutonnière. Après la mort de Grégoire, Wolodimer Orloff vint à Pétersbourg, présenter ce portrait à la souveraine, qui le lui rendit, en lui disant de le donner à son frère Alexis, à qui elle permettoit de le porter. Mais ce portrait ne fut-il pas alors un présent funeste? Ne rappela-t-il pas des attentats, trop long-temps impunis? Est-il donc exempt de remords, cet Alexis qui survit encore à tant de crimes[1]? 1784.

Le voisinage de la mer Caspienne invite les Russes à faire le commerce avec la Perse, et par la Perse, ils peuvent aisément le faire avec l'Inde. Aussi ont-ils dès long-temps profité de cet

[1] A la mort de l'impératrice, Alexis Orloff vivoit à Moskow. Paul Ier lui a fait donner ordre de quitter la Russie.

avantage. Le tzar Alexis Mikaélowitz,
1784. qui prépara presque le règne de son fils Pierre Ier, comme Philippe avoit préparé celui d'Alexandre, fit construire par ses charpentiers hollandais, quelques petits navires [1], avec lesquels il protégea le commerce que ses sujets faisoient avec les habitans des provinces de Guilan et de Mazanderan.

Pierre Ier, dont le génie favorisoit tout ce qui étoit grand ou utile, étendit encore ces relations, et établit un comptoir à Schamachie, ville riche et commerçante, qu'on prétend avoir été l'ancienne demeure de Cyrus. La Perse étoit alors en proie à une foule de petits tyrans rebelles qui, profitant des querelles de l'usurpateur Mahmoud [2] et du foible Schah-Hussein [3], pilloient et ravageoient ces belles contrées. Les

[1] Vers l'année 1660.

[2] Fils du barbare Mirweïtz.

[3] *Schah* ou *Schach*, signifie *souverain*. *Sophi* n'est point un titre ; c'est le nom d'une famille qui remonte jusqu'à Tamerlan.

Tartares Lesghis, qui sont les anciens Albanois, descendirent du Caucase, s'emparèrent de Schamachie, et massacrèrent les marchands russes avec les autres habitans. 1784.

Indigné de cet outrage, Pierre en demanda justice : on ne voulut, ou on ne put pas le satisfaire. Dès-lors il résolut de se venger lui-même, et de profiter des troubles de la Perse, pour s'emparer de toute la côte occidentale de la mer Caspienne. Il s'embarqua[1] sur cette mer, vogua jusqu'à la ville d'Andréoff, débarqua, et alla mettre le siége devant Derbent, capitale du Daghestan. Derbent[2], ville longue et fortifiée, où il y avoit une porte de fer, dont elle a tiré son nom, ne fit pas alors plus de résistance qu'elle n'en a fait, de nos jours, quand Valérien Zouboff l'a attaquée[3]. Les

[1] En 1722. — Voyez l'Histoire de Pierre-le-Grand.

[2] Derbent, ou la Porte de Fer, est appelé par les Turcs, Demir-Cadi.

[3] En 1796.

—— armées de Pierre I[er] triomphèrent non-
1784. seulement à Derbent, mais devant la riche ville de Bakhou, et trois provinces restèrent soumises aux Russes jusqu'au moment où Biren les rendit à Thamas Kouli-Khan[1].

L'interruption du commerce des Russes avec la Perse dura assez long-temps. Ce ne fut qu'en 1744 que les Anglais le ranimèrent. Ils obtinrent de l'impératrice Elisabeth la permission de naviguer sur la mer Caspienne. Ils tirèrent par là une grande quantité de belle soie, de coton et d'autres marchandises précieuses que fournit la Perse. Ils établirent une factorerie à Meschek; ils allèrent avec des caravanes trafiquer jusques dans la grande Tartarie, à Samarkande et à Bokhara.

Le pavillon anglais, déployé sur la mer Caspienne, inquiéta le fameux Thamas-Kouli-Khan. Ne pouvant le

[1] Les Russes prétendent que ce fut une trahison de Biren et du prince Gallitzin, qui étoit alors ambassadeur en Perse.

détruire, ce tyran habile prit le parti d'en enlever le secours aux Russes. 1784.
Il gagna les capitaines Elton et Woodroffe [1] sous les ordres desquels étoient les navires anglais, et ils passèrent à son service.

Elton, devenu amiral de Thamas-Kouli-Khan, fit construire des bâtimens de guerre, avec lesquels il força les navires russes à saluer le pavillon persan, et à reconnoître sa supériorité. L'impératrice Elisabeth, informée de cette conduite, révoqua aussitôt la permission qu'elle avoit accordée à la compagnie anglaise, et chercha à se venger de Thamas-Kouli-Khan, en lui suscitant des ennemis parmi ses propre soldats. Bientôt après ce conquérant, qui se préparoit à faire

[1] Ce sont ces deux navigateurs qui ont levé la première bonne carte qu'on ait eue de la mer Caspienne, carte que les Russes corrigent tous les ans, parce que les bancs de sable qui sont dans cette mer changent souvent de place.

1784. une invasion en Russie, fut assassiné, pendant son sommeil, dans la plaine de Mogan[1].

Dès-lors, les Persans, livrés à de nouveaux troubles, ne s'occupèrent plus guère de la mer Caspienne, et tous leurs navires furent détruits par les Russes.

Par le traité de commerce renouvelé avec la cour de Londres en 1766, Catherine rendit aux Anglais les priviléges que leur avoit ôtés Elisabeth. Mais, soit par défaut de confiance, soit à cause des embarras qu'on leur a secrètement suscités, ils n'ont pas pu y trouver autant de profit que leur première compagnie.

Les Russes sont donc presque les

[1] En 1747. Saleh-Beg, colonel de la garde Aghuane, accompagné de quatre soldats, pénétra la nuit dans sa tente et le massacra. Thamas-Kouli-Kkan étoit alors couché avec la fille du grand mogol, qu'il avoit épousée après avoir envahi les états de son père. — On a prétendu que Saleh-Beg avoit été gagné par les Russes.

seuls qui tirent un grand avantage de la mer Caspienne. Avec une centaine de navires du port de quarante à quatre-vingts tonneaux, ils vont chercher la soie et le coton du Guilan, les tapis, les belles étoffes des autres provinces, et portent en échange aux Persans, du fer, de l'acier, des couleurs et des fourrures. 1784.

Indépendamment de ce trafic, les Russes font dans la mer Caspienne une pêche considérable. Ils y prennent le schamaï, poisson semblable au hareng, et le lossas, beaucoup plus délicat que le rouget de l'Océan[1]. Ils y prennent sur-tout beaucoup de chiens de mer, dont ils vendent les peaux aux Anglais et aux Hollandais, et dont la graisse leur sert à faire du savon.

Les rivières de la Perse fournis-

[1] Le poisson de la mer Caspienne est d'un goût beaucoup plus délicat que celui des autres mers. On attribue cette supériorité à la qualité des eaux, qui sont plus amères que salées.

1784. sent aux Russes une grande quantité de ces poissons, dont on tire le kaviar [1], objet d'un grand commerce, et sans lequel il ne se fait guère de repas dans le Nord.

L'escadre qu'entretenoit Catherine sur la mer Caspienne, étoit construite de chênes de Kasan [2], et composée de trois frégates, cinq corvettes et une chaloupe bombardière. Ces vaisseaux parcouroient sans cesse les côtes de la Perse, et brûloient tous les bâtimens,

[1] Le kaviar est appelé par les Russes, ikra. Le kaviar, qui vient de la Perse, est préférable à celui du Wolga, mais inférieur à celui du fleuve Yaïk, ou fleuve Oural. Le kaviar se fait avec les œufs de cinq espèces de poissons, le *Sterlet*, le *Sewriouga*, l'*Ossétrina*, le *Schipa* et le *Bielouga*. Le premier est proprement l'esturgeon; les trois autres lui ressemblent, mais le dernier en est totalement différent.

Tous ces renseignemens m'ont été fournis par un officier anglais qui a vécu long-temps en Russie et navigué sur la mer Caspienne.

[2] Les environs d'Astrakhan n'en fournissent pas.

même le bois de construction qu'ils rencontroient. Leurs commandans avoient en outre l'ordre positif de semer la division entre les khans, et de soutenir toujours le plus foible contre le plus fort. Cette méthode étoit précieuse pour l'impératrice. Elle lui avoit trop bien réussi en Pologne et dans la Krimée, pour qu'elle s'en écartât en faveur des Persans. 1784.

En 1781, cette princesse résolut d'exécuter le projet formé par Pierre Ier. contre la Perse. Elle voulut étendre sa domination sur la côte occidentale de la mer Caspienne. Les dissentions qui continuoient à désoler ces belles contrées, sembloient favoriser son ambition. Mais elle rencontra des obstacles auxquels elle ne s'attendoit pas.

Le plus puissant des tyrans de la Perse étoit alors le khan Aga-Mahmed. Issu d'une des premières familles du Korassan, Aga-Mahmed étoit encore au berceau, lorsque son père et ses

1784. frères furent égorgés [1] par l'ordre de Thamas Kouli-Khan. Le conquérant se contenta de prendre contre cet enfant des précautions qui l'ont à jamais empêché de perpétuer sa race : mais Aga-Mahmed n'en est pas moins devenu, comme l'eunuque Narsès, un guerrier et un homme d'état.

Après la mort de Thamas Kouli-Khan, la mère d'Aga-Mahmed se remaria et eut plusieurs autres enfans, qui furent les plus grands ennemis de leur frère. L'un d'entr'eux, Mourtouza Kouli-Khan, croyant tirer de puissans secours de la Russie, se montra servilement dévoué à cette puissance, qui le soutint en le méprisant. Mais malgré Mourtouza, malgré Aboulfat, fils du dernier régent Kerim-Khan, enfin, malgré tous ses rivaux, Aga-Mahmed sut se rendre maître du Guilan, du Mazanderan, du Schirvan et de plusieurs autres provinces.

L'impératrice donna ordre au comte

[1] Vers l'an 1738.

Woïnowitsch [1], commandant de son escadre sur la mer Caspienne, d'employer tous les moyens possibles pour former quelques établissemens sur les côtes de la Perse. Woïnowitsch partit avec des troupes et des munitions et se rendit à Asterabath, le meilleur port du Mazanderan, qui est l'ancien pays des Mardes. Aga-Mahmed résidoit alors à Ferabath. Woïnowitsch lui fit demander la permission d'établir un comptoir sur la côte. Le khan qui ne se croyoit peut-être pas en état de chasser les Russes à main-armée, ou qui aimoit mieux employer la ruse contr'eux que de les combattre, feignit d'accéder aux demandes de Woïnowitsch. 1784.

[1] Le comte Woïnowitsch étoit esclavon de naissance. Sept ans après son expédition en Perse, il servit sur la mer Noire, en qualité de contre-amiral : mais n'ayant pas attaqué les Turcs comme il l'auroit pu, il déplut à Potemkin, qui lui fit quitter l'uniforme russe et le chassa honteusement.

1784. Alors les Russes s'empressèrent de bâtir une forteresse et y mirent dix-huit canons. Aga-Mahmed l'apprit, et, toujours dissimulé, ne tarda pas à s'en venger. Il vint voir la forteresse, en admira la construction, vanta l'activité des Russes, et s'invita lui-même à dîner avec sa suite à bord de la frégate de Woïnowitsch.

Après avoir passé cette journée fort gaiement et témoigné beaucoup d'amitié aux Russes, le khan les engagea de venir dîner à leur tour dans une maison de plaisance qu'il avoit dans les montagnes. Ils s'y rendirent le lendemain ; mais ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'Aga-Mahmed les fit charger de fers. Il menaça, en même-temps, Woïnowitsch de lui faire trancher la tête, ainsi qu'à tous ses officiers, si la forteresse n'étoit rasée sur-le-champ.

Woïnowitsch, qui vit bien que la résistance seroit inutile, envoya ordre au commandant de la forteresse

de la faire abattre. Le capitaine russe Nikita - Baschkakoff, qui porta cet ordre au commandant, fut conduit entre deux cavaliers persans, et fouetté tout le long du chemin. Les canons furent rembarqués et la muraille abattue. Aga-Mahmed fit alors venir les officiers russes en sa présence; et non content de les accabler d'injures et de mépris, il livra les plus jeunes à ses esclaves. Ces barbares leur firent essuyer des outrages que la pudeur ne permet pas de raconter, et d'autant plus étranges, qu'ils étoient ordonnés par un eunuque. Ensuite, on renvoya les Russes au rivage. 1784.

La cour de Pétersbourg ne se vengea de cette injure qu'en continuant à fomenter les dissentions de la Perse. Elle suscita à Aga-Mahmed un rival qui devint bientôt le plus redoutable de ses ennemis, et lui enleva la province de Guilan. Ce vainqueur, qui se nommoit Ghedahed - Khan, profitant des armes et des munitions

1784. que lui faisoient secrètement passer les Russes, sembloit devoir dépouiller Aga-Mahmed de toute sa puissance. Mais ce dernier parvint à corrompre l'agent russe Tomanoffsky et le consul Skilitch, qui l'un et l'autre résidoient à Zinzili. Ils trahirent Ghedahed-Khan et le livrèrent à Aga-Mahmed, qui lui fit trancher la tête et redevint tranquille possesseur du Guilan.

Cependant les Russes affectoient hautement de ne point prendre part à ces querelles. Quelque temps après la mort de Ghedahed-Khan [1], Potemkin chargea un de ses officiers d'aller complimenter Aga-Mahmed, qui étoit alors à Riatsch, capitale du Guilan. Il lui recommanda en même-temps d'étudier le caractère du khan, et de sonder ses intentions à l'égard de la Russie. L'officier se rendit à

[1] J'anticipe ici sur quelques faits peu importans pour ne pas trop m'écarter de l'ordre des matières. Ghedahed-Khan périt à la fin de 1786.

Riatsch et obtint facilement audience d'Aga - Mahmed ; mais en s'entretenant avec lui, il lui trouva un air sombre et pensif qui lui fit soupçonner quelque sinistre dessein. Alors il lui observa adroitement que, quoiqu'il fût au service des Russes, il étoit né anglais et que sa nation étoit très-attachée aux Persans, avec lesquels elle faisoit un grand commerce dans le golfe de Bassora. Aussitôt le khan prit une mine riante, parla à l'envoyé d'un ton très - doux et le congédia avec des présens [1]. 1784.

Ces témoignages réciproques d'une fausse bienveillance furent suivis d'une prompte agression. Mourtouza-Kouli-Khan, soutenu par les Russes, tenta de faire une nouvelle invasion dans le Guilan [2], mais il fut repoussé par le khan Soliman, qui y commandoit en l'absence d'Aga-Mahmed, et ce dernier ne tarda pas à subjuguer la Perse

[1] L'officier m'a raconté lui-même ces détails.

[2] En 1788.

1784. entière et la Georgie [1]. Il désiroit plus encore. Héritier des projets du redoutable Schah-Nadir, il vouloit s'emparer de la province d'Astrakhan et fermer la mer Caspienne aux Russes. Mais le pouvoit-il sans que les Turcs agissent de concert avec lui? et les Turcs savent-ils jamais bien se concerter avec un allié pour nuire à leurs ennemis?

Dans l'intention de connoître les dispositions de la cour de Russie, Aga-Mahmed envoya à Pétersbourg un ambassadeur [2], qu'au mépris du droit des gens et à la honte de Catherine, Potemkin relégua dans la ville de Krementschouk, sur le Dnieper, et il y étoit encore en 1790, dans la plus profonde misère, mais fier et menaçant la Russie de la vengeance de son maître.

Le commerce que les Russes fai-

[1] Depuis, les Russes se sont rendus maîtres de la Georgie et de la Circassie.

[2] Vers la fin de 1788.

soient avec la Chine étoit non moins avantageux que celui de la mer Caspienne. Il y a environ cent trente ans [1] que les Sibériens et les Boukhares avoient formé des caravanes, qui, traversant la Tartarie chinoise, alloient trafiquer jusqu'à Péking. Elles y portoient des fourrures et recevoient en échange de l'or, de l'argent, des pierreries [2], des étoffes, du thé, et tous ces objets inventés par les Chinois et auxquels leur industrie, souvent bizarre, a donné une si grande perfection. 1784.

L'arrogance et la mauvaise conduite des Russes leur fit fermer l'en-

[1] Vers l'année 1653. — Les caravanes employoient trois ans pour aller à Péking, y séjourner et revenir à Tobolsk.

[2] Le plus gros rubis qu'on connoisse dans le monde, fut apporté de la Chine au prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie. Il passa depuis dans les mains de Menzikoff, et il est actuellement un des ornemens de la couronne impériale. *Voyez l'Histoire de Pierre-le-Grand.*

1784. trée de la Chine [1]. Ils ne purent plus trafiquer que sur les frontières de cet empire ; leur commerce fut plusieurs fois interrompu et repris ; enfin, quelque temps avant la mort de l'impératrice Elisabeth, de nouvelles querelles le firent encore suspendre.

Catherine sentit la nécessité de ranimer ce commerce. Elle le fit proposer à l'empereur de la Chine. Ce prince y consentit ; et en 1770, la petite ville de Kïachta devint le rendez-vous des marchands russes et chinois. L'impératrice fit partir un archimandrite de Moskow et plusieurs jeunes russes pour aller à Péking étudier la langue chinoise.

[1] Les Russes ont souvent envoyé à Péking des ambassades qui n'avoient presque d'autre but que d'y faire le commerce. Pierre Ier chargea d'une de ces ambassades le danois Ilbrand Ides. — En 1727, la cour de Russie en confia une autre à un comte Sava, qui étant né à Raguse, avoit ajouté à son nom celui de Raguzinsky. Le comte Sava séjourna six mois et demi à Péking, et parvint à appaiser les Chinois qui étoient déjà mécontens des Russes.

chinoise. Elle ordonna en même temps de construire de distance en distance jusqu'aux frontières de la Chine, des villes et des villages, où l'on envoya des colons, qui, presque tous, ont péri victimes de la rapacité des gouverneurs russes. 1784.

Cependant l'asyle accordé par les Chinois aux Tourgouths qui avoient abandonné les bords du Wolga, et la mauvaise foi que les Russes mettoient dans le châtiment de ceux des leurs qui commettoient des attentats sur le territoire de la Chine, troublèrent encore l'harmonie entre les deux cours, et devinrent, quelque temps, le sujet d'une correspondance qui ne servit qu'à les aigrir mutuellement [1].

[1] L'empereur Tchien-Long s'offensa de ce que Catherine sembloit lui reprocher d'aimer trop à punir; et Catherine fut très-piquée de ce que Tchien-Long finissoit une de ses lettres en souhaitant que le ciel lui donnât plus de sagesse. — J'ai rapporté quelques fragmens de cette Correspondance, dans mon Précis de l'Histoire de la Chine. (*Voyage de lord Macartney.*)

1784. Enfin, un agent de Catherine fut envoyé à Péking[1]; et le colao Soun-tažhin et un ministre russe s'étant rendus à Kïachta[2], ils conclurent un nouvel accord qui rétablit la bonne intelligence et le commerce entre les deux nations[3].

Catherine favorisa aussi les expéditions maritimes du Kamtschatka. A l'exemple des Anglais, qui vont acheter des pelleteries sur la côte nord-ouest de l'Amérique, quelques navires russes se rendirent à la Chine et y trafiquèrent avec succès.

Il étoit encore un autre pays avec lequel Catherine désiroit d'avoir des relations de commerce. Les côtes septentrionales de la Russie, et sur-tout ses établissemens dans plusieurs îles de l'Archipel du nord, la rapprochoient du Japon. Le hasard vint en-

[1] En 1788.

[2] En 1789.

[3] On trouvera dans l'Appendice des détails sur ce commerce.

core servir les desseins de l'impératrice.

Quelques Japonais firent naufrage 1784.
dans ces mers infréquentées [1], et se sauvèrent sur les côtes de la Russie. Un habitant d'Irkoutsk, nommé Laxmann [2], en conduisit un à Pétersbourg. Catherine l'accueillit avec bonté, et lui fit donner des maîtres qui, en lui enseignant la langue russe et la langue tartare, apprirent assez de Japonais pour pouvoir former des liaisons de commerce. Cette entreprise n'a pas encore eu un grand succès; mais il n'est pas douteux que la Russie ne partage tôt ou tard les grands profits que les Hollandois font au Japon.

Quoique Catherine étendît de toutes parts sa vaste domination, quoiqu'elle s'appropriât en paix comme en guerre, tous les états qu'elle pouvoit impuné-

[1] La barque japonaise se brisa sur Mednoï-Ostroff, ou l'île de Cuivre.

[2] C'étoit un savant allemand, qui, quoiqu'il résidât dans le département d'Irkoutsk, étoit membre de l'académie de Pétersbourg.

ment envahir, elle n'en voyoit pas avec
178. moins de jalousie l'accroissement de puissance de ses rivaux. Elle étoit, sur-tout, dès long-temps blessée et de la gloire de Frédéric II, et de la prépondérance qu'il avoit acquise en Europe. Depuis le premier partage de la Pologne, Frédéric empiétoit chaque jour sur les droits de la ville de Dantzig, et la gênoit tellement, qu'elle se trouvoit presque forcée de se donner à lui, ou de renoncer au commerce. Catherine étoit d'autant plus fâchée de voir Dantzig tomber au pouvoir des Prussiens, que la cour de Russie avoit, elle-même, dès long-temps formé le projet de s'emparer de cette ville, et n'en avoit été détournée que par les représentations secrètes que fit le gouvernement de France au chancelier Woronzoff [1].

[1] Le chancelier Woronzoff entretint long-temps un commerce de lettres avec Tercier, chargé, avec le comte de Broglie, de la correspondance secrète de Louis XV.

Les magistrats de Dantzig furent adroitement invités par le ministre Stackelberg à implorer la protection de Catherine. Aussitôt elle écrivit au roi de Prusse, et lui proposa sa médiation. Cette démarche retarda quelque temps l'invasion de Dantzig. 1784.

Des différens tout opposés troubloient un autre coin de l'Europe. Joseph II vouloit rendre libre le cours de l'Escaut. Les Hollandais s'y opposoient, et s'efforçoient d'engager Frédéric à soutenir, par les armes, leurs avides prétentions. Catherine déclara alors qu'elle étoit résolue à défendre les droits de l'empereur d'Allemagne[1]. Alors les Hollandais, dont le canon avoit déjà insulté le pavillon autrichien, craignirent de se voir fermer la Baltique, et négocièrent au lieu de combattre.

Tandis que Catherine s'assuroit de la paix au dehors de l'empire, et contribuoit à la donner aux autres puis-

[1] L'année précédente, Catherine II avoit renouvelé le traité d'alliance avec l'empereur.

1784. sances, les cabales se ranimoient au sein de sa cour. Il n'étoit point de moyen que les mécontens n'employassent pour armer le Grand-Duc contre sa mère, et pour irriter cette princesse contre lui. Le Grand-Duc passoit ordinairement l'automne à Gatschina[1], maison de plaisance éloignée d'environ dix-huit werstes de Tzarsko-Zélo. Tout à coup, on répandit le bruit qu'il vouloit y bâtir une ville, et donner la liberté à tous ceux qui s'y établiroient. Le prince ne fut pas peu surpris de voir accourir, de diverses parties de l'empire, une foule de paysans empressés de jouir de ses bienfaits. Mais il sut prudemment les congédier, et dissipa un commencement de révolte, dont on avoit sans doute espéré de le forcer à tirer parti.

L'intrigue et le zèle de Bezborodko

[1] Gatschina fut bâti par Grégoire Orloff. A la mort de Grégoire Orloff, Catherine acheta Gatschina des héritiers de cet ancien favori, et en fit présent à Paul Pétrowitz.

le rendoient nécessaire à l'impératrice. 1784.
En succédant à Panin, il avoit hérité de ses opinions. Lié avec la famille Woronzoff[1], il étoit en secret opposé à Potemkin, qui dédaignoit tous ses ennemis, les bravoit hautement, et s'en jouoit quelquefois avec habileté.

Lanskoï vécut en bonne intelligence avec Potemkin, et devint chaque jour plus cher à l'impératrice. L'éducation de ce favori avoit été négligée. Catherine prit soin d'y remédier. Elle orna son esprit des connoissances les plus utiles, et elle admiroit en lui son ouvrage. Mais cette satisfaction eut un terme. Lanskoï excita la jalousie de Potemkin. Peut-être montra-t-il alors

[1] Les deux Woronzoff sont frères de la princesse Daschkoff et de l'ancienne maîtresse de Pierre III. L'un, Sergueï Woronzoff, fut mis à la tête du conseil de commerce; l'autre, Alexandre Woronzoff, étoit, à la mort de Catherine II, ministre de Russie auprès de la cour de Londres. Paul Ier vient de le rappeler et de le nommer chancelier.

1784. trop peu d'égards pour ce despote[1]. Il fut attaqué d'une maladie violente, et périt, à la fleur de son âge, dans les bras de l'impératrice, qui lui prodigua, jusqu'au dernier moment, tous les soins d'un amour passionné.

Quand il ne fut plus, elle se livra aux regrets les plus amers. Elle refusa, pendant plusieurs jours, de prendre des alimens, et resta trois mois sans sortir de son palais de Tzarsko-Zélo[2].

[1] Ce fut par une dispute qu'ils eurent ensemble, qu'on apprit qu'en montant au poste de favori, Lanskoï avoit été obligé de donner à Potemkin 200,000 roubles.

[2] Au moment de la mort de Lanskoï, l'impératrice s'étoit mise au lit et vouloit mourir comme son amant. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse l'apprenant, se rendirent à Tzarsko-Zélo : mais lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la chambre à coucher de l'impératrice, et qu'on les annonça, elle leur cria d'une voix altérée de ne pas entrer, et ils furent obligés de s'en retourner sans l'avoir vue. Quoiqu'il fût déjà l'heure de se mettre à table, ils n'osèrent pas demander à manger, et ils allèrent partager le dîner des jeunes princes Alexandre et Constantin.

Ensuite, elle fit élever à Lanskoï un très-beau mausolée; et, plus de deux ans après, ses courtisans l'ayant conduite, par hasard, auprès de ce monument, ils la virent tout à coup fondre en larmes[1]. 1784.

[1] On voit ici au-dessous du portrait de Lanskoï, la gravure représentant ce monument qui fut construit par Charles Cameron, artiste anglais. — Cette gravure a été faite d'après une médaille d'argent, dont douze seulement furent frappées, et que l'impératrice retira presque aussitôt des mains de ceux à qui elle les avoit distribuées. — La fortune de Lanskoï étoit estimée sept millions de roubles. Il la légua à l'impératrice qui la rendit aux sœurs de ce favori, en se réservant seulement le rachat des tableaux, des médailles, de la bibliothèque, de la vaisselle et d'une terre de 400 mille roubles dont elle lui avoit fait présent. — Quelque temps avant la mort de Lanskoï, la négligence de ce favori fut cause qu'il se perdit une très-belle collection de monnoies anglaises et saxonnes. Cette collection, commencée par Charles Ier, avoit passé de différentes mains dans celles d'un ecclésiastique qui s'étoit ruiné à l'augmenter. Sa

1784. Potemkin entreprit d'arracher Catherine à sa douleur. Il étoit presque le seul qui pût pénétrer dans la solitude à laquelle elle se condamnoit. Il acquit encore plus d'ascendant sur elle ; et, soit par reconnoissance, soit par foiblesse, elle voulut, dit-on, se l'attacher par des liens indissolubles, et elle lui donna en secret sa main[1].

Un mariage ne pouvoit pas plus

veuve la confia au docteur John Glen-King, qui alloit à Pétersbourg et qui en offrit l'acquisition au favori Lanskoï. Celui-ci l'acheta, la fit déposer dans son nouveau palais et, n'y songea plus. Bientôt après les pièces de cette collection précieuse servirent aux jeux des enfans des domestiques; il en passa sans doute une partie dans les cabarets voisins, et le tout ne tarda pas à disparoître.

[1] Il est sans doute difficile de prouver l'authenticité de ce mariage. Mais une personne très-digne de foi, m'a certifié que les nièces de Potemkin en avoient des preuves, et qu'une d'entr'elles le lui avoit assuré. Au reste, l'impératrice et Potemkin étant morts, ce secret n'est pas plus important que celui du mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon.

fixer les goûts de Potemkin que ceux de Catherine. Il songea bientôt à s'affranchir des devoirs que ce nœud lui imposoit, et à les déléguer à un favori plus jeune et plus complaisant que lui. 1784.

Tous les ambitieux de la cour désiroient de voir la place que la mort de Lanskoï avoit laissé vacante, remplie par un personnage qui leur fît partager les grâces qui en dépendoient. La princesse Daschkoff s'occupoit de la faire obtenir à son fils : le succès parut un moment devoir être le prix de ses intrigues.

Le jeune prince Daschkoff étoit grand, bien fait et d'une figure propre à faire quelqu'impression sur le cœur de l'impératrice[1]. Potemkin ; qui s'ap-

[1] Le prince Daschkoff a été élevé à Edimbourg, sous les célèbres professeurs Robertson, Milar, Steward, etc. Il est même un des membres de la société royale de Londres. Mais tout cela ne l'empêche pas d'être un homme médiocre. Ayant obtenu, il y a quelques au-

1784. perçut des moyens qu'on employoit pour le faire réussir, n'eut garde de s'y opposer ouvertement, de peur que la contradiction n'irritât Catherine, et ne déterminât son choix. Feignant, au contraire, de vouloir favoriser le jeune Daschkoff, il se rapprocha de sa famille, avec laquelle il avoit jusqu'alors vécu très-froidement. Il savoit saisir et imiter avec facilité les ridicules des personnes qu'il fréquentoit, et il ne négligea pas de faire remarquer à Catherine ceux de la princesse Daschkoff et de son fils. L'impératrice en rit beaucoup. Le lendemain Potemkin lui envoya, l'un après l'autre, deux officiers des gardes, Yermoloff et Mononoff, qu'il chargea de quelque commission auprès d'elle, afin qu'elle eût

nées, le grade de colonel, il fut envoyé à Mohiloff, où sa première action d'éclat fut de jouer et de perdre, dans le tripot du fameux scélérat et gouverneur Passeck, l'argent qui devoit servir à l'habillement et à l'entretien de son régiment.

occasion de les voir, Catherine se dé-
cida en faveur du premier. 1784.

Il y eut bal à la cour. Le jeune Daschkoff y étala une magnificence extraordinaire. Les courtisans pensoient que son triomphe n'étoit pas éloigné, et déjà ils avoient pour lui les déférences qui sont l'apanage du favori. Potemkin redoubla d'attention pour la princesse Daschkoff. Elle en fut si satisfaite, que, le jour suivant, elle lui écrivit un billet, pour le prier d'admettre au nombre de ses aides-de-camp le jeune comte de Bouttourlin, son neveu. Potemkin lui répondit malignement que toutes les places d'aides-de-camp auprès de lui étoient remplies, et que la dernière venoit d'être donnée au lieutenant Yermoloff.

Et ce nom et la personne qui le portoit, étoient également étrangers à la princesse Daschkoff. Dès le même jour elle apprit à les connoître, en voyant Yermoloff à l'Hermitage, auprès de l'impératrice.

1784. Potemkin avoit trompé l'espoir de la princesse Daschkoff et de son fils, en se jouant. Il employa des moyens lâches et cruels pour écarter un autre rival. Le prince Pierre Mikaëlowitz Gallitzin [1], commandant des troupes en garnison à Moskow, et distingué par son courage, son esprit et sa figure, vouloit prétendre au poste de favori. Cela ne suffisoit pas, sans doute, pour exciter la jalousie de Potemkin : mais Gallitzin sembloit avoir l'ambition de gouverner, et se permettoit souvent de relever les fautes de celui qui dirigeoit les rênes du gouvernement. Potemkin en fut informé, et résolut de se défaire du censeur qu'il regardoit comme un concurrent. Il en trouva bientôt l'occasion.

Dans le temps que le prince Gallitzin n'étoit encore que colonel, il s'é-

[1] Il étoit fils de l'amiral Gallitzin. Deux de ses frères, Alexandre et Mikhael, vivent encore à Moskow.

toit emporté jusqu'à frapper un officier, nommé Labroff, qui négligeoit trop son service. Labroff s'étoit, depuis, retiré tranquillement dans ses terres. Le général Schepeloff, mari d'une nièce de Potemkin, le fit venir à Moskow, tandis que la cour s'y trouvoit, et l'assura de toute la reconnoissance de son oncle, s'il tiroit de Gallitzin une éclatante vengeance. Labroff se présente aussitôt chez Gallitzin, lève sa canne sur lui, et est mis à la porte. 1784.

Peu de jours après, un ambassadeur turc devoit faire son entrée à Moskow, et, pour la rendre plus brillante, non-seulement on donna ordre de faire mettre la garnison sous les armes, mais on fit venir un régiment de cavalerie, dont le Grand-Duc étoit colonel. Potemkin employa encore Schepeloff pour faire insinuer au Grand-Duc qu'il auroit tort de souffrir que son régiment obéit à Gallitzin; et le prince déclara, en effet, qu'il

1784. ne vouloit pas qu'un corps qui portoit son nom, fût sous les ordres d'un commandant déshonoré.

Gallitzin, instruit des manœuvres de Schepeloff, l'appela en duel. Ils commencèrent par se battre au pistolet, puis ils mirent l'épée à la main. Schepeloff, plus robuste, plus adroit que Gallitzin, s'élança sur lui, le saisit fortement dans ses bràs, et le perça de plusieurs coups. Ce dernier périt bientôt de ses blessures. On regarda sa mort comme un assassinat.

Frédéric II, qui croyoit très-dangereuse pour la Prusse et même pour l'Allemagne entière, l'alliance de l'Autriche avec la Russie, invita les électeurs et les autres princes de l'empire à se liguer pour la défense de la constitution germanique[1]. Le roi d'Angleterre fut un des premiers qui, comme électeur d'Hanovre, entra dans la confédération. Cette démarche déplut

[1] Le traité fut signé à Berlin, le 23 juillet 1785.

beaucoup à l'impératrice et à Potemkin. 1784.

La cour de Londres, désirant de renouveler son traité de commerce avec la Russie, envoya, en qualité de ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, Alleyne Fitz-Herbert[1], qui joignit au désavantage des circonstances l'imprudence de s'attacher au parti des Voronzoff et de Bezborodko. Le commerce qui lie la Russie à l'Angleterre est également utile à ces deux puissances, et Catherine n'avoit surement pas envie d'y renoncer : mais elle ne fut pas fâchée de pouvoir donner une preuve de son ressentiment contre la cour de Londres, en retardant le renouvellement du traité[2].

Peut-être est-il nécessaire de retracer ici succinctement en quoi consiste le commerce que les Anglais font avec

[1] Il porte aujourd'hui le nom de lord Sainte-Hélène.

[2] Ce traité avoit encore près de deux ans à courir.

1785. les Russes. Ce commerce commença dans le port d'Arkhangel, que les Anglais découvrirent[1], vers le milieu

[1] Le capitaine anglais *Chancellor* découvrit le port d'Arkhangel dans la mer Blanche, en 1538. Cinq ans auparavant, le fameux navigateur Sébastien Cabot, avoit proposé à Edouard VI d'armer un vaisseau pour découvrir, dans la mer du Nord, un passage pour se rendre à la Chine et dans l'Inde. Le commandement de ce vaisseau fut d'abord donné à Hugh Willoughby, et ensuite à Richard Chancellor. Ce dernier fit naufrage sur les côtes de la mer Blanche, dans la baie de Saint-Nicolas, près de laquelle il n'y avoit alors qu'un couvent. Ce fut ce naufrage qui occasionna la découverte du port d'Arkhangel et le commerce des Anglais avec les Russes, commerce qui s'accrut avec une étonnante rapidité, puisque le produit de la douane d'Arkhangel monta bientôt annuellement à cent mille roubles. Les Anglais tirent de ce port des potasses, du kaviar, du suif, de la cire, des cuirs tannés et non tannés, du chanvre, des plumes, du goudron, des soies de cochon, du bœuf salé, du lard, de la rhubarbe, du liége, des toiles, des cordages, de la soie de Perse ou de la Chine, et divers autres articles.

du seizième siècle, en cherchant un passage pour aller aux Indes, par les mers du Nord et de l'Est. D'Arkhangel ils remontèrent la Dwina septentrionale, se rendirent à travers les terres de Moskow, et y formèrent des liaisons qui s'étendirent beaucoup lorsque Pierre Premier eut conquis la Livonie, et leur eut ouvert les ports de Pétersbourg, de Reval, de Riga, de Narwa. Depuis cette époque, le commerce de la Russie est devenu l'un des plus lucratifs que fasse l'Angleterre, et le plus utile pour sa marine. 1785.

Les Anglais portent en Russie[1] les produits de leur sol, de leurs manufactures et de leurs colonies des deux Indes, ainsi que les vins et les eaux-de-vie de France et d'Espagne, qu'ils vont chercher dans les ports de ces deux états, et sur lesquels ils font

[1] Une partie de ces détails est tirée des Mémoires de Favier et des écrits de Busching et du savant professeur Busch.

1785. non-seulement un bénéfice considérable, mais ils gagnent encore le fret de leurs navires.

Les Russes leur donnent en échange des blés, des pelleteries, des fers, des chanvres, du goudron, des bois de construction, et les belles mâtures sans lesquelles l'Europe ne pourroit pas armer ces flottes qui couvrent et ensanglantent si souvent l'Océan. Les Anglais ont, en outre, établi à Moskow, à Thula, à Kasan, à Astrakhan, et dans quelques autres villes de la Russie, des comptoirs qui trafiquent sur la mer Caspienne et dans la Tartarie. Ils y ont des manufactures, où la main d'œuvre est beaucoup moins chère qu'en Angleterre, et où leurs facteurs font fabriquer des voiles, des cordages, des ancres et du fer battu ou fondu, ainsi que du cuivre.

Quoiqu'entièrement passif pour la Russie, ce commerce lui procure annuellement une balance d'un million de roubles en temps de paix, et d'un

million et demi en temps de guerre. 1785.
Mais de quels avantages n'est-il pas pour l'Angleterre ! Quelles immenses ressources ne lui fournit-il pas pour entretenir sa marine et étendre sans cesse ses relations dans toutes les parties du monde !

L'ambassadeur de France[1] à Constantinople avoit servi à faire agir, presque malgré elle, la cour de Pétersbourg de concert avec celle de Versailles. Ce ministre venoit d'être rappelé. Vergennes, qui sentoit la nécessité de se rapprocher de Catherine, fit nommer le comte de Ségur ministre plénipotentiaire de France à Pétersbourg[2]. Ce jeune négociateur étoit digne d'une si importante mission. Il joignoit aux grâces de l'esprit, des connoissances étendues, la politesse à la dignité, et l'art de la persuasion à la franchise. Il ne pouvoit manquer de plaire à Catherine et de

[1] Saint-Priest.

[2] Il y arriva au mois de février 1784.

1785. captiver Potemkin, dont l'altière rudesse savoit toujours apprécier le mérite.

Depuis La Chetardie et l'Hôpital[1], aucun ministre français n'avoit réussi à Pétersbourg. Par ses serviles complaisances, Breteuil avoit favorisé les intrigues de Catherine, qui ne tarda pas à le dédaigner. La morgue de Beausset ennuyoit cette princesse. L'insignifiante médiocrité de Juigné la rebutoit, et Vérac ne put jamais parvenir à lui inspirer la moindre confiance, parce qu'il balbutia, en lui parlant la première fois qu'il lui fut présenté. Ségur répara les torts de ses maladroits prédécesseurs.

L'impératrice voulut visiter le fameux canal de Wischeneï-Wolodzok, qui

[1] La Chetardie avoit aidé l'impératrice Elisabeth à monter sur le trône, ce qui ne l'empêcha pas, comme on l'a vu plus haut, de courir risque d'être assassiné par des brigands que le chancelier Bestuscheff aposta sur son passage et qui tirèrent sur sa voiture.

joint le Wolga au lac Ilmen, celui-ci au lac Ladoga, et conséquemment la mer Caspienne à la Baltique. Potemkin, Yermoloff, Bezborodko, plusieurs autres courtisans, les ministres de France et d'Angleterre et l'ambassadeur de l'Empire, furent de ce voyage. 1785.

Un jour que le ministre de France étoit allé causer avec Potemkin, il le trouva plus aigri que de coutume contre la cour de Londres. Profitant habilement de l'occasion, Ségur fit sentir à Potemkin l'avantage qui résulteroit pour la Russie d'avoir un commerce direct avec la France, au lieu de laisser aux Anglais tous les profits[1]

[1] Les nations qui n'ont point de traité de commerce avec la Russie, sont obligées de payer des droits en argent. Il faut alors qu'elles achètent de 135 à 140 kopecks le thaler, qui n'en vaut réellement que 125. Les nations qui ont un traité, gagnent donc 12 pour 100 sur les droits, ce qui, indépendamment des autres avantages, est un bénéfice considérable. — L'ambassadeur obtint en outre de la cour de

1785. qu'ils font sur l'une et l'autre de ces puissances. Potemkin l'engagea à lui développer ces vérités par écrit, et lui promit de n'en parler qu'à l'impératrice. Aussitôt le ministre repassa dans sa galère. N'y ayant trouvé que le comte Louis de Cobenzel[1] et Fitz-Herbert, qui jouoient ensemble au trictrac, il emprunta l'écritoire de ce dernier. Ce fut donc avec la plume du ministre d'Angleterre, qu'il traça le projet d'un traité de commerce de la France avec la Russie. Ce projet, remis au même instant à Potemkin, fut communiqué à l'impératrice et obtint son assentiment : ensuite on le rendit fidellement au ministre français, en le priant de le donner, suivant l'usage, au vice-chancelier Ostermann.

Lorsque cet écrit fut présenté à Os-

Russie une diminution de droits d'entrée sur les vins de France.

[1] Le même qui a signé, depuis, le traité de Campo-Formio avec le général Bonaparte.

termann,

termann, celui-ci, qui ne savoit pas que l'impératrice et Potemkin l'avoient déjà approuvé, et qui, d'ailleurs, étoit entièrement dévoué aux Anglais, dit au ministre qu'il n'osoit pas le flatter du succès. Le ministre garda le silence. Le projet porté au conseil fut agréé sur le champ ; et c'est ainsi que fut préparé le traité de commerce entre la France et l'Angleterre. 1785.

Avant de signer ce traité, Ostermann et Bezborodko prétendirent, qu'il falloit que la France donnât son adhésion à la neutralité armée. L'observation en fut faite à l'ambassadeur, qui y consentit, pourvu que la cour de Pétersbourg promît de ne conclure de traité avec aucune autre puissance sans les mêmes conditions. Cette clause, stipulée contre les intérêts et l'orgueil de l'Angleterre, retarda longtemps le renouvellement du traité que sollicitoit Fitz-Herbert.

En partant de France, Ségur avoit parlé de l'espérance de faire un traité

1785. de commerce avec la Russie. On s'étoit empressé de lui répondre qu'il n'y avoit point de possibilité. Lorsqu'il manda que ce traité étoit entamé, Vergennes lui dépêcha un courrier pour lui dire que ce n'étoit qu'un vain appât que lui présentoit la Russie, et qu'il alloit surement compromettre la dignité du roi. Lorsque le courrier atteignit Pétersbourg, le traité étoit conclu.

Avant de retourner à Pétersbourg, Catherine se rendit à Moskow, et y fut moins défavorablement accueillie qu'elle ne l'avoit été lors de ses précédens voyages. Le temps avoit presqu'effacé le souvenir de son usurpation. Parmi ceux qui parurent à sa cour, étoit Goudowitz, que l'extrême simplicité de son habillement faisoit aisément distinguer au milieu d'une foule de courtisans chamarrés de croix, de plaques, de cordons de chevalerie. Sa présence seule rappeloit encore Pierre III.

Romanowna Woronzoff avoit été dès long-temps retirée de l'exil, et s'étoit mariée[1] à l'amiral Palensky. L'impératrice ne l'invita point à sa cour, mais elle lui fit demander sa fille qu'elle admit au nombre des demoiselles d'honneur. Etoit-ce par remords? étoit-ce par excès d'indulgence? ou ne vouloit-elle que complaire à la famille des Woronzoff? — 1785.

L'impératrice ne se contentoit pas d'avoir nommé un archevêque catholique, et établi un séminaire de jésuites à Mohiloff, et de maintenir l'islamisme en Krimée, elle donnoit presque tous les ans à ses peuples un exemple solennel de la protection qu'elle accordoit à la liberté des cultes. Le jour de la bénédiction des eaux[2], son con-

[1] Il est juste de remarquer que cette femme, dont on a dit tant de mal, s'est, depuis son mariage, conduite avec beaucoup de modestie et de décence, et a toujours bien rempli les devoirs d'épouse et de mère.

[2] Le 6 janvier.

1785. fesseur rassembloit par son ordre les ecclésiastiques de tous les rits, et leur faisoit les honneurs d'un grand festin, que Catherine appeloit le *diné de tolérance*. Ainsi l'on vit réunis cette année à la même table, le patriarche de Gurgistan[1], l'évêque russe de Polocsk, des Archimandrites grecs, un évêque catholique, un prieur de la même religion, un prêtre arménien, des franciscains, des jésuites, des prédicans luthériens, des calvinistes, et des curés anglicans.

Depuis le commencement de son règne, Catherine travailloit à répandre l'instruction parmi ses peuples. Elle avoit déjà fondé des maison d'enseignement dans plusieurs villes. Elle en voulut également établir dans les campagnes. On forma aussitôt une commission d'instruction publique, à la tête de laquelle fut mis l'ancien favori Zawadoffsky, qui, sans être redevenu amant en titre de l'impératrice, étoit

[1] La Georgie ou Grusinie.

pourtant rentré en grâce, et avoit été nommé secrétaire du cabinet et chef de la banque d'emprunt. Après lui venoient le savant Epinus[1] et Pastoukoff[2], secrétaire particulier de l'impératrice. Les autres membres de la commission, n'étoient que des hommes insignifians, que la protection de Zawadoffsky y avoit fait admettre.

1785.

La commission étoit divisée sur la manière d'instituer les écoles normales que désiroit l'impératrice. Epinus, qui craignit que l'entêtement et l'ignorance n'empêchassent l'exécution de ce projet, conseilla d'adopter les institutions autrichiennes; et après beaucoup de résistance, on déféra à son

[1] Epinus avoit été le précepteur de Paul Pétrowitz. C'est un homme non moins distingué par ses vertus que par ses grandes connoissances. On a de lui plusieurs mémoires sur les mathématiques et une théorie de l'aimant, très-estimée.

[2] Pastoukoff a été aussi employé à l'éducation de Paul Pétrowitz : c'est un courtisan pusillanime.

avis. Il connoissoit sans doute les vices
1785. du mode autrichien; mais il pensoit qu'il valoit mieux créer des écoles imparfaites et susceptibles d'être corrigées avec le temps, que de n'en avoir d'aucune espèce.

L'impératrice proposa alors à Joseph II diverses questions sur les écoles normales d'Autriche. Ce prince lui envoya Jankowitsch, qu'il croyoit propre à lui donner tous les renseignemens dont elle avoit besoin. Jankowitsch, ancien pédagogue de village et dépourvu de talens, ne fut pas plutôt arrivé à Pétersbourg qu'il se vit décoré du titre de conseiller-d'état, nommé directeur des écoles normales, et adjoint à la commission d'instruction publique. Il devint en même tems le flatteur de Zawadoffsky et l'antagoniste d'Epinus.

L'importance que l'impératrice attachoit à sa commission d'instruction publique, étoit telle, qu'elle ne cessoit de lui adresser des notes pour lui

communiquer ses idées sur le perfectionnement des écoles normales. En outre, elle assistoit elle-même aux leçons de ces écoles. 1785.

Un savant allemand[1], membre de l'académie de Pétersbourg, consentit à professer en langue russe la géographie et l'histoire. Ce fut un bonheur, car, peut-être, aucun Russe n'en auroit été capable. Catherine assistoit un jour, avec plusieurs de ses courtisans, à une leçon que donnoit l'académicien sur les peuplades de la Sibérie. Après l'avoir écouté avec attention, elle loua beaucoup, et son savoir et son zèle. Ensuite elle lui proposa une objection, à laquelle il répondit d'une manière victorieuse. Zawadoffsky et quelques autres, peu accoutumés à voir un savant énoncer une opinion contraire à celle de la

[1] Il se nomme Bachmester, est né dans l'électorat d'Hanovre et a composé le seul ouvrage qui soit exact sur la géographie de la Russie.

souveraine, parurent indignés de tant
1785. de témérité. Mais l'impératrice s'empressa d'avouer qu'elle avoit été dans l'erreur, et rendit grâce à l'académicien de l'en avoir si habilement retirée. Observant en même temps le mécontentement de Zawadoffsky, elle profita de l'instant où il l'accompagnoit à sa voiture, pour lui ordonner de renouveler ses remercîmens au professeur. Cela n'empêcha pas le chef de l'instruction de punir, quelque tems après, la franchise de cet homme estimable, en lui ôtant sa place, et même le logement qui lui avoit été donné.

En s'occupant de l'instruction publique, Catherine ne négligeoit pas l'instruction particulière de ses petits enfans. Elle la dirigeoit elle-même, et y consacroit, chaque jour, une partie de son temps. L'éducation des jeunes princesses étoit confiée à la veuve du lieutenant-général Lieven, femme de beaucoup d'esprit et de mérite. Les jeunes princes avoient pour institu-

teurs des hommes qu'on avoit cru les plus dignes de remplir cette place. L'impératrice composa pour ces princes divers essais d'histoire et de morale, qui ont été recueillis sous le titre de Bibliothèque des Grands-Ducs Alexandre et Constantin[1]. Elle assistoit fréquemment à leurs leçons, s'entretenoit avec ceux qui les enseignoient, et se faisoit montrer les cahiers de leurs études, sur lesquels elle mettoit ordinairement des notes, adressées tantôt aux élèves, tantôt aux instituteurs. Un jour, qu'elle étoit entrée, en leur absence, dans leur salle d'étude, elle vit que la leçon du matin avoit eu pour objet le gouvernement de la Suisse, et que l'instituteur en avoit parlé en homme qui savoit apprécier tous les avantages 1785.

[1] Il y a dans ce Recueil un abrégé allemand de l'Histoire de Russie, abrégé qui est très-médiocre. On y trouve aussi deux petits contes assez jolis, l'un est intitulé le Tzarewitz Chlore; l'autre le Petit Samoyède.

1785. d'un peuple libre. Elle écrivit de sa main, au bas du cahier : — « M. La» harpe, continuez vos leçons de cette » sorte. Vos sentimens me plaisent » beaucoup[1]. »

Tous ces détails paroîtront peut-être de peu de conséquence ; mais, de même que j'avoue avec franchise les torts de Catherine, je ne néglige pas ses actions louables. Eh ! que n'en ai-je davantage à raconter !

1786. Yermoloff étoit monté au plus haut degré de la faveur. Son imprudence l'en fit précipiter. Ce favori, grand, blond et d'une figure qui annonçoit une ame très-apathique, étoit rempli de jalousie. Bientôt il se montra ingrat envers Potemkin à qui il devoit sa fortune. Il saisissoit avec chaleur toutes les occasions de lui nuire, et ce ne

[1] Ce fait m'a été attesté par le colonel Laharpe, lui-même. — L'on verra plus bas qu'effrayée de la révolution française, l'impératrice ne tarda pas à changer d'opinion sur la philosophie et la liberté.

fut que pour le contrarier qu'il défendit le malheureux khan Sahim-Gherai, dont on négligeoit indignement de payer la pension. L'impératrice, qui devenoit tous les jours plus foible pour ses amans, témoigna quelque froideur à Potemkin, et même à l'ambassadeur de France, dont le crédit faisoit également ombrage à Yermoloff. 1786.

Bezborodko, Alexandre Woronzoff, et quelques autres courtisans contribuoient, par leurs instigations, à aigrir ce favori. Yermoloff avoit un oncle, nommé Lewaschoff, que Potemkin chassa honteusement du service, à la suite d'une querelle de jeu [1],

[1] Potemkin jouoit un jeu énorme, mais noblement. Passant à Mohiloff, où commandoit ce féroce Passeck, auquel la part qu'il prit au détrônement de Pierre III valut le grade de général, il ponta au Pharaon. Passeck, qui tailloit, eut l'effronterie de vouloir escamoter une carte. Potemkin s'en apperçut, le prit au collet et lui donna vingt soufflets, après quoi il partit pour Pétersbourg. Tous

1786. dans laquelle ce Lewaschoff avoit eu tort. Yermoloff s'en plaignit à l'impératrice. Potemkin essuya les reproches de cette princesse, et en fut tellement blessé, qu'il lui dit fièrement : — « Ma-

les témoins de cette scène crurent Passeck perdu. Mais il avoit une fille qui étoit demoiselle d'honneur de l'impératrice, et, de plus, fort jolie. Elle obtint aisément la grâce du coupable.

Potemkin se livroit souvent à son emportement. Il frappa un jour le prince Vassili Dolgorouky, sous prétexte que ce prince prenoit le parti du général Kretschetnikoff; mais le véritable motif de sa colère, c'est qu'il aimoit l'épouse de Vassili Dolgorouky, qui, chose rare ! avoit résisté à ses désirs. Il frappa aussi le prince Wolkonsky, parce qu'étant à table, ce prince battit des mains à une plaisanterie du despote. Potemkin se leva, et, le prenant au collet, lui donna quelques gourmades en lui disant : — « Comment, tu m'applaudis comme un vil bouffon ? » — Puis, se tournant vers le général autrichien, Jordis, qui étoit aussi à table : — « Voilà, dit-il, général, comment il faut traiter ces coquins-là. »

» dame, il faut opter, et chasser 1786.
» Yermoloff ou moi; car, tant que
» vous garderez ce nègre blanc[1], je
» ne remettrai pas le pied chez vous ».
— Le même jour, Yermoloff reçut
ordre de voyager. Momonoff le remplaça.

Ces intrigues n'étoient guère sues qu'à la cour : ailleurs on connoissoit la gloire de Catherine.

Durant ses voyages dans l'intérieur de la Russie, le savant Pallas avoit recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle, et s'étoit formé, par ce moyen, un cabinet précieux. L'impératrice en fit l'acquisition. Elle avoit aussi acquis, quelques années auparavant, la bibliothèque de Dalembert et celle de Voltaire[2].

[1] Potemkin appeloit ainsi Yermoloff, parce qu'il étoit extrêmement blond.

[2] Peu de temps après la mort de Voltaire, Catherine chargea son correspondant à Paris d'acheter pour elle la bibliothèque de l'auteur de Mahomet. Madame Denis, qui avoit hérité

1786. Divers voyageurs avoient souvent parcouru, par ses ordres, et l'Ar-

de cette bibliothèque, dit au correspondant, qu'elle ne vouloit point la vendre, mais qu'elle en feroit volontiers hommage à l'impératrice. Cette princesse lui écrivit alors la lettre que voici :

De Pétersbourg, le 15 août 1778.

« Je viens d'apprendre, madame, que vous » consentez à remettre entre mes mains ce dé- » pôt précieux, que monsieur votre oncle » vous a laissé, cette bibliothèque que les » ames sensibles ne verront jamais sans se » souvenir que ce grand homme sut inspirer » aux humains cette bienveillance universelle, » que tous ses écrits, même ceux de pur agré- » ment respirent, parce que son ame en étoit » profondément pénétrée. Personne avant lui, » n'écrivit comme lui ; à la race future il » servira d'exemple et d'écueil. Il faudroit » unir le génie et la philosophie aux connois- » sances et à l'agrément, en un mot, être » monsieur de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai » partagé avec toute l'Europe vos regrets, » madame, sur la perte de cet homme in- » comparable, vous vous êtes mise en droit » de participer à la reconnoissance que je dois » à ses écrits. Je suis sans doute très-sensible

chipel du Nord et les provinces russes les plus reculées[1]. Elle envoya encore 1786.

» à l'estime, à la confiance que vous me » marquez. Il m'est bien flatteur de voir » qu'elles sont héréditaires dans votre famille. » La noblesse de vos procédés vous est cau- » tion de mes sentimens à votre égard. J'ai » chargé monsieur de Grimm * de vous en » remettre quelques foibles témoignages, dont » je vous prie de faire usage. »

CATHERINE.

Cette princesse avoit écrit sur l'enveloppe : — « Pour madame Denis, nièce d'un grand » homme qui m'aimoit beaucoup. »

A la suite de cette lettre, l'impératrice demanda à madame Denis un plan en relief de la façade et de la distribution intérieure du château de Ferney, ainsi que de ses jardins et de ses avenues, parce qu'elle se proposoit d'en faire bâtir un pareil dans le parc de Tzarsko-Zélo, projet qui n'a point été exécuté.

[1] Le lieutenant-colonel Blaumeyer fut chargé de vérifier les découvertes déjà faites

* M. Grimm étoit à Paris le correspondant littéraire de l'impératrice.

1786. plusieurs savans, les uns vers le Caucase, les autres vers les frontières de la Chine[1]. Mais ne faisoit-elle pas ces entreprises plutôt par un vain désir de faire retentir l'Europe de son nom, que par un véritable amour des sciences? Si elle avoit eu la noble ambition de rendre utiles les travaux des savans, n'auroit-elle pas laissé publier tout ce que les voyageurs avoient découvert, et au dehors, et

dans l'Archipel du Nord et d'en tenter de nouvelles, depuis l'embouchure de l'Anadyr jusqu'à l'extrémité du détroit qui sépare la Sibérie de l'Amérique.

[1] Le baron Valchen Stedtz, colonel de cavalerie au service de la Russie, partit pour cette expédition avec 810 ouvriers ou soldats choisis, et 107 officiers. Tout le fruit de leur voyage se borna à la découverte d'une petite peuplade de chrétiens, qu'ils avoient trouvés isolés dans des endroits les moins connus du Caucase. Ces chrétiens s'appeloient Tschetsches, et ignoroient leur origine. Quelques mots de leur langue firent supposer qu'ils descendoient d'une colonie de Bohémiens.

au dedans de ses vastes états ? Leur départ fut toujours emphatiquement annoncé ; leur retour ne porta jamais qu'une lumière clandestine. 1786.

Il s'en est pourtant échappé quelques rayons de cette lumière : l'envieuse politique de la cour de Russie n'a pu les dérober à tous les regards.

En 1783, l'anglais Billings passa en Russie avec un grand nombre de ses compatriotes, que le ministre russe Simolin venoit d'engager à Londres pour la marine impériale. Présenté, comme tous ses camarades, au comte Ivan Tchernischeff, Billings dit qu'il avoit, en qualité d'aide-astronome, accompagné le capitaine Cook, dans son dernier voyage autour du monde. Les mots en imposent toujours aux ignorans. Tchernischeff, qui ne savoit pas que l'emploi d'un aide-astronome ne consiste qu'à coucher sur le papier les degrés, minutes et secondes que l'observateur lui annonce, emploi

1786. que peut remplir tout homme qui sait faire des chiffres, s'empressa de faire part de sa découverte à Catherine. Cette princesse résolut sur le champ d'entreprendre une expédition maritime, qui, peut-être, lui vaudroit la gloire de réussir, là où le célèbre Cook avoit échoué.

Billings fut donc invité à partir pour l'Archipel du Nord, et la vanité l'aveugla assez pour qu'il se chargeât d'une entreprise au-dessus de ses talens, et dont ses compatriotes essayèrent en vain de le détourner. On fit des préparatifs immenses et à grands frais. Le fameux professeur Pallas fut mis à la tête d'une commission chargée de combiner le plan du voyage avec Billings. Mais, à leur grand étonnement, les membres de cette commission reconnurent bientôt que l'aide-astronome de Cook n'entendoit rien en astronomie; ils le déclarèrent au ministre Tchernischeff, qui, choqué de leur franchise, leur répondit in-

solemment que Billings en savoit plus qu'eux [1]. 1786.

Heureusement que le collége de l'amirauté joignit à Billings trois officiers très-instruits ; le premier étoit le lieutenant Hall, né anglais ; le second le danois Bezing, et le dernier le russe Zaritsckeff. On lui donna aussi,

[1] Pour donner une idée de l'ignorance et de l'entêtement du ministre de la marine Ivan Tchernischeff, je citerai encore une anecdote. Se trouvant un jour auprès de Catherine sur un balcon du palais d'hiver en face des chantiers, cette princesse lui demanda de quelle force étoit un vaisseau qu'on construisoit alors. Tchernischeff répondit, sur le champ, que c'étoit un vaisseau de quatre-vingts canons. — S'étant rendu quelque temps après à l'amirauté, la question de l'impératrice lui revint dans l'idée et il la fit à son tour au constructeur en chef. Celui-ci répondit que le vaisseau sur le chantier n'étoit que de soixante-six canons. Là-dessus Tchernischeff lui ordonna péremptoirement et sans réplique, d'en faire un vaisseau de quatre-vingts, comme il l'avoit annoncé à la souveraine. Le petit despote fut obéi ; mais le vaisseau n'a jamais pu servir.

1786. pour avoir soin des instrumens, un très-habile méchanicien anglais, nommé Edwards. Le reste de l'équipage fut composé des ouvriers les plus intelligens, des pilotes les plus expérimentés, et des meilleurs matelots de la marine russe. Enfin, Billings, muni des instructions rédigées par Pallas, se rendit sur la rivière de Kowima, où il fit construire un navire, pour doubler le Tschoukotskoï-Noss, mais il ne put pas y réussir.

L'année suivante il parcourut les îles de l'Océan oriental, à partir d'Okhotsk et de la baie d'Awatscha jusques aux côtes du Japon. Il en traça même les cartes; mais les découvertes qu'il fit ne sont pas très-importantes. Il recueillit cependant beaucoup de curiosités, et emmena à Pétersbourg un naturel d'Ounalaschka et une femme que les habitans de cette île avoient enlevée sur les rivages de l'Amérique, et qui assuroit être venue d'une partie du continent très-éloignée des côtes.

De retour à Pétersbourg, Billings s'occupa à mettre en ordre, avec le secours de Pallas, le journal de son voyage. Mais il est trop à craindre que ce travail ne reste, comme celui dont j'ai déjà parlé, perdu pour le public[1]. 1786.

Un monument plus certain de la gloire de Catherine est le canal qu'elle fit commencer dans la province de

[1] L'homme qui, s'il n'eût pas été arrêté dans son voyage, auroit sans doute donné des renseignemens précieux, étoit l'américain Ledyard, qui avoit fait le tour du monde avec le capitaine Cook, et forma il y a environ 15 ans, le projet de se rendre à pied auprès des Tschoutktschis, de traverser avec eux le détroit de Behring, et delà de gagner les établissemens anglais de la baie d'Hudson. Il avoit entrepris cette course extraordinaire seul et sans armes. On l'arrêta à Yakoutsk, sous prétexte qu'il étoit espion, et on le conduisit jusqu'aux frontières de la Prusse, d'où il repassa en Angleterre.

Cet intrépide marcheur se rendit, depuis, en Egypte dans l'intention de traverser à pied toute l'Afrique. La mort l'en empêcha. Il périt au Caire, d'une diarrhée.

1786. Twer, pour joindre la Twertza à la Msta. La première de ces rivières se jette dans le Wolga, et la seconde communique par les grands lacs à la Newa. Si ce canal est jamais achevé, il établira une navigation intérieure dans toutes les vastes contrées situées entre la mer Caspienne et la Baltique.

L'impératrice, désirant augmenter la population de Kherson et de ses nouvelles provinces de la Tauride et du Caucase, publia un manifeste pour inviter les étrangers à venir s'établir dans ces contrées. Je vais citer quelques fragmens de ce nouvel appât offert à la crédulité de l'Europe.

« La protection que nous avons » coutume d'accorder aux étrangers » qui viennent faire le commerce ou » exercer leur industrie dans notre » empire, est généralement connue. » Chacun peut jouir dans nos états du » libre exercice de la religion de ses » pères, d'une entière sécurité, de la » protection des loix et du gouverne-

» ment. Toutes les choses les plus né- 1786.
» cessaires à la vie, et les agrémens
» convenables, ainsi que les moyens
» de s'enrichir, y sont présentés et par
» la fécondité du sol et par les objets
» propres au commerce. Le pays du
» Caucase, soumis à notre sceptre,
» offre toutes ces ressources en plus
» grande abondance que les autres pro-
» vinces de notre empire. Les étran-
» gers qui voudront s'y établir, soit
» dans les villes, soit dans les cam-
» pagnes, y trouveront un asile pai-
» sible et beaucoup d'avantages . . . .
» Ils seront, pendant six ans, exempts
» de toutes les charges de la couronne.
» Si, à l'expiration de ce terme, ils
» désirent de quitter nos états, ils en
» auront la liberté, en payant seule-
» ment la valeur de trois années d'im-
» positions [1]. »

Par un autre manifeste qui parut quelques mois après celui-ci, l'impé-

[1] Ce manifeste est daté de Tzarsko-Zélo, le 14 juillet 1785.

1786. ratrice déclara à tous les habitans de la Russie et de la Tartarie, qu'ils ne devoient plus en s'adressant à elle se dire ses *esclaves*, mais seulement ses *sujets* [1]. Cette princesse n'ignoroit pas les moyens de se rendre populaire, et elle les employoit souvent avec art. Un de ceux qui lui servoient le mieux étoit le soin qu'elle prenoit des enfans. Soit par inclination, soit par politique, elle en avoit toujours un grand nombre dans ses appartemens. Ils y jouissoient de la même liberté que les princes ses petits-fils. Ils n'appeloient l'impératrice que grand-maman, et elle leur rendoit leurs caresses avec une extrême complaisance.

Eh quoi ! étoit-ce donc là cette femme, dont la bouche homicide commanda le meurtre de son malheureux époux ? Etoit-ce là cette mère si froide

[1] On pouvoit lui présenter des lettres et des mémoires raturés sans qu'elle s'en offensât. Elle ne supposoit pas qu'on voulût par-là insulter à sa dignité.

et

et si prompte à se défier d'un fils? 1786.
Etoit-ce cette ambitieuse princesse qui sembloit ne respirer que pour usurper des couronnes et envahir des états? Etoit-ce, enfin, la souveraine altière qui parloit quelquefois à ses ministres et à ses généraux avec tant de hauteur, et leur demandoit d'une voix irritée, si elle les avoit honorés d'un bâton de commandement ou des cordons de ses ordres, pour qu'ils se rendissent indignes de sa confiance? — Oui, sans doute, c'étoit-elle. Il faudroit bien peu connoître le cœur humain pour ne pas savoir qu'il allie souvent les sentimens et les goûts les plus opposés.

LIVRE ONZIÈME.

ARGUMENT.

Catherine II voyage en Krimée. — Assassinat de Sahim-Gherai. — Les Turcs déclarent la guerre à la Russie. — Gustave III attaque les Russes. — Bataille navale d'Hogland. — Benzelstierna tente de brûler la flotte russe à Copenhague. — Prise d'Oczakoff. — Paix de Varéla. — Prise d'Ismaïl. — Disgrace de Momonoff. — Zauboff devient favori. — Faukener à Pétersbourg. — Paix d'Yassi. — Mort de Potemkin.

—— DEPUIS long-temps Catherine avoit
1787. résolu de se rendre en Krimée, et de conduire son petit-fils Constantin jusqu'aux portes de l'empire d'Orient, qu'elle lui destinoit. Tout étoit prêt pour ce voyage, lorsque le jeune prince fut attaqué d'une espèce de rougeole,

qui le força de rester à Pétersbourg[1]. 1787.

Catherine vouloit aussi se faire couronner à Kherson, comme souveraine de la Tauride : mais la nouvelle des hostilités qui avoient récemment éclaté entre les Tartares et les Russes, la firent renoncer à ce pompeux dessein, et à une partie de la magnificence qu'elle devoit étaler sur le théâtre de ses conquêtes.

Le bruit du voyage de l'impératrice ne fit pas sur les Georgiens, les Lesghis et les autres habitans de ces contrées si vastes et si peu connues, l'effet qu'on en attendoit. Au lieu de paroître flattés ou éblouis de son approche, ces peuples la regardèrent comme le signal d'un grand danger; et ayant renouvelé leur serment d'u-

[1] Ce jeune prince avoit dès son enfance eu auprès de lui une femme grecque et un jeune valet de chambre grec. Aussi apprit-il à parler leur langue avec beaucoup de facilité. Le corps de 200 cadets grecs, établi à Pétersbourg, acquit, par rapport à lui, plus d'éclat et de consistance.

nion, ils se promirent de résister de
1787. tout leur pouvoir à l'oppression des Russes.

L'impératrice partit [1] accompagnée de ses dames d'honneur, de son favori Momonoff, du grand écuyer Narischkin, d'Ivan Tchernischeff, des deux Schouwaloff et de divers autres courtisans, ainsi que de l'ambassadeur d'Autriche et des ministres de France et d'Angleterre [2]. Les traîneaux alloient

[1] Le 18 janvier.

[2] Avant de se mettre en route, Catherine fit présent à chacun de ces trois ministres d'une pelisse, d'un bonnet et d'un manchon.

Le chevalier de Normandès, qui, après avoir été chargé d'affaires, avoit succédé au marquis de la Torré, dans la place de ministre d'Espagne à Pétersbourg, fut si affecté de n'avoir pas été invité à ce voyage, qu'il en devint presque fou. Catherine avoit pour ce ministre un éloignement et un dédain qu'il ne justifioit que trop. — Je l'ai vu ministre d'Espagne à Copenhague, et il n'y jouissoit pas de plus de considération qu'à Pétersbourg et à Warsowie où il avoit été aussi ministre. — M. de Galvez

la nuit comme le jour. On avoit assem- 1787
blé un grand nombre de chevaux à chaque station ; de grands feux étoient allumés de trente toises en trente toises, et une foule immense de curieux bordoit la route.

Le sixième jour, l'impératrice arriva à Smolensko. Quinze jours après, elle fit son entrée à Kiœff, où les princes Sapieha et Lubomirsky, les Potocki, les Branitsky, et la plupart des autres Polonais dévoués à la Russie, s'étoient rendus pour accueillir la souveraine.

Potemkin avoit devancé cette princesse. Il la rejoignit à Kiœff, ainsi que le prince de Nassau-Siegen qui, depuis quelque temps, étoit entré au

le remplaça en Russie, parce que le ministre de France et les ambassadeurs de Vienne et de Naples, occupés alors du traité d'alliance des maisons de Bourbon et d'Autriche avec la cour de Russie, et craignant qu'il ne laissât pénétrer leur secret, écrivirent, de concert, qu'il avoit des accès de démence, et le firent rappeler.

1787. service des Russes. Le maréchal Romanzoff s'y trouva aussi. Déjà blessé de l'orgueil de Potemkin [1], il eut, pendant son séjour à Kiœff, de nouvelles raisons de s'en plaindre, et son mécontentement fut très-visible. Mais quelque prix que l'impératrice attachât aux brillans services du vainqueur des Ottomans, la faveur de Potemkin n'en diminua pas.

On avoit fait casser les rochers qui gênoient la navigation du Dnieper, et cinquante galères magnifiques étoient préparées pour recevoir l'impératrice. Cette princesse alla au commencement du printems à Krementschouk, et s'y embarqua [2] avec son nombreux cortége.

Le lendemain, la flotte jeta l'ancre

[1] Le maréchal Romanzoff étoit général en chef de la cavalerie, et pendant quatorze ans de suite il n'y eut aucun avancement dans ce corps, parce que Potemkin n'aimoit pas le maréchal.

[2] Le 6 mai.

vis-à-vis de Kanieff. Le roi de Pologne, qui y étoit venu sous son ancien nom de comte Poniatowsky, et avoit reçu cent mille roubles pour les frais de son voyage, se rendit aussitôt à bord de la galère de l'impératrice. Ces deux souverains ne s'étoient pas vus depuis vingt-trois ans[1]. Quand ils s'abordèrent, Catherine parut un peu troublée : mais Stanislas - Auguste conserva toute sa présence d'esprit, et parla avec beaucoup d'assurance. Bientôt, ils restèrent seuls dans l'appartement de l'impératrice, et eurent une conférence, qui dura un peu plus d'une demi - heure, et dans laquelle le roi demanda à l'impératrice de faire déclarer héritier du trône de Pologne, le prince Joseph Poniatowsky, son neveu; d'augmenter les revenus de sa couronne, et de permettre à ses sujets de naviguer librement sur le Dnieper. 1787.

[1] J'ai déjà dit qu'ils avoient eu une entrevue secrète à Riga, en 1764.

1787. Quoique l'impératrice ne voulût accorder rien de ce que souhaitoit le foible monarque, elle lui laissa croire qu'il obtiendroit tout; après quoi ils passèrent sur une autre galère, où ils dînèrent ensemble [1]. Catherine décora son ancien amant du cordon de l'ordre de Saint-André.

Potemkin, qui n'avoit jamais vu le monarque polonais, en parut enchanté. Peut-être même est-ce à l'impression qu'il fit sur lui, que Stanislas-Auguste a dû, quelques années de plus, la conservation de son trône. Quoi qu'il en soit, il se retira le soir très-satisfait en apparence de l'accueil qu'il avoit reçu, et il fit tirer, sur les bords du Dnieper, un très-

[1] En sortant de table Stanislas-Auguste prit l'éventail et les gants de l'impératrice des mains du page qui les tenoit, et les présenta à cette princesse. Catherine prit aussitôt le chapeau que tenoit le page du roi et le lui avança : — « Ah! madame, lui dit-il aussitôt, » en faisant allusion à la couronne de Po- » logne, vous m'en avez donné un plus beau. »

beau feu d'artifice. Ensuite la flotte continua sa route. 1787.

A Krementschouk, l'impératrice avoit été logée dans un palais construit exprès pour elle, superbement orné, et à côté duquel on avoit fait un beau jardin. Elle avoit trouvé dans cette ville une armée de douze mille hommes habillés à neuf, qui lui présentèrent une image de la guerre en manœuvrant sur quatre colonnes, avec un bataillon carré de kosaques [1].

[1] Ce fut dans cette occasion que l'impératrice, qui accordoit des grâces à tout le monde et à qui presque tout le monde en démandoit, dit à Souwaroff : — « Et vous, » général, ne souhaitez-vous rien » ? — « Que » vous fassiez payer mon logement, madame », répondit Souwaroff. Son logement coûtoit trois roubles par mois.

Souwaroff, aujourd'hui feld-maréchal et commandant les Russes en Italie, est un général non moins bizarre qu'intrépide. Il étoit encore très-peu connu dans la première guerre de Catherine II contre les Turcs, lorsqu'un jour il se trouva dans une action où il s'élança au milieu des rangs ennemis ;

1787. La route par eau fut encore plus agréable. Les rives du Dnieper étoient couvertes de villages factices, de paysans élégamment vêtus et de nombreux troupeaux, qui se rendoient par des chemins de traverse dans les endroits où la flotte longeoit la plage, et se reproduisoient sans cesse sous les yeux des voyageurs. La beauté de la saison ajoutoit encore à la magie du spectacle qu'on présentoit à l'impératrice, et tout faisoit de ce pays presque désert, un pays délicieux.

Joseph II [1] avoit précédé à Kherson l'arrivée de Catherine. Il se hâta de venir au-devant d'elle, et la joignit à Kaïdak. Aussitôt elle débarqua et se rendit par terre à Kherson,

égorgea plusieurs janissaires, coupa leurs têtes, en remplit un grand sac et vint ensuite le vider aux pieds de son général. Ce guerrier sanguinaire ne commence jamais à se battre sans faire le signe de la croix.

[1] Il avoit pris le nom de comte de Falkenstein.

où l'empereur retourna avec elle. Là, Catherine logea à l'amirauté, où l'on avoit élevé un trône qui coûtoit quatorze mille roubles[1]. Ainsi, pour flatter quelques instans la vanité de la souveraine, l'empire eut long-temps à gémir de ces orgueilleux prodiges d'un faste désolateur ! 1787.

Kherson paroissoit déjà une ville opulente. Elle avoit plusieurs riches magasins[2], un port rempli de navires et des chantiers bien pourvus. On y lança à l'eau, en présence de l'impératrice, un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, cette princesse lut sur la porte du côté de

[1] Le voyage de Krimée coûta sept millions de roubles. Toutes les maisons où l'impératrice devoit s'arrêter furent bâties ou au moins meublées exprès. On ne se servoit à chaque repas que de linge neuf, qu'on donnoit ensuite aux gens de la maison ou à quelqu'autre personne.

[2] On avoit fait venir des marchandises de Moskow et de Warsowie.

1787. l'Orient, une inscription grecque qui signifioit : — C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYSANCE.

Il y avoit alors à Kherson un grand nombre d'étrangers. On y voyoit des Grecs, des Tartares, des Français [1], des Belges [2], des Espagnols, des Anglais, des Polonais. Quelques-uns y étoient attirés par la seule curiosité ; d'autres par le désir de rendre hommage à l'impératrice. Potemkin lui présenta Miranda [3], qui lui avoit été

[1] Parmi les Français étoient Edouard Dillon et Alexandre Lameth.

[2] Le prince de Ligne.

[3] Miranda, né dans l'Amérique espagnole, et accusé d'avoir voulu livrer la Havane aux Anglais, avoit passé à New-Yorck et dans le Canada, d'où il s'étoit rendu à Constantinople et à Kherson. Lorqu'il alla ensuite à Pétersbourg, le ministre d'Espagne, Normandès, le réclama. Mais l'impératrice refusa de le rendre, et quand il quitta la Russie, elle le recommanda à ses ministres dans les cours étrangères.

Le chevalier de Normandès rencontra Mi-

présenté à lui-même par un ministre étranger, et qui, forcé de fuir sa patrie, cherchoit un asile parmi les Russes, et est devenu depuis général au service des Français. 1787.

Miranda se qualifioit, en Russie, du titre de comte, et portoit l'uniforme de colonel espagnol, quoiqu'il n'eût droit ni à l'un ni à l'autre. Il étoit arrivé à Kherson avec un français, nommé Leroux, homme intrigant et délié, mais enclin à la débauche,

randa chez le ministre de France, et prétendit lui faire peur. Miranda s'en vengea, en faisant graver le portrait de Normandès, avec cette inscription. — « Le chevalier de la triste » figure. » — J'ai vu une de ces gravures, qui avoient été répandues avec profusion dans Pétersbourg.

Ce qui montre combien la cour d'Espagne étoit peu considérée par celle de Russie, c'est que, tandis qu'elle protégeoit hautement Miranda, elle refusa un passe-port à M. Colombi, consul-général espagnol, qui vouloit se rendre en Krimée avec un capitaine de vaisseau de sa nation, nommé Gayangos.

1787. et qui passoit pour un émissaire secret de Calonne[1].

Parmi les femmes qui se rendirent à la cour de Catherine, on distinguoit une grecque déjà célèbre[2], dont les

[1] Ce qui contribuoit à faire croire que Leroux étoit un espion, c'est qu'il ne manquoit jamais d'argent, et qu'on ne savoit pas d'où il le tiroit. Devenu très-amoureux de la femme d'un marchand juif, nommé Markus, il resta à Kherson. Mais madame Markus le sacrifioit au major Bremer, qu'elle épousa depuis. Un jour étant irritée des reproches de Leroux, elle lui donna un soufflet, ce qui fut cause que cet amant maltraité se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. — Madame Markus étoit fille d'un marchand français, nommé Dauphiné, chez qui le célèbre philantrope Howard termina son utile et glorieuse carrière.

[2] Elle se nommoit madame de Witt. Par amour pour elle, Potemkin donna le commandement de Kherson à son mari. Cela n'empêcha pas madame de Witt de faire des infidélités à Potemkin. Sous prétexte d'aller voir sa mère, qui étoit une pauvre marchande du sérail, elle se rendit à Constantinople avec la comtesse de Mnischeck. Choiseul-Gouffier, qui en étoit devenu très-amoureux, la logea au palais

charmes avoient touché le cœur de Potemkin, et sembloient devoir l'arracher à la foule de beautés qui se disputoient ses faveurs. 1787.

Long-temps avant de partir de Pétersbourg, l'impératrice avoit envoyé le major Sergius à Constantinople, pour prévenir le Divan qu'elle viendroit en Krimée. Le Divan en parut inquiet; il regarda presque ce voyage comme une agression. Il se prépara à la repousser; et, tandis que l'impératrice étoit à Kherson, quatre vaisseaux de ligne turcs et seize frégates vinrent mouiller à l'embouchure du Boristhène. Ces vaisseaux ne vouloient ni ne pouvoient sans doute rien tenter; mais leur aspect fatiguoit Catherine. Elle les contemploit avec dépit, et ne pouvoit en détourner ses

de France. Après la mort de Potemkin, madame de Witt suivit la fortune de Félix Potocky; et, à la sollicitation de la comtesse Potocka, l'impératrice la fit enlever et renfermer dans un couvent.

1787. regards. — « Voyez-vous, disoit-elle » à ses courtisans, il semble que les » Turcs ne se souviennent plus de » Tschesmé ! »

Joseph II reçut à Kherson les premières nouvelles de la révolte du Brabant. Quelques personnes l'exhortèrent à se rendre sur le champ à Bruxelles, et à user de beaucoup de modération pour calmer un peuple irrité.

Ce prince ne s'expliqua pas sur la manière dont il se conduiroit, ni ne prit la route de ses états. Il suivit, au contraire, l'impératrice, qui partit pour visiter l'intérieur de la Krimée.

L'impératrice fut accueillie en Krimée par les principaux mirzas, dont les troupes firent, en sa présence, différentes évolutions. Tout-à-coup mille Tartares entourèrent les voitures, et leur servirent d'escorte. Joseph II, qui n'avoit point été prévenu de ce qui arriveroit, témoigna quelqu'inquiétude; mais l'impératrice conserva

sa tranquillité. Ces Tartares avoient été préposés par Potemkin. Ils n'avoient surement aucun mauvais dessein ; mais, quand ils en auroient eu, auroient-ils osé l'exécuter ? Ne savoient-ils pas que Potemkin avoit, non loin de là, une armée de cent cinquante-trois mille hommes ? 1787.

L'impératrice entra avec pompe dans Batschiserai, et logea, ainsi que sa suite, dans le palais du khan. Le soir, elle y jouit du spectacle d'une montagne qu'on avoit illuminée, et qui paroissoit tout en feu. Par-tout on cherchoit à flatter ses regards, et elle cherchoit à gagner les cœurs. Elle assigna des fonds pour bâtir deux mosquées. Elle distribua aux mirzas des présens considérables. Les mirzas lui témoignèrent le plus ardent dévouement ; et, six semaines après, ils voulurent seconder les Turcs.

A son retour, l'impératrice fut conduite à Pultawa. Bientôt on vit paroître deux armées. Elles s'approchè-

1787. rent; elles combattirent, et donnèrent à Catherine une représentation exacte de la célèbre bataille où Pierre Ier vainquit Charles XII.

Ce spectacle étoit digne de Potemkin et des deux souverains à qui il l'offroit. Catherine dit alors à quelques courtisans qui lui faisoient remarquer une faute des Suédois : — « Voilà donc » à quoi tiennent les empires ! sans » cette faute nous ne serions pas ici. »

Joseph II, sur qui le seul nom d'un guerrier faisoit une vive impression, ne put s'empêcher de déplorer le malheur du monarque suédois. Malgré cela, il fut extrêmement flatté de tout ce que faisoient et Potemkin et l'impératrice. Cette princesse l'avoit si bien su captiver, qu'il vouloit l'aider à faire couronner son petit-fils dans Constantinople.

Joseph II ne pouvoit cependant pas s'empêcher de témoigner l'étonnement que lui causoient toutes les complaisances de l'impératrice pour Momo-

noff. Le favori abusoit quelquefois étrangement de son ascendant sur cette princesse, et sa vanité sembloit être flattée de pouvoir donner des témoins illustres à son puérile triomphe[1]. 1787.

A Moskow, Joseph II se sépara de Catherine, et, traversant rapidement la Pologne, retourna dans ses états, tandis que cette princesse rentroit à Pétersbourg[2].

Le malheureux khan Sahim-Gherai n'étoit plus en Krimée lorsque l'impératrice y alla. Après l'avoir dépouillé

[1] L'usage en Russie, est de jouer au Whist sur des tables d'acajou, sans tapis, et de marquer avec de petits morceaux de craie proprement enchâssés dans des bouts d'argent. Momonoff faisoit chaque jour la partie de l'impératrice, et comme il dessinoit un peu, il prenoit quelquefois la craie et s'amusoit à faire des caricatures sur la table, tandis que la souveraine, les cartes à la main, attendoit complaisamment pour jouer, qu'il eût fini son barbouillage.

[2] Elle y arriva à la fin de juillet. Son voyage avoit duré 6 mois et 4 jours.

1787. de sa puissance, Potemkin le tint quelque temps auprès de lui à Kherson, où cet imprudent tartare portoit l'uniforme de commandant de gardes Préobraginsky, et se paroit du cordon d'un ordre russe : ensuite on le relégua à Kalouga, on cessa de payer sa pension, on le laissa dans le plus extrême dénuement, et on le força d'abandonner sa terre natale, pour se jeter dans les bras des Turcs, qu'il auroit pu regarder comme ses plus mortels ennemis, si les Russes ne l'avoient pas été.

Il se retira d'abord dans la Moldavie, où un capigi-bachi et l'hospodar lui conseillèrent long-temps en vain de se rendre à Constantinople. Le colonel de Witt[1], alors commandant de la for-

[1] C'est le mari de cette madame de Witt, dont j'ai parlé plus haut. — Le colonel de Witt, étant commandant de Kaminietz, rendit des services essentiels aux Russes et aux Autrichiens, en 1788, pendant le siége de Khoczim. Mais en violant ainsi le traité fait avec les Turcs et en trahissant les intérêts des Polonais, il obéissoit au roi de Pologne

teresse de Kaminietz, et servilement dévoué à Potemkin, vint joindre ses sollicitations à celles du capigi-bachi. Mais Sahim-Gherai résista. Il pressentoit, sans doute, le sort funeste qui l'attendoit. Enfin, on s'empara de sa personne, et on le transporta dans l'île de Rhodes. Là, Sahim-Gheraï se sauva chez le consul de France[1], auquel les Turcs s'empressèrent de le redemander. Le consul, croyant qu'on n'oseroit pas violer son asile, eut le noble courage de ne pas vouloir rendre celui qui s'étoit mis sous sa protection; mais on le menaça de brûler sa maison, et, saisissant l'instant où il en étoit sorti, on enleva de dessus 1787.

lui-même, dont il montre les ordres à qui veut les voir. Ainsi, le commandant et le roi étoient deux traîtres. Joseph II récompensa le colonel de Witt par le titre de comte, et Potemkin s'acquitta envers lui et sa femme en lui donnant le commandement de Kherson.

[1] Ce consul se nommoit de Truï, et s'est, depuis, réfugié en Russie.

sa porte les armes de France, qu'on
1787. alla attacher à une maison voisine, et on étrangla l'infortuné khan. Ce fut ainsi que les Turcs se vengèrent de la défection de ce prince, et que les Russes le récompensèrent de leur avoir cédé ses états.

Quelque temps avant le départ de l'impératrice pour la Krimée, le ministre Bakounin, chargé du département des affaires étrangères et jouissant d'abord de la plus grande faveur, reçut l'ordre de voyager. Bezborodko[1] vouloit placer Arcadius Markoff à

[1] Les ministres russes, et sur-tout ceux des affaires étrangères, ne sont, à proprement parler, que les chefs des principaux départemens ou colléges. La place de grand-chancelier étant vacante depuis la mort du comte Mikhaël Woronzoff, le vice-chancelier a été longtemps considéré comme premier ministre. Le comte Ostermann, homme d'une capacité très-ordinaire, remplissoit cè poste. Son père et son grand-père l'avoient aussi occupé. Le dernier fut, comme on l'a vu plus haut, enveloppé dans la disgrace de Munich, et soutint ses

Pétersbourg. Il n'en fallut pas davantage pour faire écarter Bakounin. Mais 1787.
soit qu'il ne pût pas résister au chagrin de perdre sa place, soit que quelqu'autre cause accélérât la fin de ses jours, Bakounin n'emporta pas les secrets de l'état en pays étranger : il tomba malade, et mourut peu de tems après. »

revers avec bien moins de grandeur d'ame que le maréchal. — Bezborodko venoit après Ostermann. C'étoit un homme laborieux, et dont l'avancement fut très-rapide. Il n'y a pas vingt ans qu'il étoit secrétaire du maréchal Romanzoff. Son principal talent étoit de bien savoir la langue russe et de l'écrire avec pureté. Catherine, qui avoit beaucoup de confiance en Bezborodko, l'employa à terminer les négociations interrompues par Potemkin, et l'éleva au rang de prince. On avoit répandu qu'il vouloit se retirer à Moskow et jouir tranquillement de son immense fortune : mais Paul Ier. lui conserva sa place, et la direction des principales affaires. Au commencement de 1799, Bezborodko est mort à Pétersbourg. — J'ai déjà dit que Paul Ier avoit récemment élevé le comte Alexandre Woronzoff à la place de grand-chancelier.

Markoff fut donc rappelé de Stoc-
1787. kholm et succéda à Bakounin, tandis qu'André Razoumoffsky, dont les talens et l'audace étoient chers à Catherine, passa du Danemarck en Suède.

Markoff, fils d'un paysan russe, et d'abord secrétaire du prince Gallitzin, ministre plénipotentiaire à la Haye, avoit accompagné le prince Repnin au congrès de Teschen, et fut ensuite envoyé à Rome et à Paris, d'où l'impératrice le fit passer en Suède. Actif et rusé, il convenoit à Bezborodko, dont il partageoit d'ailleurs le goût pour le libertinage[1]; aussi s'établit-il entr'eux

[1] Markoff emmena de Stockholm à Pétersbourg une actrice française nommée madame Hus, avec laquelle il vivoit publiquement et qui lui occasionna des scènes très-scandaleuses. En outre il rassembloit chez lui tous les joueurs de Pétersbourg, et sa maison étoit une espèce de tripot. Il fut le premier à qui Paul Pétrowitz, à son avènement au trône, ordonna de quitter la résidence impériale. Markoff, qui s'est servi de ses places pour acquérir une

une

une intimité, dont le dernier eut bientôt à se repentir. 1787.

Cependant Potemkin vouloit à tout prix engager les Turcs à commencer les hostilités. Indépendamment de l'espoir de démembrer encore l'empire ottoman, un motif secret lui faisoit désirer la guerre, et la lui rendoit nécessaire. Chargé de titres, d'honneurs, de dignités, de croix de chevalerie, il vouloit encore avoir le grand cordon de l'ordre de Saint-George. Pour l'obtenir il falloit commander une armée, remporter une victoire et faire massacrer une multitude de soldats. Mais qu'étoit aux yeux de Potemkin la vie de plusieurs milliers d'hommes,

immense fortune, s'est retiré dans ses terres.

Quant à Bezborodko, non content d'afficher son goût pour les filles publiques, il vouloit par fois séduire les filles honnêtes, ce qui lui valut quelques mortifications. L'impératrice le traita un jour fort mal, parce qu'il persécutoit une jeune danseuse qui résistoit à ses offres, et elle la maria aux dépens de ce ministre.

1787. en comparaison d'un ruban qui flattoit son orgueil !

Bulgakoff, ministre de Russie à Constantinople, étoit venu à Kherson rendre compte à l'impératrice de ses opérations secrètes et des dispositions du Divan. Ce ministre s'étoit ménagé des intelligences en Egypte, par le moyen du baron de Tholus, consul général des Russes à Alexandrie. Un autre consul que la Russie entretenoit à Smyrne, et qui se nommoit Pierre Ferrieri, se livroit à toutes les intrigues dont peut être capable un italien audacieux[1]. Un troisième cherchoit à faire soulever la Moldavie. Les vaisseaux russes abusoient de tous les priviléges que la Porte leur avoit accordés, et la cour de Pétersbourg encourageoit sans cesse cette violation des traités.

La Porte, mécontente de cette conduite et irritée de la découverte qu'elle fit d'une correspondance entre le bey

[1] Pierre Ferrieri étoit né à Livourne. Il faisoit assez ordinairement le bouffon de société.

Ibrahim, l'un des dominateurs du Caire, et le ministère russe, chargea le capitan-pacha d'aller rétablir l'ordre en Egypte. Peu de jours après, le grand-visir et le reis-effendi demandèrent une conférence[1] au ministre Bulgakoff, et lui remirent un mémoire succinct, auquel ils l'invitèrent à répondre sur le champ. Ce mémoire portoit : 1787.

«Que l'expérience ayant prouvé que » le consul russe en Moldavie étoit » un homme inquiet et turbulent, qui » employoit toute sorte de moyens » pour troubler la paix des deux em- » pires, le Grand-Seigneur insistoit » pour que cet homme sortît sans dé- » lai de ses états ;

» Que les troubles qui désoloient » depuis deux ans la Georgie, étant » évidemment l'effet de la protection » que l'impératrice avoit accordée au » prince Héraclius, contre l'esprit » des traités, il étoit juste que les

[1] Le 26 juillet.

1787. » troupes russes abandonnassent Teflis, et s'éloignassent assez de ce » royaume pour que la tranquillité s'y » rétablît ;

» Que les vaisseaux russes qui pas» soient devant Constantinople ayant » toujours à bord des marchandises » prohibées, sa Hautesse requéroit » que tous ces vaisseaux fussent visi» tés sans exception ;

» Que la sublime Porte étant infor» mée avec certitude que le prince » Alexandre Mauro-Cordato, qui » s'étoit échappé d'Yassi au commen» cement de février, avoit trouvé un » asile en Russie, elle demandoit que » ce prince fût abandonné[1] ;

» Qu'il falloit que les Russes four» nissent aux habitans d'Oczakoff plus » de sel qu'ils n'en avoient fourni jus» qu'alors ;

» Qu'enfin le Grand-Seigneur de» mandoit à pouvoir établir dans les

[1] Mauro-Cordato a végété, depuis, à Kherson.

» états russes, des agens pour pro- 1787.
» téger le commerce de ses sujets. »

Pour répondre à ce mémoire, Bulgakoff demanda le temps de consulter sa cour. On le lui accorda; mais bientôt le Divan se rassembla de nouveau et décida qu'il étoit inutile d'attendre la réponse de Pétersbourg. La guerre fut proclamée dans Constantinople, et Bulgakoff renfermé au château des Sept-Tours[1].

L'internonce[2] de la cour de Vienne et l'ambassadeur de France[3] agirent de concert auprès du Divan pour faire relâcher Bulgakoff. Leurs démarches furent inutiles. Le ministre d'Angleterre avoit alors plus de crédit qu'eux, et il servoit avec chaleur le ressentiment de sa cour, qui avoit vu avec jalousie la Russie former un traité de commerce avec la France.

Les Turcs se préparèrent à la guerre

[1] Le 18 août.
[2] Le baron de Herbert.
[3] Choiseul-Gouffier.

1787. avec la plus grande activité. Ils firent marcher quatre-vingts mille hommes pour couvrir Oczakoff. Une armée formidable s'avança vers les rives du Danube, et le grand-visir se disposa à déployer l'étendard de Mahomet à la tête des troupes ottomanes.

Une escadre de seize vaisseaux, huit frégates et plusieurs bâtimens à rames, entra dans la mer Noire, sous le commandement du capitan-pacha, Gazi-Hassan.

Ce vieux amiral revenoit d'Egypte, où il avoit soumis les beys rebelles, Ibrahim et Mourad[1], et recueilli un tribut de plus de douze millions de piastres. Mais ce succès ne l'avoit point énorgueilli : il se rappeloit encore avec douleur, des désastres de Tschesmé[2]. Avant de partir pour la

[1] Ce sont ces deux beys qu'a vaincus le général Bonaparte à son arrivée en Egypte.

[2] On a vu plus haut qu'à Tschesmé, Gazi-Hassan n'étoit encore que capitaine de pavillon du vaisseau amiral.

Krimée, il rassembla les principaux officiers de son escadre, et leur tint ce discours : 1787.

« Vous savez d'où je viens et ce » que j'ai fait. Un nouveau champ » d'honneur m'appelle, ainsi que vous, » à sacrifier le dernier soupir à l'hon- » neur de notre religion et au service » du sultan et de la nation invincible, » qui, dans les circonstances actuel- » les, demandent la dernière goutte de » notre sang. — C'est pour remplir » ce devoir sacré que je me sépare » maintenant de ceux de ma famille » qui me sont les plus chers. J'ai » donné la liberté à tous mes esclaves » des deux sexes : je leur ai payé tout » ce que je leur devois, et je les ai » récompensés suivant leur mérite. » J'ai dit le dernier adieu à mon épou- » se ; je vais enfin chercher les com- » bats, dans la ferme résolution de » vaincre ou de mourir. — Si j'en » reviens ce sera une faveur insigne » du tout-puissant. Je ne désire de

1787. » voir prolonger mes jours que pour
» pouvoir les terminer avec gloire.
» Telle est mon inébranlable résolu-
» tion.

» Vous, qui avez toujours été mes
» compagnons fidelles, je vous ai con-
» voqués pour vous exhorter à suivre
» mon exemple dans cette conjonc-
» ture décisive. S'il est quelqu'un de
» vous qui ne se sente pas le courage
» de mourir au champ d'honneur, il
» peut le déclarer librement; il trou-
» vera grâce devant moi, et il recevra
» soudain son congé. Ceux au con-
» traire qui manqueront de cœur en
» exécutant mes ordres dans une ac-
» tion, ne doivent pas s'attendre à
» pouvoir s'excuser en attribuant leur
» fuite aux vents contraires ou à la
» désobéissance de leurs matelots;
» car je jure par Mahomet et par la
» vie du sultan, que je leur ferai
» trancher la tête, ainsi qu'à tout leur
» équipage. Mais celui qui montrera
» du courage, en s'acquittant de son

» devoir, sera récompensé avec lar- 1787.
» gesse. Que tous ceux qui voudront
» me suivre à ces conditions, se lè-
» vent donc et jurent de m'obéir fidel-
» lement. »

A ces mots tous les capitaines s'étant levés, jurèrent de vaincre ou de mourir avec leur grand amiral. — « Oui, s'écria-t-il alors, je vous reconnois pour mes braves et fidelles » compagnons ! Allez, retournez à vos » vaisseaux. Faites assembler les équipages. Communiquez-leur ma harangue ; recevez leur serment, et » tenez-vous prêts à appareiller demain. »

Les Turcs soupçonnoient la fidélité des Grecs. Ils les désarmèrent tous. En même temps ils publièrent un manifeste pour inviter les Tartares à rentrer sous la domination du Grand-Seigneur. Ce peuple regrettoit son ancien joug et détestoit le nouveau. Envain l'impératrice le combloit de présens ; en vain elle fesoit im-

1787. primer le Koran [1] et bâtir des mosquées : il ne voyoit en elle qu'une chrétienne et lui préféroit au fond du cœur un prince Musulman. Les Mirzas se rassemblèrent donc et élurent pour khan Szach-Par-Gherai, qui vit bientôt sous ses ordres une armée de quarante mille hommes.

La nouvelle de la guerre fut reçue à Pétersbourg avec des transports de joie. L'impératrice l'avoit dès longtemps prévue et l'attendoit avec impatience. Tous ses préparatifs étoient faits. Elle avoit déjà beaucoup de troupes dans le Kuban; d'autres marchoient vers la Krimée. Ses armées couvroient la terre depuis Kaminietz jusqu'à Balta. Potemkin, commandant en chef de toutes ces forces, avoit sous ses ordres Souwaroff, Repnin, Kamenskoï, Kakoffsky et une foule d'autres généraux. Le maréchal

[1] L'impératrice fit imprimer à Pétersbourg le Koran ou Cour'ann à l'usage des habitans de la Tauride.

Romanzoff, qui ne vouloit point servir à la gloire de Potemkin, s'excusa sur son grand âge, et refusa le commandement qu'un reste de considération forcée lui avoit fait offrir [1]. L'un de ses fils alla joindre l'armée. 1787.

Une flotte de huit vaisseaux de ligne, douze frégates et près de deux cents chebecs ou chaloupes canonnières, étoit armée dans la mer Noire, et deux fortes escadres aux ordres de l'amiral Kruse et de l'amiral Greig, devoient partir de Cronstadt, l'une pour croiser dans la Baltique, l'autre pour se rendre dans la Méditerannée.

L'alliance de Joseph II assuroit encore à l'impératrice un puissant secours. Ce prince ne désiroit pas moins qu'elle la guerre contre les Turcs. Quatre-vingts mille Autrichiens mar-

[1] Le maréchal Romanzoff avoit d'abord pris le commandement de l'armée de moitié avec Potemkin, mais quand il vit qu'il seroit en quelque sorte subordonné à son rival, il demanda sa retraite.

1787. chèrent vers la Moldavie. Tout sembloit annoncer le renversement de l'empire ottoman.

Cependant, Catherine dissimulant et ses sentimens et ses injustices, publia un manifeste dans lequel elle reprochoit aux Turcs l'infraction des traités qu'elle seule avoit violés ; et après une longue énumération des prétendus torts de la Porte, elle ajoutoit :

« Que provoquée par une conduite » si offensive, elle étoit très-involon- » tairement obligée d'avoir recours » aux armes, comme le seul moyen » qui lui restoit de maintenir les droits » qu'elle avoit acquis au prix de tant » de sang, et de venger sa dignité » blessée par la violence dont on avoit » usé envers son ministre à Constan- » tinople ; qu'entièrement innocente » de tous les maux qu'enfanteroit iné- » vitablement la guerre, elle avoit le » droit de compter, non-seulement » sur la divine providence et sur le

» secours de ses alliés, mais encore
» sur les vœux du monde chrétien, 1787.
» pour le triomphe d'une cause aussi
» juste que celle qu'elle étoit forcée
» de défendre. »

Ce manifeste fut bientôt suivi d'un second, qui annonçoit : — « Que la » Porte avoit eu l'arrogance d'insister » sur une réponse cathégorique à ses » absurdes demandes, et que l'im- » pératrice, forcée de repousser l'a- » gression de l'ennemi du nom chré- » tien, s'armoit avec confiance sous » la protection de ce Dieu juste, qui » avoit si long-temps et si puissam- » ment protégé la Russie. »

A l'appui de ces écrits, par lesquels Catherine vouloit conjurer le ciel et la terre contre les Ottomans, on employa des moyens encore plus assortis à la superstition des Russes; on publia avec emphase les prophéties des patriarches Jérémie et Nicon[1], qui

[1] Nicon, élevé à la dignité de patriarche en 1552, changea l'ancienne lithurgie de l'église grecque.

1787. prédisoient la ruine prochaine de Constantinople. C'étoit en même tems une manière indirecte de combattre une espèce de faux prophète, nommé le Bey Mansour[1], qui, en assurant qu'un ange lui avoit apparu au milieu des bois, étoit parvenu à rassembler une armée et à soulever contre les Russes tous les Tartares du Caucase.

L'impératrice sollicitoit vivement le ministre de France d'engager sa cour à se joindre à elle pour démembrer l'empire ottoman. Pour prix de ce service, elle offroit de céder à la France la possession de l'Egypte, dont elle croyoit la conquête assurée. Mais le ministre étoit éloigné de se fier à cet appât. Il savoit que si la Turquie

[1] Après la famille de Gherai, qui descend de Genghis-Khan, celle de Mansour est l'une des quatre principales de la Krimée. Les trois autres sont celles de Schérin, de Barin et de Sigevout. Ceux qui sont issus de l'une de ces quatre familles portent le titre de bey, qui signifie prince. Ceux de la famille de Ghérai ont le titre de sultan.

avoit dû être partagée, l'Egypte eût peut-être moins convenu aux Français que l'île de Candie; il savoit que, quoiqu'il fût avantageux pour la France d'avoir un traité de commerce avec les Russes, elle avoit encore un plus grand intérêt à empêcher la ruine des Turcs, avec qui elle faisoit un commerce plus sûr, plus lucratif, plus à sa portée; il savoit enfin, que l'inhabile gouvernement de Constantinople ne peut jamais, comme celui de Pétersbourg, menacer de déranger l'équilibre de l'Europe. D'ailleurs, Catherine pouvoit-elle compter sur la soumission de l'Egypte? Son consul général Tholus y avoit, à la vérité, beaucoup d'intelligences; il avoit gagné les beys Ibrahim et Mourat; mais les tentatives qu'il fit auprès d'un autre bey, nommé Ismaël, n'eurent pas le même succès. Ismaël le fit arrêter et l'envoya au pacha du Caire qui le retint prisonnier. 1787.

En invitant les princes chrétiens à

1787. s'armer contre les Turcs, Catherine ne comptoit surement pas qu'ils seconderoient tous ses projets ambitieux, ou qu'ils resteroient du moins tranquilles spectateurs de ses triomphes. Elle n'ignoroit pas que l'Angleterre excitoit la Porte à combattre et lui fournissoit des secours, et que la Prusse ne souffriroit patiemment ni l'agrandissement de la Russie, ni celui de l'Autriche. Mais ce que l'impératrice n'avoit point prévu, ce fut le parti que prit Gustave III, de lui déclarer tout-à-coup la guerre.

Depuis qu'Ostermann avoit quitté Stockholm, ses successeurs[1] avoient fidellement imité sa conduite; mais aucun ne s'étoit distingué par autant d'audace qu'André Razoumoffsky. Jaloux de regagner la faveur de sa souveraine, ce ministre travailloit sans cesse à semer les divisions parmi les nobles suédois, dont la plupart étoient mécontens de leur roi, et n'avoient

[1] Mouschin-Pouskin et ensuite Markoff.

que trop de penchant à écouter les perfides conseils du Russe. 1787.

Gustave souffroit impatiemment ces manœuvres ; il voyoit aussi avec dépit, la cour de Russie accueillir honorablement le général Sprengtporten qui, après l'avoir aidé lui-même à reprendre l'autorité sur le sénat de Stockholm, se croyant trop peu récompensé, avoit quitté sa patrie pour passer au service des Russes, et s'efforçoit de faire insurger la Finlande suédoise[1].

Gustave résolut de s'en venger. Avant que les Turcs eussent déclaré la guerre à la Russie, Heidestam, son ministre à Constantinople, avoit déjà eu ordre de conclure un traité

[1] Sprengtporten est d'une ancienne famille finlandaise. En quittant la Suède, il passa au service des Hollandais, et bientôt après à celui des Russes. Excités par lui, les Finlandais envoyèrent à Pétersbourg une députation, à la tête de laquelle étoit un gentilhomme, nommé Iagerhorn, et qui demanda follement pour souverain le jeune prince Constantin Paulowitz.

1787. d'alliance offensive avec eux. Les Turcs se rappeloient avec respect les victoires de Charles XII. Ils pensoient qu'un roi de Suède pouvoit faire une puissante diversion en leur faveur. Ils promirent à Gustave des subsides considérables, dont une partie fut payée comptant. En outre, la Prusse lui prêta de l'argent, et l'Angleterre lui promit le secours d'une escadre. Ce prince se disposa aussitôt à prendre les armes.

Témoin des préparatifs qui se faisoient à Stockholm, André Razoumoffsky en demanda fièrement la raison. Gustave lui répondit avec encore plus de fierté, qu'il ne devoit compte de ses actions à aucune puissance
1788. étrangère. Ce fut alors un spectacle assez étrange, qu'un ambassadeur contestant, dans la capitale de la Suède, les droits du monarque suédois, et voulant mettre des bornes à sa puissance. Gustave, justement indigné, fit donner ordre à Razoumoffsky de

quitter Stockholm. Mais le Russe trouva, sous divers prétextes, le moyen de différer long-temps son départ. 1788.

Malgré cela, les préparatifs de guerre se continuoient avec ardeur. La flotte s'armoit à Carlscrona; les troupes qu'on devoit embarquer se rassembloient autour de la capitale; d'autres marchoient en Finlande. On répandoit avec art qu'il falloit se mettre en défense, parce que la cour de Pétersbourg avoit menacé d'attaquer la Suède, si Gustave ne lui fournissoit pas des secours contre les Turcs. Les soldats suédois brûloient de se mesurer avec une nation que leurs ancêtres avoient si souvent vaincue. Enfin, ils furent embarqués, et la flotte qui les portoit arriva en Finlande, où Gustave l'avoit précédée.

A peine l'armée étoit sur les frontières, qu'un petit détachement de chasseurs russes fit mine de vouloir déloger quelques suédois qui gardoient un pont. Il y eut même plu-

sieurs coups de fusil[1] tirés de part et
1788. d'autre, ce que Gustave ne manqua pas de prendre pour un signal de guerre. Ses ordres étoient déjà donnés, et son escadre s'empara de deux frégates russes, qui croisoient à la hauteur de Sweaborg, pour exercer les cadets de la marine de Pétersbourg.

Gustave résolut de marcher sur Fridérikshām. Mais comme on n'avoit pas encore pu débarquer la grosse artillerie que portoit l'escadre de Carlscrona, il forma le dessein d'attaquer cette ville par deux côtés différens et de la prendre d'assaut.

L'épouvante s'étoit répandue dans Pétersbourg. Toutes les armées russes

[1] Suivant la constitution suédoise, le roi ne peut pas attaquer une puissance étrangère sans l'aveu de la diète. Les Russes prétendent que Gustave III avoit fait déguiser des paysans finlandois en soldats russes, et conséquemment fait tuer ses propres sujets, afin d'avoir un prétexte d'entrer sur le territoire de la Russie.

avoient marché contre les Turcs. Dans le premier moment, l'impératrice ne pouvoit envoyer que quelques soldats invalides et quelques détachemens de ses gardes au secours de Fridériksham. On ne doutoit pas que Gustave ne s'emparât de cette ville, et ne vînt mettre le siége devant la capitale. Catherine étoit très-inquiète ; mais elle conservoit toujours les apparences de la plus grande tranquillité. L'ambassadeur de France entrant alors au palais, cette princesse lui demanda ce qu'on disoit de nouveau ? — « Que » vous voulez partir pour Moskow, » madame, lui dit-il. — Vous n'en avez » rien cru ? lui répondit-elle aussitôt. » J'ai commandé un grand nombre » de chevaux de poste ; mais c'est » pour faire venir des troupes et des » canons. »

1788.

Elle rassembla effectivement quelques troupes qui se trouvoient dispersées dans les garnisons les moins éloignées, et elle les fit marcher en

1788. Finlande avec les détachemens qui s'y étoient déjà rendus. Le commandement de cette armée incomplète fut confié à Mouschin-Pouskin, général inexpérimenté, dont la réputation n'étoit guère propre à rassurer les habitans de Pétersbourg.

Peu de temps après, elle écrivit au prince de Ligne, qui, en flattant cette princesse, lui avoit donné le nom d'imperturbable, et qui se trouvoit alors auprès de Potemkin [1] : — « C'est » au bruit du canon, qui fait trembler » les vitres de ma résidence, que » votre imperturbable vous écrit ». — Elle envoya en même temps à Potemkin, le plan des dispositions qu'elle avoit faites contre le roi de Suède, et mit au bas : — « Ai-je bien fait, mon » maître ? »

Le Grand-Duc avoit vivement

[1] C'étoit à cause de la coalition de la Russie et de l'Autriche que le prince de Ligne se tenoit dans l'armée russe, comme général autrichien.

sollicité l'agrément de sa mère, pour aller combattre contre les Turcs : mais l'impératrice craignant que cette résolution ne cachât quelque dessein dangereux, avoit adroitement trouvé le moyen de l'éluder. Profitant d'un aveu de la Grande-Duchesse qui, quoiqu'enceinte, vouloit suivre son époux, elle avoit mandé au prince, que le desir qu'il montroit d'aller combattre suffisoit pour prouver son courage et sa fermeté, et que les devoirs de fils, d'époux et de père, l'obligeoient de différer son départ jusqu'à ce que la Grande-Duchesse fût accouchée. 1788.

Tous les préparatifs du Grand-Duc étoient faits. La feinte tendresse de sa mère ne pouvoit l'abuser. Il insista de nouveau pour qu'elle lui permît de partir, et la lettre qu'il lui écrivit, finissoit ainsi : — « L'intention que » j'ai d'aller combattre les Ottomans » est connue ; que dira l'Europe en » voyant que je ne l'exécute pas ? »

1788. — Catherine ne lui répondit que ces mots : — « L'Europe dira que le » Grand-Duc de Russie est un fils » respectueux. »

Cependant lorsque l'armée de Finlande fut assemblée, l'impératrice permit au Grand-Duc de s'y rendre, mais sans lui donner aucun commandement. L'héritier de l'empire se voyant, dans cette armée, privé de toute autorité et environné d'espions, ne put y rester long-temps. Il revint à Pétersbourg et tomba malade de chagrin; sa mère n'en parut nullement touchée.

Cette princesse s'étoit hâtée de publier une déclaration dans laquelle, en se plaignant de la conduite du roi de Suède, et de la nécessité où elle se trouvoit de s'armer contre lui, elle dissimuloit adroitement la foiblesse de ses troupes en Finlande, et disoit au contraire que les garnisons avoient été renforcées, par précaution, long-temps avant l'agression des Suédois.

Elle fit en même temps donner ordre

ordre au baron de Nolken, ministre de Suède, de quitter la Russie. 1788.

La flotte suédoise, forte de seize vaisseaux de ligne, de cinq grosses frégates et de plusieurs corvettes, se promenoit jusques devant Cronstadt et défioit sans cesse l'escadre russe. Cette escadre avoit d'abord dû se rendre dans la Méditerranée. L'armement des Suédois avoit fait changer sa destination; et certes ce fut une grande faute que commit Gustave III, car s'il n'eût commencé les hostilités qu'après le départ de cette escadre, il seroit resté maître de la Baltique, et auroit eu beaucoup d'avantage sur Catherine. L'amiral Greig reçut ordre d'appareiller, mais un incident singulier l'empêcha d'obéir.

L'impératrice avoit donné le commandement d'un vaisseau au corsaire Paul Jones, qui s'étoit distingué par son intrépidité dans la guerre d'Amérique. Les officiers anglais employés sur la flotte russe n'en avoient pas

1788. été prévenus ; et soit que quelqu'agent de leur nation les excitât secrètement, soit qu'ils fussent véritablement offensés de servir avec un homme qu'ils regardoient comme un traître, ils se rendirent chez le président de l'amirauté, et lui déclarèrent qu'ils ne pouvoient point rester dans une escadre où Paul Jones se trouvoit. L'impératrice informée de cette démarche, et voyant que sept à huit de ses vaisseaux risquoient d'être totalement dépourvus d'officiers, cacha son dépit et retira Paul Jones de dessus la flotte. Pour ne pas paroître céder aux circonstances, elle résolut de l'employer sur la mer Noire, et lui donna ordre d'aller joindre Potemkin. Paul Jones partit aussitôt, se distingua à la bataille du Liman, et en fut récompensé par le cordon de Sainte-Anne. Mais ayant accusé le prince de Nassau-Siegen de n'avoir pas su profiter de son avantage, il se brouilla avec cet amiral, et revint à Pétersbourg, où l'on trouva

bientôt le moyen de se débarrasser de lui. On envoya dans l'auberge où ce marin étoit logé, une jeune marchande qui, en lui offrant quelques bagatelles à acheter, lui fit des agaceries. Il crut pouvoir y répondre. La marchande fit du bruit. Les suppôts de la police, qui étoient tout prêts, entrèrent, et on força Paul Jones de quitter la Russie[1]. 1788.

L'escadre russe commandée par l'amiral Greig, mit à la voile, et la bataille navale d'Hogland suivit de près sa sortie[2].

Quoique parmi les vaisseaux russes il n'y en eût que huit qui combattissent vaillamment, la victoire leur demeura.

[1] Paul Jones étoit brave à la mer, mais point à terre ; car il refusa plus d'une fois de se battre en duel, et il reçut des coups de bâton devant la bourse de Philadelphie. — Il étoit d'ailleurs fort ignorant et hors d'état de commander plus d'un vaisseau.

[2] La bataille navale d'Hogland se donna le 17 juillet 1788.

1788. Ils perdirent un vaisseau de soixante-quatorze canons [1], mais ils en prirent un [2] de la même force, commandé par le brave vice-amiral Wachtmeister, et ils en brûlèrent un [3] de soixante-quatre, que montoit le capitaine Christierning, officier de beaucoup de mérite. Les Suédois se réfugièrent à Sweaborg, où les Russes les tinrent bloqués pendant tout le reste de la campagne.

On ne peut pas dissimuler que quelques vaisseaux suédois ne firent pas leur devoir : mais leurs commandans ne furent pas punis comme les officiers russes qui avoient manqué de courage. L'amiral Greig fit arrêter et conduire à Constadt les capitaines Kotouzoff, Walderoun et Baranoff; et un conseil de guerre condamna les deux premiers à la peine de mort, et

[1] Le Wadi-Slava, ou la Gloire triomphante.

[2] Le Prince Gustave.

[3] Le Gustave-Adolphe.

le troisième à servir comme matelot le reste de sa vie[1]. 1788.

Gustave fit alors proposer à l'impératrice un accommodement, à des conditions faites pour blesser l'orgueil de cette princesse. Il demandoit qu'André Razoumoffsky fût exemplairement puni, pour les intrigues et les machinations dont il s'étoit rendu coupable à Stockholm ; que la partie de la Finlande et de la Karélie, cédée à la Russie par les traités de Neustadt et d'Abo, fût restituée à la Suède ; que la cour de Pétersbourg fît la paix avec la Porte, sous la médiation de la Suède, qui proposeroit de rétablir l'indépendance de la Krimée, conformément au traité de Kaïnardgi, et en cas de refus, fixeroit les limites, telles qu'elles étoient en 1768. Il vouloit encore que la Russie désarmât aussitôt et consentît que la Suède restât armée jusqu'après la conclusion du traité.

[1] L'impératrice leur fit grâce, et Potemkin les employa sur la mer Noire.

1788 « Quel langage ! s'écria alors Catherine. Quand le roi de Suède seroit déjà à Moskow, je saurois lui apprendre ce que peut une femme comme moi, sur les débris d'un grand empire. »

Au lieu de répondre aux propositions de Gustave, cette princesse rappela le général Mikhelson, qui combattoit contre les Turcs, lui donna le commandement de son armée en Finlande, et renforça cette armée de vingt mille hommes.

Les premiers efforts de Mikhelson ne furent pas heureux. Il vouloit déloger un corps de Suédois avantageusement posté dans le Sawolax, et il pensa devoir l'attaquer de front, tandis que le transfuge Sprengtporten lui conseilloit de les tourner. Mikhelson, écoutant à peine les avis de Sprengtporten, lui dit brutalement : — « Avez-vous peur? » Sprengtporten conserva le plus grand sang-froid, et

ne lui répondit que par ces mots : — « Marchons [1]. » 1788.

Les Suédois laissèrent approcher les Russes, et quand ils furent à portée de leur artillerie, ils tirèrent une volée à mitraille, qui en tua cinq cents. Les autres se retirèrent en désordre. Mikhelson reconnoissant alors sa faute, profita du conseil de Sprengtporten, et s'empara du poste des Suédois.

Sprengtporten, dangereusement blessé [2] à la première attaque, en demeura estropié pour le reste de sa vie. Mais qu'importe le sort d'un traître? Ce qu'on ne doit pas oublier, c'est la conduite magnanime de son fils qui,

[1] Sprengtporten est pourtant un homme très-violent qui, dit-on, tira une fois l'épée contre le roi Frédéric-Adolphe, père de Gustave III. Mécontent de la Russie ; avec plus de raison qu'il ne l'avoit été de la Suède, il se retira en Allemagne et vécut assez long-temps à Tœplitz. Depuis la mort de Catherine il est rentré en Russie.

[2] Un coup de feu le rendit eunuque.

1788. unissant à l'amour filial l'amour non moins sacré de la patrie, suivit son père au milieu des combats sans vouloir tirer l'épée contre la Suède [1].

Mais l'impératrice comptoit sur la défection d'autres officiers de Gustave; et ils prouvèrent bientôt qu'elle ne se trompoit point.

Le monarque suédois étoit déjà près de Fridérikshamn. Il avoit fait embarquer une partie de ses troupes sur des galères, en donnant ordre au général Siegeroth qui les commandoit, d'aller débarquer de l'autre côté de la ville, de commencer l'attaque dès que les troupes seroient à terre, et de tirer un coup de canon qui serviroit de signal pour qu'on pût agir des deux côtés à-la-fois.

Siegeroth fut retardé par les vents contraires, et eut beaucoup de difficulté à débarquer. Malgré cela il y

[1] Quand son père ne put plus servir, le jeune Sprengtporten passa dans l'armée de Potemkin, et fut blessé à l'assaut d'Ismaïl.

parvint, et donna le signal convenu. 1788.
Aussitôt Gustave voulut faire avancer ses troupes. Mais quoiqu'on sût bien que la forteresse étoit à demi démantelée et manquoit d'artillerie, quelques-uns des principaux officiers, à la tête desquels étoit le colonel Hestéko, lui représentèrent qu'il étoit très-difficile d'attaquer du côté où il se trouvoit; que leur devoir ne leur permettoit pas de le laisser s'exposer à un péril inévitable, et qu'il devoit lui-même mettre quelque prix à la vie de ses fidelles sujets.

Ce n'étoit pas sans doute ainsi que parloient les vainqueurs de Narwa; mais Gustave III ne ressembloit point à Charles XII. Néanmoins, étonné du langage de ses officiers, il leur répondit qu'il vouloit être obéi. Alors plusieurs d'entr'eux se réunirent et déclarèrent qu'ils ne pouvoient pas entreprendre une guerre offensive sans le consentement de la nation; qu'ils verseroient leur sang pour la défense

de leur patrie, mais qu'ils ne se ré-
1788. soudroient jamais à attaquer un voisin qui ne les avoit point provoqués.

Désolé de cette résistance, le roi s'adressa aux soldats. Aussitôt le régiment que commandoit le colonel Heskéto, posa les armes, et la plus grande partie de l'armée suivit son exemple. Gustave chargea le lieutenant-colonel Rosenstein d'aller dire au général Siegeroth de faire rembarquer ses troupes, et il se retira à Kiménégorod. Le lendemain il fit embarquer les officiers qui avoient refusé de marcher, et les envoya à Stockholm où ils furent accueillis avec toutes les marques de la défaveur populaire, et ne tardèrent pas à être arrêtés.

Ce n'étoit point assez. C'étoit devant Fridériksham qu'il auroit fallu faire un exemple des coupables. Mais Gustave manqua de fermeté. S'il eût puni sur le champ le perfide Hestéko, et en même temps commandé à ses sol-

dats de marcher, peu de jours après il seroit entré en vainqueur dans Pétersbourg. 1788.

Il n'est pas douteux que les nobles, qui regrettoient l'ancienne forme de gouvernement, n'eussent voulu profiter de cette occasion pour la rétablir, et n'agissent de concert avec la Russie[1]. Mais plusieurs autres officiers, qu'ils avoient su gagner, n'étoient point dans le secret; les soldats, sur-tout, ne pouvoient y être.

La défection des Suédois valut à Catherine plus qu'une victoire. Non contente de cet avantage, cette princesse réclama, conformément aux traités, les secours que le Danemarck lui devoit contre la Suède. Quoique sagement ennemie de la guerre, la cour de Copenhague se montra fidelle à ses engagemens. Elle ordonna aussitôt l'armement d'une escadre, et le prince

[1] On ne tarda pas à intercepter une correspondance que quelques-uns des principaux officiers entretenoient avec la cour de Russie.

royal, accompagné du prince Charles
1788. de Hesse[1] s'embarqua pour se rendre en Norwège et se mettre à la tête des troupes.

Les Norwégiens, nation simple et généreuse, qui conserve au milieu de ses rochers la pureté des mœurs antiques et la valeur qui la rendit si célèbre sous Marguerite de Waldemar, les Norwégiens, dont la haute stature, les blonds cheveux et la barbe majestueuse, rappellent le souvenir de leurs pères, de ces héros qui ont tant de fois conquis l'Angleterre et mérité l'honneur d'être chantés par Ossian, les Norwégiens n'entendirent point en vain le signal des combats. A la voix du prince de Danemarck ils franchirent ce passage[2] qu'ensanglanta

[1] Le prince de Hesse est beau-père du prince de Danemarck.

[2] Près de Frédérikshall. Je ne puis m'empêcher d'observer ici qu'on ne doute plus en Suède que Charles XII n'ait été assassiné. Un officier du nom de Cronstedt, mort dans un âge

la mort de Charles XII, entrèrent dans les provinces occidentales de la Suède, forcèrent, à Quistrum[1], une partie du régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Oudewalla et de toutes les autres places qu'ils rencontrèrent, et allèrent mettre le siége devant Gothembourg. 1788.

Gothembourg est, après Stockholm, la ville la plus considérable de la Suède.

très-avancé, a déclaré avoir lui-même engagé l'ingénieur Maigret à tuer Charles XII. Ce complot fut tramé à l'instigation du prince Frédéric de Hesse-Cassel, beau-frère de ce roi et son successeur. Cronstedt qui avoit remis à l'ingénieur le pistolet qui servit à tuer Charles, reprit ensuite cette arme, et la garda jusqu'à la fin de ses jours, suspendue dans son cabinet. J'ai vu à Stockholm le chapeau de Charles XII, et je puis assurer que le trou qu'y fit la balle, est très-petit.

[1] Comme je ne sais taire rien de ce qui paroît vrai, je dirai que les Suédois accusèrent le commandant de Quistrum, Träneborg, de s'être vendu aux généraux danois, et qu'il fut en conséquence jugé par un conseil de guerre, qui le condamna à être dégradé.

1788. Sa perte eût été presqu'irréparable pour Gustave. Ce prince étoit déjà revenu dans sa capitale lorsqu'il apprit qu'on assiégeoit Gothembourg. Aussitôt il envoya le régiment de Yemlande et ses propres gardes pour renforcer la garnison de cette place, et il se rendit lui-même dans la Dalécarlie. Là, il rassembla les paysans, leur rappela ce qu'ils avoient fait pour Gustave Vasa, et les conjura de marcher avec lui à la défense de leur pays.

Trois mille Dalécarliens se hâtèrent de le suivre. Les habitans des provinces voisines les imitèrent, et Gustave se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée ; mais craignant que Gothembourg ne se rendît avant que ce secours fût arrivé, il partit avec un de ses aides-de-camp et un domestique, se déguisa pour ne pas être reconnu de l'ennemi, et pénétra jusqu'aux portes de la ville. Il eut d'abord assez de peine à y entrer. Les soldats ne vouloient pas croire que

ce fût leur roi. Mais enfin les portes lui furent ouvertes. 1788.

Malgré sa présence, malgré l'armée qui le suivoit, Gothembourg sembloit devoir être pris. Un secours inattendu le sauva.

Gilbert Eliot[1], ministre d'Angleterre en Danemarck, ne fut pas plutôt informé que Gothembourg étoit menacé, qu'il quitta Copenhague, traversa rapidement la Suède et se rendit au camp du prince danois. Il somma ce prince de lever le siége de Gothembourg, et lui déclara que s'il n'évacuoit pas sans tarder le territoire suédois, l'Angleterre feroit arrêter tous les navires danois qui étoient dans ses ports, et enverroit une escadre pour bombarder le château de Kronenbourg.

Le prince de Danemarck, arrêté par ces menaces, songeoit déjà à se

[1] Le même qui a commandé depuis à Toulon et ensuite en Corse, pendant le peu de temps que les Anglais ont gardé ces deux pays.

1788. retirer, lorsque le ministre prussien[1] vint seconder celui d'Angleterre. La trève fut bientôt conclue, et l'armée du prince danois rentra paisiblement en Norwège. Certes, ce fut à l'audace et à l'activité d'Eliot, que Gustave dut la conservation de Gothembourg. Les menaces que fit ce ministre ne lui avoient point été prescrites; mais elles lui réussirent: sa cour ne manqua pas de les approuver.

Cependant les armées russes qui combattoient contre les Turcs et les Tartares, remportoient de fréquens avantages. Le premier combat se donna près d'Oczakoff, et devint funeste aux Ottomans.

Le pacha d'Oczakoff fit embarquer, dans des chaloupes, six mille hommes qui, dans le dessein de surprendre la forteresse de Killburn, descendirent sur la langue de terre qui est en avant. Malheureusement pour les Turcs, le général Souwaroff étoit dans la forte-

[1] Le comte de Rhode.

resse. Il les laissa débarquer sans opposition, et même les encouragea en faisant sortir quelques tirailleurs, avec ordre de se retirer sur-le-champ, comme s'ils étoient effrayés. Les Turcs donnèrent dans le piége: tandis que leurs chaloupes retournoient à Oczakoff, pour chercher un renfort, Souwaroff sortit à la tête de deux bataillons, la baïonnette au bout du fusil, et tous les Turcs qui étoient sur la plage furent massacrés ou noyés. Souwaroff reçut alors au cou une blessure dangereuse [1]. 1788.

Le contre-amiral Woïnowitch [2] qui commandoit, dans la mer Noire, trois vaisseaux de ligne et huit frégates, refusa de se mesurer avec la flotte turque, cinq fois plus forte que la sienne; et malgré les instances de

[1] Ce général marche toujours à la tête des troupes, et l'une de ses maximes est: — « La » tête n'attend jamais la queue. »

[2] Le même qui fut si maltraité en Perse par Aga-Mahmet en 1782.

1788. l'anglais Priestman, qui servoit sous lui et qui brûloit de combattre, il se retira sous le canon de Sewastopol. Cette timide prudence occasionna sa disgrace : Potemkin le chassa honteusement.

L'escadre russe passa alors sous les ordres d'Ouschakoff[1], et parut plus dignement commandée. Elle rencontra celle du capitan pacha, forte de seize vaisseaux de ligne, et l'obligea de prendre la fuite[2].

Peu de temps après, le prince de Nassau-Siegen, commandant la flotte à rames de Nicolaëff, attaqua aussi l'escadre turque qui étoit entrée dans le Liman, lui brûla trois vaisseaux et lui en prit quelques autres. Nassau

[1] Le même à qui une petite garnison française vient de rendre Corfou, après une vigoureuse résistance.

[2] Le seul commandant de vaisseau qui se soit distingué dans le cours de cette guerre, sur la flotte ottomane, est l'algérien Seïd-Ali, homme à la fois habile et courageux.

montra beaucoup de valeur dans cette action ; mais il dut principalement sa victoire au courage et aux talens de deux officiers français, Varage et Verbois [1], de l'anglais Fanshow, et du hollandais Winter ; il la dut sur-tout à une batterie considérable que le général Souwaroff avoit établie sur la pointe de la langue de terre de Killburn, et qui força l'escadre turque de s'échouer sous le canon d'Oczakoff.

1788.

On vit alors quel courage peut inspirer l'orgueil national, même à des esclaves. Lorsque le feu prit au vaisseau du capitan pacha, un matelot turc courut, à travers les flammes, pour sauver le pavillon amiral, et tandis qu'il le détachoit, un russe, non moins intrépide, s'élança dans un canot, monta à bord du vaisseau prêt à sauter, enleva le pavillon et emmena le turc prisonnier.

Les généraux Talizyn et Tékély

[1] Verbois périt, depuis, dans un vaisseau qui sauta devant Oczakoff.

1788. défirent en plusieurs rencontres les Tartares du Kuban. Tamara s'étoit déjà rendu maître de la Géorgie et en imposoit aux Lesghis.

Pendant ce temps - là, le gouvernement russe faisoit d'immenses préparatifs pour renforcer ses armées. Le département de la guerre dépendoit immédiatement de Potemkin, ou plutôt tout l'empire obéissoit à ses ordres ; par conséquent rien de ce qui pouvoit assurer les succès de ce superbe favori n'étoit épargné.

Des Russes qui se disoient attachés à leur patrie, et qui peut-être n'étoient que mécontens et jaloux de Potemkin, nourrissoient alors de funestes appréhensions sur le pouvoir sans bornes, dont il étoit revêtu. Ils pensoient que, dans la distribution des royaumes et des principautés qu'il alloit conquérir, il n'avoit garde de s'oublier lui-même. Le temps ne justifia pas leur opinion, mais elle étoit pourtant fondée, car Potemkin conçut

en effet le dessein passager de former une monarchie de tous les pays des Valaques et des Moldaves, et de s'en déclarer le chef. 1788.

L'armée russe, qui occupoit les rives du Bogh[1], sur les confins de la Pologne, de la Turquie et de la petite Tartarie, étoit composée de cent cinquante mille hommes, et avoit une artillerie formidable[2]. Une autre armée aux ordres du général Soltikoff, fut destinée à soutenir, du côté de la Moldavie, les Autrichiens commandés par le prince de Saxe-Cobourg[3].

Cependant le théâtre de la guerre offroit alors le plus horrible spectacle. La famine, la peste, et le carnage avoient déjà dévasté le territoire

[1] Vers la mi-juin 1788.

[2] Il y avoit 137 pièces de canons de campagne, beaucoup de gros canons, de mortiers et de munitions de guerre.

[3] Le même qui échoua contre les Français en 1792.

—— des Tartares et les frontières de la
1788. Russie et de l'empire ottoman ; et, à l'exception du fourrage, tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance des armées avoit besoin d'être transporté de très-loin.

Un corps de Russes, réuni à une partie de l'armée de Cobourg, s'empara de Khoczim. Repnin, Soltikoff, Souwaroff, Kamenskoï, battirent souvent les Turcs qui s'en vengèrent sur les Autrichiens.

Potemkin assiégeoit depuis longtemps Oczakoff. Des fortifications redoutables, des munitions abondantes, une garnison nombreuse et la rigueur de la saison, sembloient devoir rendre cette place imprenable. Les assiégeans souffroient tellement du froid qu'ils avoient été obligés de se creuser des huttes souterraines ; ils manquoient de vivres, et toutes les nuits il en mouroit un grand nombre. Mais le froid auquel ils avoient tant de peine à résister, les aida à prendre

la ville. On remarqua qu'on pouvoit l'attaquer du côté du Liman, où elle étoit moins fortifiée et où la glace en rendoit l'accès facile. Tout-à-coup Potemkin fit commander l'assaut ; et tandis qu'il restoit dans son camp avec ses maîtresses, ses lieutenans, à la tête d'une partie des troupes, pénétroient dans la ville et y répandoient le carnage. Il ne faut pourtant pas croire que Potemkin fût retenu par la crainte : on l'avoit vu les jours précédens aller se promener plusieurs fois avec le plus grand sang-froid, jusques sous le canon des remparts [1], parce qu'il avoit appris qu'on osoit soupçonner son courage. Il ne s'absenta de l'assaut d'Oczakoff, que 1788.

[1] On raconte que dans une de ces promenades, un officier-général qui l'accompagnoit, eut la cuisse emportée par un boulet de canon et laissa échapper quelques cris. — « Pourquoi » cries-tu ? » — lui dit froidement Potemkin. L'officier se tut par respect. Il mourut le lendemain.

1788. parce qu'il crut ne pouvoir pas s'y distinguer d'une manière extraordinaire.

Le prince d'Anhalt - Bernbourg [1] n'imita point Potemkin. Il entra le premier dans la ville à la tête des grenadiers [2] et des chasseurs. On combattit long-temps et sur les remparts et dans les rues. Les soldats turcs se défendirent avec une valeur opiniâtre, et périrent presque tous les armes à la main. Le reste fut passé au fil de l'épée, et une grande partie des habitans eut le même sort.

Les Russes livrèrent la ville au pillage. Ils entroient dans toutes les

[1] Le prince d'Anhalt - Bernbourg, parent de l'impératrice, étoit très-brave, très-instruit, mais un peu pédant. Potemkin et Momonoff, qui craignoient qu'il ne prît de l'ascendant sur la souveraine, s'efforçoient sans cesse de le lui faire paroître ridicule.

[2] Potemkin avoit créé quarante mille grenadiers et autant de chasseurs. Il lui falloit de l'extrême en tout.

maisons*,

maisons, en égorgeoient les maîtres, 1788.
prenoient ce qu'il y avoit de plus précieux, et s'abandonnoient à toutes les fureurs du brigandage et de la débauche. Pendant trois jours de suite Potemkin laissa durer cette sanglante exécution. Elle ôta la vie à plus de vingt-cinq mille Turcs. Le siége d'Oczakoff coûta aux Russes plus de vingt mille hommes, dont environ quatre mille périrent en donnant l'assaut.

Ces conquêtes étoient presque aussi 1789.
funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus. Mais Catherine n'en étoit pas moins ardente à continuer la guerre. Elle ordonna une nouvelle levée de troupes dans toute l'étendue de ses états. Elle voulut à-la-fois renforcer ses armées en Krimée et sur les bords du Danube, en établir d'autres en Pologne et en faire marcher une formidable contre les Suédois. Mais les hommes devenoient rares dans l'empire russe: on retira des déserts d3

1789. la Sibérie une partie des exilés pour les comprendre dans les recrues.

Pendant ce temps-là, Gustave III s'occupoit de ses projets de vengeance. Il ne pouvoit pardonner à l'impératrice les dissentions qu'elle ne cessoit de fomenter en Suède, ni au gouvernement danois l'appui qu'il avoit prêté à la Russie. Un lieutenant-colonel, nommé Benzelstierna, se détermina à servir la haine de son maître.

L'escadre russe étoit entrée dans la rade de Copenhague, où les glaces la retinrent pendant tout l'hiver [1]. L'ambassadeur de Suède, Sprengtporten [2], étoit un vieillard franc et généreux, que Gustave respectoit; mais dans lequel il n'avoit pas une grande confiance. Sans rappeler cet

[1] Cette escadre, commandée par le vice-amiral Kozleinoff, étoit composée de onze vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates. Il y avoit trois vaisseaux de cent canons.

[2] Frère du Sprengtporten qui avoit passé au service de Russie.

ambassadeur, ce prince donna à un nommé Albédyl le titre de chargé d'affaires, et l'envoya à Copenhague, en lui recommandant d'observer avec soin les démarches des Russes et des Danois. 1789.

Benzelstierna ne tarda pas à joindre Albédyl. Sous prétexte d'entreprendre une opération de commerce, il se lia avec le capitaine irlandais O'Bryen[1], lui acheta son navire qu'il lui paya d'avance douze mille rixdalers[2], et lui en laissa le commandement, en s'engageant, par écrit, à lui compter encore une pareille somme si son entreprise réussissoit. Il fit ensuite charger le navire de tonneaux goudronnés en dedans et en dehors et remplis d'eau-de-vie, et il lui ordonna de profiter du premier vent de nord-est pour sortir du port en mettant le feu à son navire. D'après cet exé-

[1] L'anglais Shields, qui tenoit l'auberge appelée l'Hôtel Royal, étoit aussi du complot.

[2] Environ 50,000 livres tournois.

N 2

crable projet, non-seulement toute
1789. l'escadre russe, mais la flotte danoise, devoient être brûlées.

O'Bryen osa parler de son marché à un de ses amis, nommé Tief. Celui-ci eut horreur d'une telle confidence, et s'empressa de la révéler. Le gouvernement danois envoya aussitôt visiter le navire et fit arrêter O'Bryen [1]. Benzelstierna s'étoit sauvé chez Albédyl, qui l'envoya dans la maison d'un ministre de ses amis, d'où on le fit d'abord évader à la faveur d'un habit de livrée. Peu de tems après ce scélérat fut pris, renfermé dans la citadelle de Copenhague, jugé et condamné à perdre la vie : mais on commua cette peine en une prison perpétuelle, qui dura jusques en 1797, époque où la Russie a permis qu'on le délivrât.

Les matelots danois, excités par

[1] O'Brien, d'abord condamné à périr sur l'échafaud, fut mis aux galères, où il est mort.

les Russes [1], se rassemblèrent, en grand nombre, devant la porte d'Albédyl. Ils vouloient le massacrer et incendier sa maison. Mais ayant prévu cette émeute, Albédyl s'étoit déjà sauvé sur la côte de Scanie [2]. Un dé- 1789.

[1] On assure que le ministre russe, Krudener, homme très-fougueux, fut reconnu dans cette émeute, déguisé en matelot.

[2] Le projet d'incendier les vaisseaux armés dans le port de Copenhague étoit horrible sans doute; mais peut-être les Russes n'avoient-ils rien à reprocher aux Suédois. Ces deux nations, qui se sont souvent combattues avec tant de courage, ont quelquefois vu leurs cours employer l'une contre l'autre la plus affreuse perfidie. Stockholm n'oubliera jamais l'assassinat du major Saint-Clair, commis par l'ordre du trop fameux Biren.

En 1738, Saint-Clair, qui avoit été envoyé à Constantinople avec le pouvoir de négocier, en revenoit avec un français nommé Couturier. Arrivé à Khoczim, le pacha l'avertit qu'il est attendu par des émissaires de la Russie. Un polonois lui en dit autant. Saint-Clair dédaigne cet avis. Dans une auberge de Breslaw, il rencontre le capitaine russe Kutler, le lieute-

1789. tachement de soldats dispersa les mutins.

nant Lewitzky et quatre soldats déguisés en domestiques qui, après l'avoir reconnu, vont l'attendre près du village de Zauche. Là, Kutler vient à lui, le salue poliment et lui demande s'il n'est pas le major Saint-Clair. Sur sa réponse, il l'arrête au nom de l'impératrice Anne, et le conduit dans un bois près de Neubourg. Alors il le fait descendre de voiture, le mène à une vingtaine de pas de distance, lui tire un coup de pistolet qui le blesse et le fait massacrer par ses quatre soldats. Pendant ce temps-là Lewitzky gardoit Couturier, et lui disoit froidement : — « Ne » timéas; peccatum esset contrà spiritum sanc- » tum malefacere viro probo sicut te. Iste ha- » buit quod merebat; erat inimicus magistri. » Inimicus magistri est inimicus dei, et puto » me non peccasse interficiendo eum. » — Ensuite les assassins se partagèrent les effets des deux voyageurs, et conduisirent Couturier dans la forteresse russe de Sonnenstein, d'où l'on ne le renvoya qu'en l'assurant que s'il parloit jamais de l'assassinat de Saint-Clair, on sauroit bien l'attraper et le punir par-tout où il seroit.

L'attentat de Benzelstierna n'étoit pas propre à réconcilier la cour de Russie et celle de Stockholm. Les opérations de la guerre ne tardèrent pas à recommencer. Les escadres des deux nations se rencontrèrent à la hauteur de Bornholm : mais le vent ne leur permit pas de combattre. Bientôt elles se rejoignirent près de Gothland [1], et quoique l'amiral russe Tchitchagoff, et l'amiral suédois Lilienhorn voulussent alors éviter un engagement, leurs arrière-gardes, qui fesoient alors les avant-gardes, s'attaquèrent et se combattirent vaillamment pendant près de quatre heures [2].

1789.

Le vaisseau russe [3] que commandoit l'anglais Preston eut cent-soixante hommes tués ou blessés. Trois canons

[1] Le 26 août 1789.

[2] Ce fut alors que fut tué le brave Moulоffsky, bâtard d'Ivan Tchernischeff. Il commandoit la Msti-Slava, c'est-à-dire, *la Gloire vengeresse*, vaisseau de 74 canons.

[3] Nommé Deris, c'est-à-dire, *Querelle-toi.*

N 4

1789. crevèrent sur son premier pont, et firent sauter beaucoup de monde : mais l'intrépide Preston resta calme, donna les ordres nécessaires, et continua de se battre.

Un autre capitaine anglais, nommé Tisiger, qui montoit un vaisseau [1] de soixante-six canons, soutint dignement le combat contre le vice-amiral Modée [2], l'un des plus braves Suédois.

Le lendemain Lilienhorn, qui pouvoit avec sa division couper celle du vice-amiral russe Moussin-Pouschkin, négligea cet avantage [3], qui eût sans doute prévenu les désastres dont la flotte suédoise fut bientôt accablée.

Le capitaine de vaisseau Tchitchoukoff, commandant d'une escadre légère, s'empara du poste important de

[1] Le Wouiché-Slawa, ou *la Haute Gloire.*

[2] Il a été depuis gouverneur de Stockholm.

[3] Lilienhorn fut jugé et dégradé par un conseil de guerre.

Porkala, et dès-lors les Russes le gardèrent jusqu'aux approches de l'hiver. 1789.

Les Suédois avoient une flotte de galères et de chaloupes canonnières. L'impératrice leur en opposa une pareille, dont elle donna le commandement au prince de Nassau-Siegen, qui ayant eu quelques différens avec Potemkin, ne pouvoit plus servir sur la mer Noire.

Les galères russes surprirent les galères suédoises près de Rogensalm; et Nassau, toujours aidé des conseils de Varage[1], de Winter et d'un mila-

[1] Quelques temps après ce combat, Varage étant allé à terre pour reconnoître la position de la flotte suédoise qui étoit à l'ancre, fut rencontré par des Baschkirs, qui servoient dans l'armée russe, et qui, le voyant enveloppé d'un manteau bleu, le prirent pour un suédois et le tuèrent. Ils portèrent aussitôt au général Numsen, la croix de Saint-Charles d'Espagne et la croix de Saint-Georges de Russie, dont Varage étoit décoré et qu'ils croyoient être des ordres suédois.

1789. nais nommé le chevalier de Litta [1], fit, pour la seconde fois, triompher le pavillon russe. Winter, à qui étoit dû principalement le succès de cette journée, fut atteint d'un boulet de canon, et mourut de sa blessure [2].

Pendant le combat des galères, les Russes avoient attaqué l'armée suédoise, qui étoit toujours auprès de Fridérikshani. Ils n'eurent pas moins d'avantages par terre que par mer. Ils

[1] Le chevalier de Litta, milanois, commandeur de l'ordre de Malte, est vice-amiral de la flotte à rames. Il a fourni, dit-on, beaucoup de plans qui sont encore inexécutés. C'est un homme qui joint à une stature colossale beaucoup de verbiage.

[2] Le mérite de Winter, comme marin, étoit généralement reconnu. Le prince de Nassau en étoit très-jaloux; Potemkin ne l'aimoit pas et Popoff, secrétaire de ce dernier, le craignoit beaucoup, parce que Winter l'avoit un jour menacé en lui montrant son poing fermé. Le même boulet qui emporta le bras de Winter, tua le colonel Apraxin et un rameur.

forcèrent les troupes de Gustave à évacuer la Finlande russe. 1789.

Ce monarque ayant rassemblé de nouvelles forces, se disposa à rentrer sur le territoire russe. Mais Catherine avoit eu le temps de faire ses préparatifs de défense. Les deux armées en vinrent aux mains à Aborfors, et 1790.
les Russes, commandés par le général Numsen[1], remportèrent une brillante victoire.

Les défaites ne décourageoient point Gustave. Il s'embarqua sur sa flotte à rames, et alla chercher le prince de Nassau, à qui il enleva vingt-trois bâtimens. Peu de temps après, il fit débarquer à cinq milles de Péters-

[1] Le général Numsen est un danois, dès long-temps employé au service de la Russie. — Ce fut en cette occasion que le fameux partisan Denisoff, général des Kosaques, enleva les équipages du roi de Suède. A la paix, ce monarque désira de connoître personnellement celui qui l'avoit privé de ses chemises; et quand on lui présenta le vieux kosaque, il lui fit beaucoup d'amitiés.

bourg, plusieurs bataillons d'infan-
1790. terie et quelques escadrons de troupes légères, et s'empara du poste important de Parda-Koffsky[1], qui lui ouvroit l'entrée du Sawolax russe. L'alarme se répandit de nouveau dans la capitale. L'impératrice étoit à Tzarsko-Zélo, et ne quitta point cette maison de plaisance, mais elle donna ordre au général Igælstrom, qui commandoit en l'absence d'Ivan Soltikoff, de ne rien épargner pour reprendre Parda-Koffsky. Igælstrom fit aussitôt marcher contre ce poste une colonne de huit mille hommes d'élite, dont il confia le commandement au brave prince d'Anhalt-Bernbourg, qui fut tué dès le commencement de l'attaque, ainsi que Baïkoff, qui commandoit après lui. Les huit mille Russes combattirent avec la plus grande intrépidité, et perdirent la moitié de leur troupe, sans pouvoir déloger deux mille Suédois qui gardoient le poste. Cependant

[1] Le 12 mai 1790.

ces Suédois auroient été victimes de leur courage, si le dégel qui survint n'avoit pas empêché les Russes de les attaquer, de nouveau, avec des forces beaucoup plus considérables. 1790.

La grande escadre suédoise aux ordres du duc de Sudermanie, et composée de vingt-six vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, voulut aller chercher la flotte russe jusque dans le port de Reval[1]. Cette imprudence lui coûta deux vaisseaux[2]. Les Suédois commirent encore une faute plus dangereuse : ils conduisirent dans le golfe de Wibourg et leur escadre et la flotte à rames que commandoit Gustave III. Tout sembloit alors assurer l'entière destruction de la marine suédoise : mais elle fut sau-

[1] Le même jour que Gustave avoit surpris Parda-Koffsky.

[2] Le vaisseau le Prince Charles de 64 canons se rendit aux Russes. Un autre vaisseau de 74 s'échoua, et son équipage y mit le feu pour qu'il ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi.

1790. vée par deux amiraux russes, Tschitschagoff et Nassau.

Tschitschagoff, qui commandoit une escadre beaucoup plus nombreuse que celle des Suédois, négligea de faire garnir de batteries les deux passages par lesquels seuls les Suédois pouvoient s'échapper [1]. Ces derniers, qui manquoient de vivres et ne pouvoient pas plus long-temps rester dans le golfe, tentèrent d'en sortir en mettant le feu à l'escadre russe qui gardoit le meil-

[1] Un officier suisse, nommé Pélissier, qui avoit été capitaine de vaisseau en Hollande, désigna aux généraux Soltikoff et Zuchtelen la place où il falloit placer des batteries, en leur annonçant que les Suédois sortiroient dès que le vent d'est commenceroit à souffler. Tschitschagoff refusa de l'autoriser à donner les canons de 24 livres de balle qu'il avoit offerts. Le même officier se trouva seul avec une petite frégate au milieu de la flotille suédoise, lorsqu'elle fit sa retraite. Il lui fit beaucoup de mal et lui prit 1300 hommes, 9 schebeks et 4 galères. La jalousie de Tschitschagoff étouffa l'éclat d'une si belle action.

leur passage. Le vent étoit favorable[1]. 1790.
Ils appareillèrent[2] et se firent précéder par un brûlot[3] qui devoit forcer les Russes à se disperser. Mais on mit trop tôt le feu au brûlot qui s'arrêta sur un haut-fond, et ne fit aucun mal aux Russes, tandis qu'il incendia plusieurs vaisseaux suédois, que le vent poussa sur lui avec violence. Neuf vaisseaux,

[1] C'étoit le vent d'est.

[2] Le 3 juillet 1790.

[3] Le brûlot étoit commandé par un officier suédois, nommé Saldern, qui fut jugé par un conseil de guerre et dégradé. L'inventeur du stratagême étoit l'anglais Sydnei Smith qui, depuis, a brûlé la flotte française de Toulon, a voulu incendier le Hâvre, s'est sauvé de la prison du Temple à Paris, où il étoit renfermé, et commande aujourd'hui une petite escadre anglaise à Constantinople. — Au commencement de 1790, Sydnei Smith écrivit de Stockholm au docteur Rogerson, médecin de Catherine, pour lui dire qu'il alloit faire la campagne sous le héros du Nord, et qu'il espéroit bientôt se mesurer avec le prince de Nassau-Siegen.

1790. trois frégates et plus de vingt bâtimens à rames, tombèrent au pouvoir des Russes.

Cet avantage si important fut fatal à plusieurs officiers anglais au service des Russes. Le capitaine Dénison eut la tête emportée par un boulet; le capitaine Marshal voulant sauter à bord d'un vaisseau ennemi, tomba dans la mer et se noya; les capitaines Miller et Aikin eurent, l'un la jambe et l'autre la cuisse fracassée; et enfin le capitaine James Trevenen [1], l'un

[1] James Trevenen étoit né dans la province de Cornouailles et fut élevé à l'académie de Portsmouth. En 1776, il s'embarqua en qualité de midshipman sur le navire du capitaine Cook, accompagna ce marin célèbre dans son dernier Voyage autour du monde, et lui fut extrêmement utile dans ses observations astronomiques et géographiques. Aussi, le capitaine Cook en faisoit le plus grand cas. A son retour en Angleterre en 1780, Trevenen obtint le rang de lieutenant de vaisseau, et il navigua jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique avec le capitaine King, qui l'aimoit beau-

des plus habiles et des plus braves marins qui aient été au service de Catherine, fut mortellement blessé d'un coup de canon, et périt au bout de cinq jours. Il s'étoit déjà emparé des postes de Hanhoud près d'Abo, et de Boresund, près de Sweaborg, et il commandoit l'un des cinq vaisseaux embossés dans le plus étroit 1790.

coup. En 1787, il désira de nouveau d'être employé et s'adressa à l'amiral Howe, qui étoit à la tête de l'amirauté, et qui n'eut point d'égard à sa demande. — Trevenen traça alors un plan de découvertes dans les mers qui séparent le Kamtchatka du Japon et des côtes septentrionales de la Chine, et le fit parvenir à Catherine II, qui lui envoya aussitôt un officier pour l'inviter à venir le mettre à exécution. Trevenen arriva à Pétersbourg à la fin de 1787. La guerre s'opposoit, en ce moment, à l'expédition qu'il avoit proposée; et on l'engagea à accepter le commandement d'un vaisseau de ligne. S'il n'eût pas été tué à Wibourg, il y a apparence qu'il auroit exécuté son projet de découvertes, et qu'il seroit parvenu aux premiers grades de la marine russe.

1790. passage de la baie de Wibourg [1].

Le reste des galères suédoises s'étoit retiré derrière les rochers de Schwenksund, qui forment plusieurs petites îles à fleur d'eau. Le prince de Nassau, dont la flotte étoit le double plus forte que celle de Gustave, s'avança pour le combattre. Son impéritie donna un avantage immense aux Suédois; il fut complétement battu, et perdit la moitié de sa flotte et plus de dix mille hommes. Cependant il n'en conserva pas moins de vanité. S'imaginant follement que les marins qu'il commandoit, s'étoient fait battre pour nuire à sa gloire [2], il écrivit à

[1] Le 9 juillet 1790. — Quand on dit que les deux passages de la baie de Wibourg sont étroits, il ne faut pas croire que ce soit à cause du rapprochement des côtes, mais à cause des haut-fonds.

[2] La vérité est que, depuis six jours, les équipages russes étoient accablés de fatigue, et que, sans leur laisser prendre le moindre repos, le prince de Nassau les força d'atta-

l'impératrice : « Madame, j'ai eu le » malheur de combattre les élémens, » les Suédois, les Russes. J'espère » que votre majesté me rendra jus- » tice. » 1790.

L'impératrice lui répondit : — « Vous » avez raison, parce que je veux » que vous l'ayiez. Ceci est aristocra- » tique ; mais c'est ce qui convient dans » le pays où nous sommes. Comptez » toujours sur votre affectionnée

» CATHERINE [1]. »

quer les Suédois, non-seulement postés avec avantage derrière des rochers à fleur d'eau, mais remis de leur frayeur, reposés et renforcés par la jonction de plusieurs bâtimens. Quatre mille russes périrent dans l'action et quatre mille autres furent faits prisonniers. Ils perdirent un tiers de leur flotte à rames, dont plusieurs bâtimens sautèrent ou furent coulés bas.

[1] L'impératrice avoit donné au prince de Nassau le grade d'amiral de la flotte à rames de la Baltique, une terre avec 4000 paysans, un palais et une pension de douze mille roubles. Tout cela n'a pas empêché qu'il n'ait passé du service de Russie à celui de Prusse.

1790. La bataille de Schwenksund accéléra la paix. Gustave III voyoit déjà toute l'imprudence de sa conduite. Il n'espéroit plus que la guerre qu'il avoit déclarée aux Russes, pût être suivie de beaucoup de succès et faire une diversion utile en faveur des Turcs. Il craignoit au contraire que les Russes ne profitassent de la destruction de sa marine, du délabrement de ses finances, et du mécontentement de la noblesse suédoise, pour faire une invasion dans ses états : il ne balança donc pas à accepter les propositions que l'impératrice lui fit faire.

Le ministre d'Espagne à la cour de Russie, Galvez, offrit sa médiation à Catherine, et s'employa avec zèle à obtenir de cette princesse des conditions favorables, en promettant que Gustave marcheroit aussitôt contre les François. C'étoit tout ce que désiroit l'impératrice. Elle feignit de pardonner à son ennemi, dans l'espoir de le voir s'abîmer dans une entreprise éloignée.

Pour mieux l'aveugler, elle affecta de se montrer généreuse. Elle ne demanda que le rétablissement des traités de Neustadt et d'Abo[1], et l'entier oubli des dernières querelles. En conséquence le traité fut signé sans tarder à Varéla[2]. 1790.

Pendant la guerre de Finlande, Catherine signala tout-à-la-fois sa clémence et sa sévérité. Des officiers suédois employés en qualité d'instituteurs du corps des Cadets de Pétersbourg, se permirent d'entretenir avec leurs compatriotes une correspondance, dans laquelle ils parloient de l'impératrice d'une manière très-hardie et sans doute très-vraie. On intercepta leurs lettres et on les remit à cette princesse, qui les lut en

[1] Il y eut du moins peu de différence. Les limites russes furent reculées jusqu'à Kymené-Gorod.

[2] Le 14 août. — Le général Igœlstrom signa pour la Russie, et le général Armfeld pour la Suède.

1790. entier. Aussitôt les Suédois furent arrêtés et examinés par Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky [1], chef de la commission secrète, et par un militaire estimable que l'impératrice lui adjoignit pour tempérer son humeur farouche. Le délit fut prouvé, et les coupables parurent mériter de perdre la vie. Cependant, l'impératrice se contenta de les reléguer dans ses provinces de l'intérieur. Elle leur conserva même leurs appointemens, et à la paix elle les renvoya dans leur patrie [2].

Dans le même temps Radischeff, directeur des douanes de Pétersbourg, publia la relation d'un voyage de Pétersbourg à Moskow, dans laquelle

[1] Si l'on croyoit à la métempsycose, on pourroit penser que l'ame du cauteleux et barbare Saint-Dominique a passé dans le corps de Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky.

[2] Ce fait m'a été raconté par le brave amiral suédois Wachtmeister, pris par les Russes à la bataille navale d'Hogland.

il feignoit d'avoir eu un songe, et peignoit avec énergie le despotisme de Potemkin. Il osoit même y attaquer l'impératrice [1]. Quoique Radischeff eût imprimé lui-même sa relation avec des caractères qu'il avoit chez lui, il ne tarda pas à être découvert, et il fut exilé en Sibérie. 1790.

Le comte Alexandre Woronzoff et la princesse Daschkoff sa sœur, protecteurs connus de Radischeff, furent accusés de l'avoir excité à composer sa brochure. Le premier fut même exposé aux recherches de la commission secrète, et, dès ce moment, l'un et l'autre perdirent beaucoup de leur crédit.

[1] Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'avant d'attirer l'attention du gouvernement, ce libelle, le premier qui ait été imprimé à Pétersbourg, fut vendu publiquement pendant deux jours à la bourse, au prix de 20 kopeks; il étoit même revêtu de l'approbation du censeur, qui, lorsqu'on l'interrogea à cet égard, dit qu'il avoit vu le titre d'un voyage à Moskow, et que sans en lire davantage, il l'avoit approuvé.

1790. Ainsi Catherine traitoit les Suédois avec une feinte générosité, parce qu'elle vouloit se faire des partisans en Suède, tandis qu'elle savoit se montrer quelquefois terrible envers la nation déjà soumise à son joug.

La guerre de la Russie avec la Suède m'a détourné quelque temps de celle qu'elle soutenoit contre les Ottomans. Je vais y revenir. Le Grand-Seigneur Abd-Ul-Hamid IV étoit mort [1], et le fils du sultan Mustapha, son frère et son prédécesseur, étoit monté au trône, sous le nom de Selim III [2].

La prise d'Oczakoff et les succès qui

[1] Au printemps de 1789.

[2] Selim III étoit alors âgé de 28 ans. — Jusqu'à présent ce prince n'a point eu d'enfans, parce qu'au milieu d'un harem très-nombreux, et où il y a sans doute de belles femmes, il est adonné à un amour qui lui interdit l'espoir de se reproduire. Il ne reste plus du sang des Ottomans, que lui et deux très-jeunes fils d'Abd-Ul-Hamid.

qui l'avoient précédée furent magnifiquement récompensés. L'impératrice envoya à Potemkin un présent de cent mille roubles, avec un bâton de commandement, garni de diamans et entouré d'une branche de laurier, dont les feuilles étoient en or. Peu de temps après elle lui accorda le titre d'hetman des Kosaques, titre auquel le vieux Kyrille Razoumoffsky, encore vivant, avoit renoncé depuis plus de vingt ans[1]. Cette princesse donna au prince Repnin une épée dont la poignée étoit ornée de brillans, et au général Souwaroff un panache de diamans[2]. Les 1790.

[1] Quand Kyrille Razoumoffsky rendit à Catherine le titre d'hetman, elle le nomma feld-maréchal.

[2] Ce présent fait au maréchal Souwaroff dut paroître d'autant plus étrange, que, pour se faire aimer des soldats, il affectoit beaucoup de simplicité et de rudesse dans ses mœurs. On le voyoit quelquefois ôter sa chemise au milieu des Kosaques et la faire chauffer, en disant que c'étoit pour tuer ses poux.

1790. autres généraux et officiers obtinrent aussi quelque marque de faveur, et tous les soldats qui étoient entrés dans Oczakoff reçurent une médaille d'argent, avec la recommandation de la porter à la boutonnière.

Certes, ces récompenses excitoient une grande émulation dans les armées russes. Tous leurs pas furent marqués par des triomphes. Potemkin soumit l'île de Beresan[1]. Repnin chassa les Turcs des bords de la Solska. Souwaroff les battit complétement à Foksan[2]. Apprenant ensuite que l'armée autrichienne, commandée par le prince de Saxe-Cobourg, se trouve pressée par celle du grand-visir, il se met à la tête de huit mille russes et vole au secours des Autrichiens. Ces derniers, au nombre de trente mille, étoient déjà mis en déroute par les Turcs, qui les avoient attaqués avec

[1] En 1789, peu de jours avant la prise d'Oczakoff.

[2] Le 21 juillet 1789.

une armée de cent mille hommes. L'intrépide Souwaroff arrive et fait changer le sort des armes. — « Amis ! » crie-t-il à ses soldats, ne regardez » point les yeux de l'ennemi. Regar» dez sa poitrine : c'est-là qu'il faut » enfoncer vos baïonnettes [1]. » — Et à l'instant il fond sur les Turcs, en fait un carnage horrible, et reste maître du champ de bataille. Cette victoire, remportée près de la rivière de Rimniks, valut à Souwaroff le surnom de Rimnïksky et le double titre de comte de l'empire romain et de l'empire russe. 1790.

Le féroce Kamenskoï [2] réduisit en cendres la superbe ville de Galatza,

[1] Non moins singulier que brave, Souwaroff ayant pris, dans la guerre précédente, la ville de Toutoukaï, en Bulgarie, envoya à l'impératrice quatre vers russes, qui signifioient : — « Gloire à Dieu ! Louange à Catherine ! Tou» toukaï est pris ; Souwaroff y est entré. »

[2] Le général Kamenskoï étoit si cruel, que Potemkin ne voulut pas lui laisser le commandement de l'armée. Kamenskoï abandonnoit au pillage et brûloit toutes les places dont il s'em-

sur le Danube, et la première de la
1790. Moldavie après Yassi, qu'elle surpassoit par son commerce. Ac-Kerman, Chedscbey, Belgorod, Palanka, se soumirent aux armes de Potemkin. Bender se rendit à discrétion.

Ismaïl résistoit encore. Potemkin assiégeoit cette place depuis sept mois et s'impatientoit de ne l'avoir pas déjà réduite. Vivant dans son camp comme un de ces anciens Satrapes, dont seul il a, de nos jours, égalé et peut-être surpassé le luxe, il étoit environné d'une foule de courtisans et de femmes qui s'efforçoient de l'amuser. Une[1] de ces femmes, prétendant lire les arrêts du destin dans l'arrangement d'un jeu de cartes, lui prédit qu'il prendroit la

paroit. Il en vouloit particulièrement aux prêtres qu'il faisoit atteler, comme des chevaux, aux charriots de l'armée. Les Juifs étoient aussi l'objet de ses fureurs : il les martyrisoit en les faisant mettre nus en plein hiver, et en leur versant de l'eau gelée sur la tête.

[1] Madame de Witt.



Le Feld Maréchal
Souvaroff Rimniksky.

Cassnert Sculp.

ville assiégée au bout de trois semaines. Potemkin répondit en souriant qu'il avoit une manière de deviner beaucoup plus sûre. A l'instant il envoie à Souwaroff l'ordre de prendre Ismaïl dans trois jours. Souwaroff se prépare. Le troisième jour, il assemble ses soldats, et leur dit : — « Mes » enfans ! point de quartier ; les pro- » visions sont chères ». — Aussitôt il donne l'assaut. Les Russes sont repoussés deux fois avec beaucoup de perte. Mais enfin, ils escaladent les remparts, pénètrent dans la ville et passent tout au fil de l'épée. Quinze mille russes et trente-cinq mille turcs payèrent de leur vie les sanglans lauriers de Souwaroff. Ce général écrivit alors à l'impératrice ces seuls mots : — « L'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds [1]. » 1790.

[1] Les cruautés que Souwaroff exerça dans Ismaïl lui firent donner le sobriquet de Mulei-Ismaël, par allusion à l'empereur de Maroc qui porta ce nom et qu'on sait avoir été un

1790. Le fameux Gazi-Hassan, qui, du poste de capitan-pacha avoit été élevé à celui de grand-visir, ne put résister à tant de désastres. Il mourut de douleur dans son camp. Son successeur fut décapité à Schumla, et le pacha Yousouf[1] le remplaça. Mais ce changement ne rétablit point la fortune des Turcs.

Plusieurs officiers français combattirent à la prise d'Ismaïl. Roger Damas, Langeron, le jeune Richelieu[2], s'y distinguèrent et n'en furent pas mieux traités par Potemkin. Quelques jours après, ce dernier s'entretenant de la révolution française et regardant comme un attentat, les efforts d'un peuple qui veut reconquérir sa liberté,

des hommes les plus sanguinaires qui aient jamais existé.

[1] C'est ce même visir Yousouf qui marche aujourd'hui en Egypte contre le brave Bonaparte.

[2] Il s'appeloit alors Fronsac; il porte aujourd'hui le nom de Richelieu.

dit à Langeron : — « Colonel [1], vos » compatriotes sont des fous. Je n'au- » rois besoin que de mes palfreniers » pour les mettre à la raison. » — Langeron qui, quoiqu'émigré, ne put souffrir patiemment qu'on parlât ainsi de sa nation, répondit fièrement : — « Prince, je ne crois pas que vous » pussiez y réussir avec toute votre » armée. » — A ces mots, Potemkin se leva avec colère, et menaça Langeron de l'envoyer en Sibérie [2]. Langeron sortit à l'instant, et traversant le Sereth qui sépare la Moldavie de la Walachie, il se retira dans le camp autrichien. 1790.

[1] Langeron avoit été colonel du ci-devant régiment d'Armagnac.

[2] J'ai déjà dit que Potemkin étoit extrêmement irascible et qu'il s'emportoit souvent jusqu'à battre des officiers-généraux. On l'a vu aussi un jour souffletter un étranger qui étoit major au service de Russie, pour avoir loué, dans quelques vers, la maîtresse du secrétaire Popoff à côté de celle du despote.

1790. Le prince Gallitzin qui avoit passé le Danube et étoit entré en Bulgarie à la tête d'un corps de douze mille hommes, remporta une victoire sur les Turcs auprès de Matzin.

En apprenant le triomphe de ses armes, Catherine sentit redoubler son orgueil. Le ministre anglais Withworth s'étant présenté devant elle, cette princesse lui dit ironiquement : — « Monsieur, puisque monsieur Pitt » veut me chasser de Pétersbourg, » j'espère qu'il me permettra de me » retirer à Constantinople. »

D'après l'extrême sévérité avec laquelle les Grecs avoient été traités par les Ottomans à la suite de la dernière guerre[1], Catherine devoit les

[1] Après la paix de Kainardgi, les Turcs étoient encore si irrités de ce que les Grecs de la Morée avoient pris parti pour les Russes, que le Divan fut prêt à décider qu'il falloit exterminer toute la nation grecque. Le célèbre capitan-pacha, Gazi-Hassan, empêcha qu'on donnât cet ordre barbare ; mais il n'amena les membres du Divan à déférer à

croire empressés de se venger. Aussi fit-elle répandre des manifestes dans toutes leurs îles, pour inviter ce peuple à prendre de nouveau les armes contre les ennemis de la chrétienté, et à reconquérir son pays envahi et son antique indépendance. 1790.

Le grec Sottiri, qui étoit au service de la Russie, fut envoyé en Épire et dans l'Albanie pour y porter les manifestes de l'impératrice et préparer, avec les chefs de ces contrées, une prompte insurrection. Bientôt on vit s'assembler une armée aux environs de Sulli. Elle marcha contre le pacha d'Ianina, et le vainquit en bataille rangée. Le fils du pacha périt dans le combat, et sa brillante armure fut envoyée à l'impératrice.

Les Grecs firent ensuite une souscription volontaire, et du produit de

son avis, qu'en employant des motifs de politique : — « Si nous massacrons tous les Grecs, » leur dit-il, nous perdrons toute la capitation qu'ils nous payent. »

1790. cette souscription ils armèrent, à Trieste, douze petits vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à un marin de leur nation, nommé Lambro-Canziani [1]. Lambro parcourut l'Archipel en vainqueur. La terreur qu'il répandit jusques dans Constantinople, fit donner ordre à presque tous les vaisseaux turcs qui étoient dans la mer Noire, de repasser le Bosphore, pour arrêter les progrès de la petite escadre grecque.

Pendant ce temps-là, l'impératrice fit passer en Sicile un nommé Psaro, et quelques autres émissaires, non-seulement pour y préparer ce qui étoit nécessaire à l'escadre russe destinée à se rendre dans ces mers [2],

[1] Les détails sur Lambro-Canziani et sur la députation des Grecs, sont tirés de l'ouvrage de l'anglais Eton.

[2] C'étoit l'escadre commandée par l'amiral Greig, dont la trop brusque déclaration de guerre du roi de Suède, Gustave III, arrêta l'expédition.

mais pour fournir aux Grecs de l'argent et des munitions, et pour faire cesser les difficultés que, par une sordide politique ou par ménagement pour la Porte, leur opposoient les Vénitiens. Mais les infidelles émissaires de Catherine ne remplirent pas ses intentions et partagèrent entr'eux et leurs vils protecteurs, l'argent qui leur avoit été confié. 1790.

Justement indignés de cette conduite, les Grecs envoyent à Pétersbourg une députation qui, après avoir été long-temps écartée du trône par ceux qui étoient intéressés à empêcher qu'elle fût entendue, obtint enfin, grâce au favori Platon Zouboff, une audience particulière de l'impératrice. Les députés présentèrent à cette princesse un placet, écrit en grec et en français, et conçu en ces termes :

MADAME,

« Ce n'est qu'après avoir sollicité » long-temps en vain les ministres

1790. » de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, » pour une réponse au mémoire que » nous avons eu l'honneur de leur » remettre, et poussés au dernier dé» sespoir par l'idée des malheurs af» freux que ce retard pourra occa» sionner à nos compatriotes qui, in» vités par les manifestes de VOTRE » MAJESTÉ IMPÉRIALE, ont pris les » armes contre l'ennemi du nom Chré» tien, et nous ont députés pour por» ter l'offre de leur vie et de leurs » biens aux pieds de votre trône im» périal; ce n'est qu'après avoir » perdu toute espérance d'obtenir au» trement une prompte réponse pour » arrêter les ruisseaux de sang de » nos frères, que nous osons, pros» ternés à vos pieds, vous présenter » à VOUS-MÊME notre très-humble » mémoire.

» Un autre devoir, également sacré » pour nous, et qui est un objet » principal de notre mission, nous » porte à cette démarche hardie: c'est

» de désabuser VOTRE MAJESTÉ IMPÉ- 1790.
» RIALE, qu'on ose tromper, ainsi
» que ses ministres. Nous avons vu,
» avec indignation, vouloir s'ériger
» en chef et en conducteur de notre
» nation, le chevalier Psaro, homme
» abhorré de cette nation même, de
» la crapule de laquelle il est sorti[1],
» et où il seroit resté, si, en trom-
» pant les ministres de votre majesté
» impériale, avec une audace inouie,
» il ne s'étoit pas fait valoir par le
» récit d'exploits qu'il n'a jamais faits.
» Si les suites n'en étoient funestes
» qu'à lui, nous attendrions avec pa-
» tience qu'il se présentât dans nos
» contrées; fanfaronnade, cependant,
» qu'il ne fera jamais que dans ses
» écrits. VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE
» verra comment il a agi envers
» nous. Il a pris des sommes im-
» menses qu'il prétend avoir dépen-
» sées pour nous : mais nous assu-
» rons VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

[1] Cet homme avoit été laquais à Pétersbourg.

1790. » que ni lui ni aucun des officiers
» qu'elle a envoyés vers nous, ne
» nous ont donné un seul rouble. La
» flottille de Lambro et nos autres
» bâtimens ont été armés à nos frais.
» L'un de nous a abandonné son
» foyer paisible, pour armer deux
» vaisseaux qui lui ont coûté douze
» mille sequins[1], et les Turcs ont
» massacré sa mère et son frère, rasé
» sa maison et désolé ses terres.

» Nous n'avons jamais demandé de
» l'argent; nous n'en demandons pas
» encore. Nous désirons seulement
» qu'on nous fournisse de la poudre
» et des balles, que nous n'avons pas
» occasion d'acheter, et qu'on nous
» mène au combat. Nous sommes
» venus pour offrir nos vies et nos
« biens, non pour mendier des tré-
» sors.

» Daignez, O GRANDE IMPÉRA-
» TRICE! GLOIRE DE LA FOI GREC-
» QUE! daignez lire notre mémoire.

[1] Le sequin vaut près de douze francs.

» Le ciel a réservé notre délivrance 1790.
» pour le règne glorieux de VOTRE
» MAJESTÉ IMPÉRIALE : c'est sous vos
» auspices que nous espérons d'arracher des mains des barbares mahométans, notre empire usurpé, notre patriarchat et notre sainte religion insultée. Oui, grâce à vous, nous délivrerons les descendans d'Athènes et de Lacédémone, du joug tyrannique de ces ignorans sauvages, sous lequel gémit une nation dont le génie n'est pas éteint, que l'amour de la liberté enflamme, que le poids de ses chaînes n'a pas avilie, et qui a toujours présente à ses regards l'image des antiques héros qui l'ont illustrée et dont les exemples animent encore ses guerriers.

» Nos superbes ruines rappellent à nos yeux notre ancienne grandeur. Nos ports nombreux, nos belles campagnes, le ciel qui sourit sur nous toute l'année, l'ardeur de notre jeunesse, et même de nos vieillards,

1790. » tout nous dit que la nature nous est » aussi propice qu'elle le fut à nos » ancêtres. La race de nos empereurs » est éteinte; satisfaites le vœu de notre » nation : donnez-nous pour souve- » rain votre petit-fils Constantin, et » nous serons ce que furent nos pre- » miers aïeux.

» Nous ne sommes pas de ces gens » qui ont osé tromper LA PLUS MAG- » NANIME DES SOUVERAINES. Munis » de pleins-pouvoirs et d'instructions » nécessaires, nous sommes *Députés* » des peuples de la Grèce, et comme » tels, prosternés au pied du trône de » CELLE qu'après Dieu, nous regar- » dons comme notre sauveur. Nous » protestons d'être, jusqu'à notre der- » nier soupir,

» DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, » les plus fidelles et les plus dévoués » serviteurs,

» PANO KIRI,
» CHRISTO LAZZOTTI,
» NICCOLO PANGALO. »

Pétersbourg, le... avril 1790.

Les trois députés grecs furent favorablement accueillis de l'impératrice. 1790.
Ensuite on les conduisit dans l'appartement où étoient ses petits-fils. Ils s'avancèrent pour baiser la main du Grand-Duc Alexandre qui, au lieu de la leur présenter, leur montra son frère Constantin, en disant que c'étoit lui à qui il falloit qu'ils s'adressassent. Alors ils présentèrent leurs hommages au jeune prince, en le nommant leur empereur [1], et ils lui expliquèrent en grec l'objet de leur mission. Constantin leur répondit dans la même langue : — « Allez, et que tout soit fait suivant vos désirs. »

Ces Grecs remirent aux ministres russes un plan des opérations qu'ils se proposoient d'exécuter. Après avoir reçu de l'impératrice les moyens d'augmenter l'escadre de Lambro-Canziani, avec des canons et des ingénieurs pour entreprendre le siége des places fortes, ils vouloient entrer en campagne

[1] Βασιλευς των Ἑλληνων.

—— à Sulli, où étoit leur congrès, et d'où
1790. ils entretenoient une correspondance avec toute la Grèce. Dirigeant leurs premiers pas vers Athènes et Livadie, et divisés en deux corps d'armée, ils comptoient être joints, dans leur marche, par des troupes de la Morée et de Négrepont [1], où l'escadre de Lambro devoit se rendre. Réunis ensuite pour entrer dans la Thessalie, ils se flattoient que la Macédoine leur fourniroit des renforts considérables, et qu'en arrivant dans les plaines d'Andrinople, leur armée seroit au moins de trois cents mille hommes. Leur projet étoit de se joindre alors aux Russes pour aller s'emparer de Constantinople. Ils espéroient qu'en même temps la flotte russe de la mer Noire iroit attaquer cette ville; et quoi qu'il en pût être, ils se croyoient assez puissans pour

[1] L'île de Negrepont n'est séparée du territoire de Livadie, que par un petit détroit. C'est, après Candie, la plus belle des îles de la Grèce.

vaincre les Ottomans et les chasser de l'Europe. 1790.

Ils avoient sagement calculé l'emploi de leurs troupes, leurs approvisionnemens, les moyens de s'assurer une retraite en cas de revers, et généralement toutes leurs ressources, ainsi que les forces que l'ennemi pourroit leur opposer. Catherine, flattée d'un projet si analogue à l'ambition qu'elle avoit de régner un jour dans Bysance, envoya les trois députés en Moldavie [1], pour qu'ils se conciliassent avec Potemkin. Après leur avoir donné ses instructions, Potemkin les fit partir pour Sulli, accompagnés du major-général Tamara, qui devoit surveiller l'expédition de l'armée grecque, et lui fournir les secours dont elle auroit besoin.

Cependant l'assemblement d'une armée de cent cinquante mille prus-

[1] L'impératrice leur fit compter mille ducats pour les frais de leur voyage. Ils quittèrent Pétersbourg le 24 mai 1790.

siens sur les frontières de la Bohême,
1790. la convention de Reichenbach, signée [1] entre la Prusse et l'Autriche, pour accélérer la paix, et les dispositions ennemies que manifestoit la cour de Londres [2], firent ralentir l'armement des Grecs. On ne leur remit qu'une foible partie des sommes que l'impératrice leur avoit destinées, et on leur recommanda de se tenir prêts-à agir, mais de ne rien entreprendre jusqu'à ce qu'un moment plus favorable fût arrivé.

Lambro dont l'escadre avoit désolé les mers ottomanes, fut enfin contraint de céder au nombre. Attaqué par une flotte considérable il se défendit long-temps avec vigueur; mais tous ses vaisseaux furent coulés à fond, et ce brave marin et un petit nombre de

[1] Le 27 juillet 1790. Le prince Reuss et le baron de Spielmann signèrent pour l'empereur Leopold II; le baron de Hertzberg signa pour le roi de Prusse.

[2] Elle vouloit envoyer une escadre dans la Baltique, pour agir contre les Russes.

ses compagnons se sauvèrent dans leurs canots à travers les rochers. 1790.

Profitant du crédit de quelques amis, il arma encore un vaisseau, avec lequel il détruisit quelques navires turcs, mais qui eut enfin le sort qu'avoit eu son escadre. Lambro se sauva de nouveau dans son canot, et se réfugia dans les montagnes de l'Albanie. 1791.

Après l'avoir excité à naviguer sous son pavillon, la Russie le laissa déclarer pirate; et les agens de cette puissance ne daignèrent pas le délivrer de la prison où l'avoient fait mettre des dettes contractées pour la défendre. Une contribution volontaire de ses compatriotes l'en fit sortir.

Potemkin ne tarda pas à revenir à Pétersbourg [1] jouir de son triomphe. L'impératrice le reçut avec des transports de joie. Elle lui prodigua les fêtes et les présens, et lui donna un palais [2] estimé six cents mille roubles,

[1] Au mois de mars.

[2] Appelé le palais de la Tauride.

1791. et un habit brodé en diamans, qui en coûtoit deux cents mille. Il étala lui-même un faste qui paroissoit excessif dans la cour la plus fastueuse de l'Europe [1]. Il dépensoit ordinairement pour sa table huit cents roubles par jour : aussi étoit-elle couverte des mets les plus délicats et des fruits les plus rares. Il lui falloit des cerises au cœur de l'hiver, et il les payoit jusqu'à un rouble la pièce. Dans une fête qu'il donna à l'impératrice, il fit jeter beaucoup d'argent au peuple.

Mais bientôt il quitta la capitale pour retourner à l'armée. Rassasié

[1] Par une bizarrerie singulière, cet homme si magnifique payoit très-rarement ses dettes. Lorsqu'on se présentoit chez lui pour demander de l'argent, il disoit à Popoff, son secrétaire intime : — « Pourquoi ne payes-tu pas » cet homme? » — et, par un signe, il lui faisoit entendre la manière dont le créancier devoit être traité. S'il ouvroit la main, Popoff donnoit de l'argent. S'il la fermoit, le créancier n'obtenoit rien.

de grandeurs, de triomphes, de plaisirs, il s'ennuyoit par-tout. Un pressentiment funeste sembloit le poursuivre. Il n'étoit content ni des courtisans adulateurs, ni de la souveraine qui le combloit de bienfaits, ni de lui-même. La présence du nouveau favori, sur-tout, l'importunoit. 1791.

Ce favori étoit Platon Zouboff. Des objets plus importans m'ont jusqu'à présent empêché de parler de lui. Je vais brièvement raconter la cause de son élévation, et de la disgrace de son prédécesseur.

Momonoff étoit très-aimé de l'impératrice, et ne la payoit pas de retour. A l'exemple de Potemkin, non content des magnifiques présens dont le combloit cette princesse, il lui extorquoit frauduleusement des sommes immenses [1]. Mais il vivoit auprès

[1] En avançant en âge, l'impératrice étoit devenue très-foible pour ses amans. Elle avoit donné à Potemkin et à Momonoff la permission de tirer des mandats sur Strekaloff, son tré-

1791. d'elle en esclave, que l'or de ses chaînes n'empêche pas d'en sentir le poids, et non en amant flatté de plaire. Son cœur n'étoit pourtant point insensible. Catherine avoit au nombre de ses demoiselles d'honneur, la fille du prince Scherbatoff, jeune personne jolie, spirituelle et ayant beaucoup de penchant à la galanterie. Momonoff ne tarda pas à être épris de ses charmes et à s'en faire aimer. Sa passion n'avoit point encore passé les bornes du respect, lorsqu'un jour il entendit Potemkin vanter les grâces de la princesse Scherbatoff. Momonoff en frémit. Il connoissoit la toute-puissance de Potemkin ; il savoit qu'il lui suffi-

sorier particulier, et ils en abusèrent tellement, que la cassette impériale fut bientôt endettée de cinq millions de roubles. Catherine fit alors quelques reproches à Strekaloff. Celui-ci pour se justifier lui montra une foule de billets de Potemkin et de Momonoff, billets pour la plupart écrits sur des chiffons de papier. Elle en parla à Momonoff qui tourna la chose en plaisanterie ; et cette princesse lui pardonna.

soit

soit de former des désirs pour les voir accomplis. Il courut se jeter aux pieds de la princesse Scherbatoff, et lui fit part de son inquiétude. Pour le rassurer, elle lui accorda ce qu'il craignoit de voir enlever par son rival; mais bientôt il eut de nouvelles raisons d'être tranquille: Potemkin partit pour l'armée. 1791.

Cette intrigue dura assez long-tems. Toute la cour la savoit. Catherine seule ne s'en étoit point apperçue. Cependant la jalousie des courtisans fit cesser son aveuglement; elle fut avertie que Momonoff la trompoit, et bientôt elle en eut des preuves. Quelqu'offensée qu'elle fût de cette découverte, elle dissimula. C'étoit durant l'été de 1789. La cour se trouvoit à Tzarsko-Zélo, et la fille du comte de Bruce, l'une des plus riches héritières de l'empire venoit d'y être présentée.

Catherine saisissant cette occasion, dit à Momonoff qu'elle vouloit lui faire

1791. épouser la jeune comtesse[1] de Bruce, Momonoff la supplia de ne pas l'exiger. L'impératrice lui demanda la raison de son refus. Il fut embarrassé; elle insista, et il tomba à ses pieds, en lui avouant qu'il avoit donné sa foi à la princesse Scherbatoff. L'impératrice ne voulut point d'autre explication: les deux amans furent fiancés tout de suite, et peu de jours après on les maria dans la chapelle du palais. Le comte Nicolaï Ivanowitz Soltikoff, gouverneur des deux jeunes Grands-Ducs, Alexandre et Constantin, assista à la cérémonie au nom de l'impératrice; après quoi les nouveaux époux se retirèrent à Moskow.

Momonoff auroit dû être reconnoissant des bienfaits de Catherine, et de

[1] En Russie et dans tout le Nord, on donne aux demoiselles le titre de leurs parens. La jeune comtesse de Bruce a épousé le comte de Moussin-Pouschkin, qui a ajouté à son nom celui de Bruce. Il est actuellement ambassadeur de Russie, auprès du roi de Naples.

l'extrême modération dont elle usa envers lui. Mais on prétend qu'il eut l'imprudence de révéler à sa femme le détail de ses entrevues secrètes avec l'impératrice, et que sa femme les divulga avec une légéreté offensante pour la souveraine. On ajoute que cette princesse s'en vengea d'une manière terrible. Au moment où Momonoff et sa femme étoient couchés, le chef de la police de Moskow entra chez eux; et après leur avoir montré un ordre de l'impératrice, il les laissa entre les mains de six femmes, et se retira dans un appartement voisin. Alors les six femmes, ou plutôt les six hommes habillés en femmes, saisirent l'indiscrète, et l'ayant mise entièrement nue, la fouettèrent de verges en présence de Momonoff, qu'ils avoient obligé de se tenir à genoux. Lorsque ce châtiment eut été infligé, le chef de la police rentra et dit : — « Voilà » comment l'impératrice punit une » première indiscrétion. Pour la se- 1791.

» conde, on est envoyé en Sibérie. »

1791. Le jour même du mariage de Momonoff, la place de favori fut accordée à Platon Zouboff, officier de la garde à cheval. Potemkin apprit avec beaucoup de peine que le choix de Catherine étoit tombé sur Zouboff. Il en écrivit à cette princesse, et fit tous ses efforts pour la faire changer d'amant. Mais dès les premiers jours de son élévation, Zouboff avoit si bien su plaire, qu'il ne craignoit plus de rivaux. L'impératrice manda à Potemkin, que tant qu'il n'auroit pas de justes raisons de se plaindre de Zouboff, elle ne se résoudroit pas à le congédier. Malgré cela, Potemkin insista encore quelque temps. — « Quand » tu verras l'impératrice, dit-il à l'un » des courriers qui portoient ses dé» pêches à la cour, observes-lui que » j'ai des dents qui me font beaucoup » souffrir, et que je ne serai tranquille » que quand on m'en aura délivré. » — C'étoit un mauvais jeu de mots ;

le nom de Zouboff, signifie des dents, en langue russe. 1791.

La mort de l'empereur Joseph II[1] avoit laissé Catherine réduite à ses propres forces pour combattre les Ottomans. Léopold II, cédant aux sollicitations de la Prusse, et plus encore aux besoins de ses peuples que désoloit une guerre injuste et malheureuse, s'étoit empressé de se séparer de la Russie, et, après la convention de Reichenbach, avoit conclu sa paix particulière avec la Porte.

Ce n'étoit plus Frédéric II qui régnoit sur la Prusse. Depuis cinq ans il avoit terminé sa longue et brillante carrière[2]. Doué d'un caractère ferme et d'un esprit flexible, il perfectionna l'un et l'autre par l'étude et la réflexion. Les leçons de l'histoire le rendirent politique profond et général habile; la fréquentation des philosophes et des beaux esprits lui apprit à se

[1] Joseph II mourut le 20 février 1790.

[2] Frédéric II mourut le 17 août 1786.

placer au rang des écrivains distingués. Tant qu'il ne fut que prince royal, il parut n'ambitionner que la gloire des Antonin et des Marc-Aurèle; mais à peine se vit-il sur le trône qu'il prit pour modèle les Alexandre et les Philippe. Sorti victorieux de la fameuse guerre de sept ans, guerre qui sembloit devoir consommer sa ruine, il étendit les bornes de ses états, et fit de la puissance secondaire dont il avoit hérité, l'une des puissances les plus imposantes de l'Europe. Aux titres de politique et de conquérant, il sut alors joindre celui de législateur. Le code qui porte son nom lui mérita, à beaucoup d'égards, la reconnoissance de ses sujets. Dédaignant le luxe par goût, et le craignant par économie, il mettoit son faste dans le nombre de ses soldats. Laborieux, vigilant, infatigable, il s'occupa jusqu'aux derniers instans de sa vie de l'administration de son royaume : mais il se montra en même temps plus jaloux de

1791.

l'affermissement de son pouvoir et de la prospérité de la Prusse que du bonheur des Prussiens. Lui-même vécut-il heureux? On peut oser dire que non, puisqu'il ne fut ni époux [1], ni amant, ni père, et qu'il se laissa souvent entraîner par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice. Il désiroit le surnom de Grand : il l'obtint de son siècle, et sans doute la postérité le lui confirmera. 1791.

Mais quoique Frédéric II eût cessé de vivre, le même esprit dirigeoit encore le cabinet de Berlin. Quelques temps avant que Léopold fît la paix avec les Turcs, Frédéric-Guillaume avoit, comme on l'a déjà vu, résolu de leur procurer une diversion. Ainsi Catherine perdit un défenseur et se trouva exposée à avoir bientôt à combattre un nouvel ennemi. Cet ennemi ne tira point l'épée contr'elle et ne l'en irrita pas moins. Il profita du mécon-

[1] On sait que, quoique marié, il ne jouit jamais des droits d'époux.

1791. tentement des Polonais pour acquérir parmi eux une grande influence. Il se ligua avec eux par un nouveau traité. Sous prétexte de les défendre, il fit entrer ses armées sur leur territoire, et ce qui peut-être fut encore plus sensible à la cour de Russie, il s'empara des villes de Dantzig et de Thorn.

L'impératrice vit alors que ses victoires étoient ruineuses, et que des conquêtes éloignées pouvoient lui faire perdre les provinces qu'elle possédoit en Pologne. Elle sentit, enfin, la nécessité de faire la paix. Mais elle avoit trop d'orgueil pour la demander. Elle aima mieux continuer à combattre.

Ses armées obtinrent encore des succès. Koutousoff battit les Turcs et les Tartares réunis à Babada [1]. Repnin, à la tête de quarante mille hommes, mit en déroute plus de cent mille Ottomans qu'il rencontra près de Mat-

[1] Au mois de mai 1791. Babada est en Bulgarie et sur la rive droite du Danube, ainsi que Matzin.

ziu[1], et que commandoit ce même grand-visir Yousouf, fameux par les victoires remportées sur les Autrichiens dans le Bannat. Goudowitz, frère de l'ancien favori de Pierre III, se rendit maître des forteresses de Soudjouk-Kalé et d'Anapa, sur les frontières de la Krimée et du Kuban, et y fit quatorze mille prisonniers, du nombre desquels étoit le Bey-Mansour, ce prétendu prophète dont j'ai déjà parlé. 1791.

L'Angleterre qui, pour se venger de l'alliance de la France et de la Russie, avoit excité les Turcs à déclarer la guerre à cette dernière puissance, et leur avoit en vain prodigué le secours de ses armes, de ses munitions et de ses conseils, l'Angleterre voulut profiter de l'instant où la cour de Pé-

[1] Au mois de juillet 1791. Ce fut la dernière bataille de cette guerre. On a vu plus haut, qu'au commencement de la même année, le prince Galitzin avoit battu un corps de Turcs dans le même endroit.

1791. tersbourg se détachoit des Français pour l'engager à se rapprocher d'elle.

L'Angleterre avoit, en outre, de pressantes raisons de se déterminer à ce parti. Elle fut tout-à-coup informée d'un projet qui porta la terreur dans l'ame de ses ministres. Ce projet, l'un des plus hardis qu'ait conçus le génie de Catherine, étoit de faire marcher une armée qui traversât le pays des Usbeks et le royaume de Cachemire, pour relever le trône du Mogol, et chasser les Anglais du Bengale. Quelques français, qui avoient voyagé dans ces contrées et qui étoient alors à Pétersbourg, devoient servir de guides à l'armée russe.

Un si terrible coup, frappé dans l'Inde, se seroit bientôt fait ressentir en Europe et auroit sans doute changé les destinées de ces deux parties du monde. Que dis-je? la terre entière en éprouveroit les effets. Les Anglais, dont la nature semble avoir voulu borner l'ambition, en les renfermant dans

d'étroites îles, mais à qui le génie du commerce, plus puissant que la nature, donne une si grande influence sur toute l'étendue du globe, les Anglais ne tiendroient pas aujourd'hui les légions russes à leur solde, puisque ces mêmes légions leur auroient enlevé la principale source des trésors avec lesquels ils les payent. 1791.

Heureusement pour l'Angleterre le projet formé contr'elle fut découvert par l'un[1] des agens qu'elle entretenoit en Russie; et afin de prévenir les désastres qui la menaçoient, elle résolut de ne rien négliger pour regagner la bienveillance de Catherine et de Potemkin.

Après avoir prévenu de son dessein les cabinets de Berlin et de la Haye, qui agissoient de concert avec elle depuis le commencement de la guerre[2], elle s'empressa de proposer sa médiation à l'impératrice.

[1] L'anglais Eton, qui, en servant Potemkin en Turquie, avoit su obtenir sa confiance.

[2] Les trois cours alliées vouloient que la

1791. La cour de Londres envoya donc à Pétersbourg Fawkener, secrétaire du conseil privé, et elle le chargea de deux propositions, dont la plus favorable à la Russie ne devoit être connue qu'en cas que l'autre ne fût point acceptée. Fawkener ne manquoit pas d'habileté ; mais il en avoit beaucoup moins que Catherine. Soit que cette princesse eût été secrètement prévenue, par ses émissaires, que l'agent anglais avoit le pouvoir de lui faire une double proposition, soit qu'elle l'eût deviné, elle résolut d'en tirer parti. Satisfaite de conclure la paix avec les Turcs, à quelque prix que ce fût ; afin de pouvoir faire replier ses armées en Pologne, elle accueillit Fawkener avec une extrême affabilité. Elle l'admit à sa table à Tzarsko-Zélo [1], le fit placer vis-à-

Russie prît pour base des nouveaux arrangemens, le traité de Kaïnardgi ; ce qu'elles appeloient en termes diplomatiques le *statu quò*.

[1] Il faut observer que, quoiqu'elle l'admît

vis d'elle, s'entretint avec lui pendant tout le repas, causa encore avec lui l'après-dîner, sut tour-à-tour lui faire craindre avec art de voir échouer sa négociation, et lui donner l'espérance de réussir, l'enlaça enfin si bien, qu'il n'eut le courage de proposer que les conditions les plus avantageuses. 1791.

Instruite des dispositions de l'Angleterre, l'impératrice fit remettre un mémoire au ministère danois, en l'engageant à négocier les préliminaires de la paix avec les cabinets de Berlin, de Londres et de la Haye.

Bernstorff étoit digne de voir une si importante cause remise à sa médiation. Il s'empressa de faire connoître aux trois cours alliées les intentions de Catherine. L'accord entre ces puissances et la Russie fut terminé peu de temps après.

à sa table à Tzarsko-Zélo, l'étiquette ne lui auroit permis de le faire manger avec elle ni à Pétersbourg ni à Moskow.

1791. Par cet accord, les trois cours alliées convinrent de proposer à la Porte les conditions de l'impératrice, et déclarèrent que si les Turcs n'acceptoient pas ces conditions, elles abandonneroient leur cause, et les laisseroient continuer seuls la guerre contre la Russie.

Un congrès, d'abord assemblé à Szistowe, fut bientôt après dissous. Les négociateurs qui n'avoient pu s'accorder à Szistowe se transportèrent à Galatza, et les préliminaires
1792. de la paix furent enfin signés[1] par le prince Repnin et le grand-visir Yousouf. Le traité définitif, conclu à Yassy, les suivit de près. Les principaux articles de ce traité portoient:

Art. Ier. Qu'une amitié sincère existeroit désormais entre les deux empires;

II. Que les stipulations des traités qui avoient précédé la dernière rup-

[1] Le 9 janvier 1792.

ture reprendroient toute leur force ; 1792.

III. Que le Dniester serviroit désormais de limite aux deux empires, et que tout le territoire situé sur la rive droite de ce fleuve seroit restitué à la Porte ;

IV. Que les anciens droits et priviléges des principales villes de la Moldavie et de la Walachie, seroient confirmés ; que les habitans de ces villes resteroient pendant deux ans exempts de tout tribut, et que ceux qui voudroient vendre leurs propriétés et se retirer ailleurs, le pourroient sans difficulté ;

V. Que la Porte garantissoit désormais la tranquillité du royaume de Georgie et des pays adjacents ;

VI. Qu'elle s'efforceroit d'en faire de même à l'égard du Caucase ;

VII. Qu'elle entreprendroit de faire cesser les pirateries des corsaires barbaresques, et d'indemniser les sujets de la Russie des pertes qu'ils pour-

1792. roient souffrir par l'inexécution des trois articles précédens ;

VIII. Qu'on rendroit la liberté aux prisonniers Russes, Grecs, Moldaves, Polonais et Tartares.

Dans la guerre à laquelle ce traité mit un terme, l'Autriche perdit cent trente mille soldats et dépensa trois cents millions de florins ; la Russie perdit deux cents mille hommes, cinq vaisseaux de ligne, sept frégates, et quatre-vingts bâtimens inférieurs [1], et elle dépensa deux cents millions de roubles ; les Turcs perdirent trois

[1] Un vaisseau de ligne fut pris sur la Baltique ; trois périrent par accident ; six grosses frégates furent prises, et la plupart des quatre-vingts bâtimens inférieurs détruits. — La Russie perdit sur la mer Noire une grosse frégate, commandée par l'anglais Marshall ; le vaisseau de ligne, *la Magdelaine*, de 66 canons, commandé par l'anglais Tisdale, que la tempête entraîna dans le canal de Constantinople, et la frégate *la Krimée*, de 40 canons, que la même tempête fit couler bas.

cent trente mille hommes, six vaisseaux de ligne, quatre frégates et plusieurs autres bâtimens, et dépensèrent deux cent cinquante millions de piastres ; la Suède dépensa soixante-dix millions de rixdalers et perdit douze vaisseaux de ligne, trois frégates et quarante petits bâtimens de guerre [1]. 1792.

Après la signature du traité, Bez-

[1] Six vaisseaux de ligne et deux frégates furent pris, et six vaisseaux de ligne et une frégate furent détruits, ainsi que la plupart des quarante petits bâtimens. — La frégate suédoise *la Vénus*, de 40 canons, se rendit lâchement au brigantin russe, *le Mercure*, de 22 canons, commandé par l'anglais Crown, qui, devenu capitaine de la Vénus, s'empara du vaisseau suédois, le Rameden, de 64 canons, après avoir manqué de prendre le yacht l'Amphion, sur lequel se trouvoit le roi de Suède. Crown passa en Russie en 1788. Il avoit amené avec lui, sa femme, qui étoit non moins brave que jolie, et l'accompagna dans tous ses voyages. Catherine II, charmée de tout ce qu'on racontoit de cette héroïne, se la fit présenter,

1792. borodko déclara que l'impératrice renonçoit aux douze millions de piastres que la Porte venoit de s'engager à lui payer pour l'indemniser des frais de la guerre. Les plénipotentiaires ottomans témoignèrent la juste admiration que devoit leur inspirer cette générosité.

Potemkin n'eut point l'avantage de conclure la paix de la Russie avec la Porte. Il s'étoit rendu au congrès d'Yassi : mais bientôt attaqué de la fièvre épidémique qui y régnoit, il ne put s'occuper que fort peu des négociations. Il avoit auprès de lui les deux meilleurs médecins de Pétersbourg [1] : il dédaigna leurs conseils et ne voulut suivre aucun régime. Intempérant à l'excès, il mangeoit à

et la gratifia de son portrait en médaillon garni en brillans, qu'elle lui attacha elle-même avec le cordon de l'ordre de Saint-George. Elle lui fit, en outre, beaucoup d'autres présens.

[1] Les docteurs Tinmann et Massot.

son déjeûner une oye entière, un aloyau ou un jambon, buvoit une prodigieuse quantité de vin et de liqueur de Dantzig, et dînoit ensuite avec la même voracité. 1792.

Voyant que sa maladie faisoit des progrès, il crut qu'il guériroit en s'éloignant d'Yassi, et résolut de se rendre à Nicolaeff, ville qu'il avoit fondée au confluent de l'Ingoul et du Bog. Il partit. A peine avoit-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture au milieu du grand chemin, et mourut[1] sous un arbre, dans

[1] Potemkin mourut le 15 octobre 1791. Il étoit âgé de cinquante-deux ans. D'Yassi on le transporta à Kherson, où il fut inhumé. L'impératrice a destiné cent mille roubles pour lui faire ériger un mausolée. Il a été souvent question dans cette Histoire des dignités et des titres de Potemkin. En voici un abrégé: — Chevalier des premiers ordres de Prusse, de Suède, de Pologne, et de tous les ordres de Russie; feld-maréchal, commandant en chef de toutes les armées russes; chef général de la

les bras de la princesse Gallitzin, 1792. l'une de ses nièces favorites.

On dit, d'abord, que Potemkim, avoit été empoisonné. Son corps fut reporté à Yassi; on l'ouvrit, et l'on n'y trouva pas le moindre indice qui justifiât ce soupçon.

Dès que le colosse fut renversé, la plupart de ceux qui auparavant osoient à peine lever leurs regards jusqu'à lui, l'examinèrent d'un œil sévère, et furent humiliés et surpris du respect qu'il leur avoit imposé. Ils

cavalerie; grand amiral des flottes de la mer Noire, de la mer d'Asoph et de la mer Caspienne; sénateur et président du collége de la guerre; gouverneur-genéral d'Ekatarinasloff et de la Tauride; adjudant-général et chambellan actuel de l'impératrice; inspecteur général des armées; colonel des gardes Préobraginsky; chef du corps des Gardes à Cheval; colonel du régiment des Cuirassiers de son nom, des dragons de Pétersbourg et des grenadiers d'Ekatarinasloff; chef de tous les ateliers d'armes et des fonderies de canons; grand hetman des Kosaques, etc.

ne pouvoient concevoir qu'un homme qui pour toute qualité n'avoit que de l'audace, pour tout talent que de l'intrigue, et qui réunissoit tous les vices et tous les défauts, eût si long-temps dominé l'impératrice et l'empire. 1792.

Elevé des derniers grades de la garde à cheval au poste brillant de favori et aux premiers emplois du ministère et de l'armée, Potemkin vit changer plusieurs fois le cœur de Catherine, sans perdre jamais l'ascendant qu'il avoit sur son esprit. Ses honneurs, son crédit, sa fortune, ne cessèrent pas de croître. Presque tous les grands potentats de l'Europe le comblèrent de leurs faveurs et briguèrent son appui, sans qu'il en fût reconnoissant. Il se paroît du cordon de leurs ordres, et recevoit leurs présens comme un tribut légitime. Dans ses projets de guerre ou de paix, il ne se laissoit diriger que par sa seule ambition.

Mais son ambition étoit inconstante
1792. et capricieuse. Il voulut quelque tems être duc de Courlande, et roi de Pologne. Bientôt après il trouva ces souverainetés trop subordonnées, et il leur préféra l'espoir de chasser les Ottomans de l'Europe, pour fonder un nouvel empire sur les débris de leurs états, et le gouverner au nom de Catherine, ou peut-être s'en rendre maître.

Dès les premiers instans de sa faveur, il s'accoutuma à traiter despotiquement tout ce qui l'entouroit. Vêtu d'une simple robe de chambre, les jambes nues et étendu sur un canapé, il recevoit les courtisans et les ministres étrangers qui lui rendoient visite, sans daigner leur offrir de s'asseoir. Plus d'une fois il se permit de porter une main insolente sur les grands qui ne vouloient pas ramper devant lui.

Magnifique et prodigue par excès d'orgueil, il refuso it de payer à des

malheureux les dettes les plus justes, et regorgeant de trésors, il commettoit des friponneries, des bassesses pour extorquer de petites sommes d'argent[1]. 1792.

L'impératrice qui connoissoit tous ses torts feignoit de les ignorer. Victime d'une première confiance, elle y céda ensuite par habitude, et craignit long-temps qu'il ne fût dangereux pour elle d'y renoncer. Après avoir employé Potemkin à combattre les prétentions d'Orloff, elle crut qu'il lui étoit également nécessaire pour repousser l'ambition soupçonnée du Grand-Duc. Voilà quelles furent les véritables causes de ce grand ascendant qui étonne encore; mais cet ascendant n'existoit

[1] J'ai parlé plus haut du faux ordre donné au grand trésorier de l'empire. On sait qu'il voulut depuis excroquer le contrat d'une rente de cent roubles, qu'une princesse de Saxe avoit fondée pour l'entretien d'un curé dans une terre qu'il avoit acquise en Pologne.

1792. déjà plus au moment où Potemkin cessa de vivre [1].

[1] J'ai placé dans l'Appendice le portrait de Potemkin, que P. L. Ségur, ancien ministre de France à Pétersbourg, me fit l'amitié de tracer pour la première édition de cette Histoire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

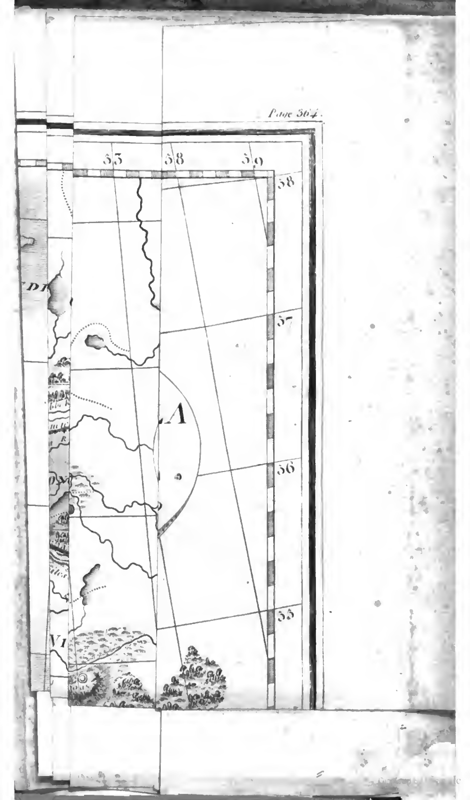
TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Troisième Volume.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

Fin de la Table des Chapitres.



Page 364.
53
58
59
58
57
56
55

